This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

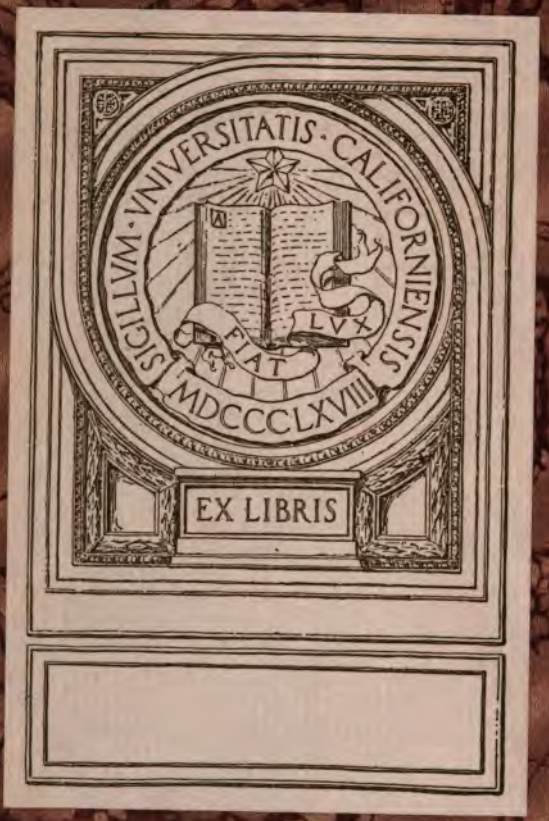
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

CHARLES MISMER

PRINCIPES SOCIOLOGIQUES

Penser, voir, prévoir.

DEUXIÈME ÉDITION

(Revue et augmentée)

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, Boulevard Saint-Germain, 108

1908

UNIV. OF
CALIFORNIA

PRINCIPES SOCIOLOGIQUES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Soirées de Constantinople. . . . . 1 vol.

Chez LACROIX, VERBECKHOVEN et Cie, Editeurs à Paris, Bruxelles et Livourne, et chez WEISS, à Constantinople.

Souvenirs d'un dragon de l'armée de Crimée . . . . 1 vol.

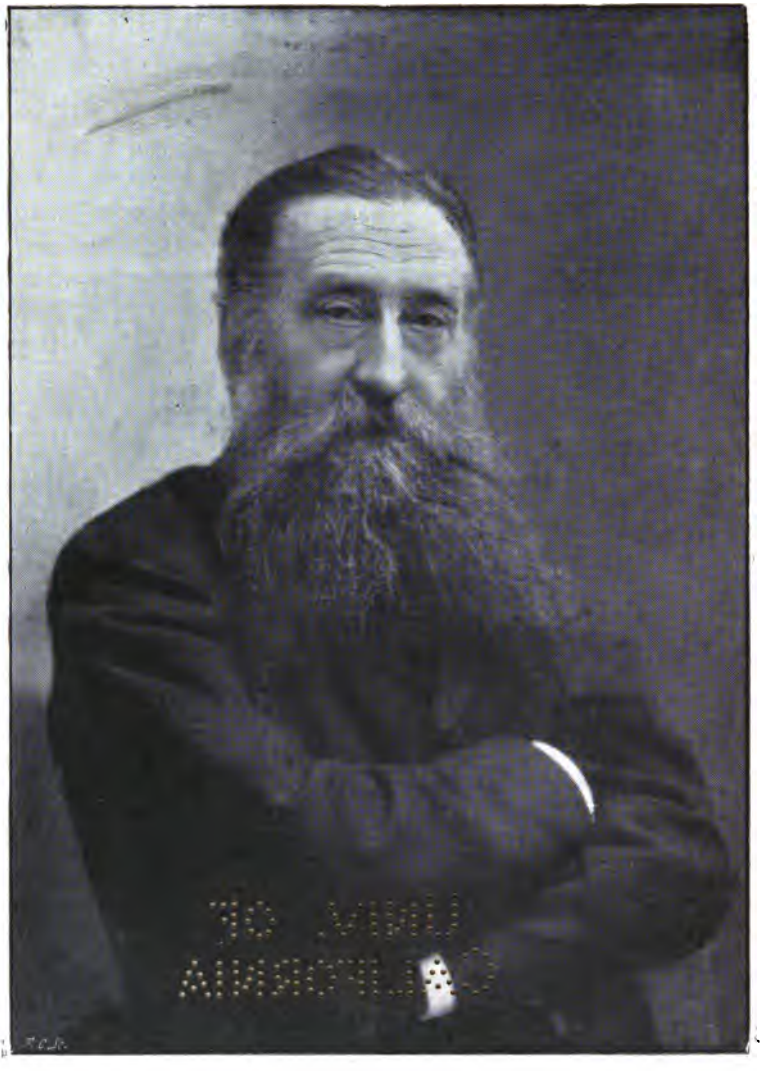
Dix ans soldat. . . . . 1 vol.

Souvenirs de la Martinique et du Mexique, pendant l'intervention française . . . . . 1 vol.

Souvenirs du Monde musulman . . . . . 1 vol.

Chez HACHETTE, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

UNIV. OF
CALIFORNIA



CHARLES MISMER

PRINCIPES SOCIOLOGIQUES

Penser, faire penser.

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1898

Tous droits réservés.

HM58
M5

UNIV. OF
CALIFORNIA

AVANT-PROPOS DE LA 1re ÉDITION

Ce livre a pour but d'établir des principes de sociologie, fondés en nature, d'accord avec la science et l'expérience, en remplacement des principes théologiques et métaphysiques.

Mais avant de traiter des questions d'avenir, il est toujours nécessaire d'inventorier le présent; c'est là que se trouvent, attenantes au passé, les données positives des graves problèmes pour lesquels notre siècle réclame d'urgence une solution.

A part l'intérêt qu'elle peut offrir aux penseurs, une pareille étude permet de convier à de sérieuses réflexions les hommes trop nombreux, même parmi ceux qui ont

673377

la prétention de gouverner leurs semblables, dont l'existence au jour le jour n'est qu'un tissu de mécomptes et de surprises, parce qu'elle se passe dans l'ignorance des questions fondamentales où s'alimente la prévision.

AVANT-PROPOS DE LA 2e ÉDITION

Dix-huit ans, *grande mortalis ævi spatium,* se sont écoulés depuis que les *Principes sociologiques* ont paru sous forme de volume, après avoir été accueillis dans la *Revue de la philosophie positive* de M. Littré.

De nouvelles études et de plus profondes réflexions ont permis de corriger ce travail, mais le temps a laissé intacte dans la pensée de l'auteur la conception qui l'a inspiré.

Cette conception est fondée sur la loi de la gravitation universelle, découverte capitale du génie humain, la plus féconde en résultats, depuis que Prométhée a ravi le feu du ciel pour animer la matière terrestre.

Grâce à cete découverte, l'astronomie, la physique, la chimie et la biologie ont fait plus de progrès en ces derniers temps qu'à travers l'incommensurable durée des siècles antérieurs.

Seule, la sociologie demeure stationnaire ou, si elle se meut, c'est pour tourner en cercle dans l'impuissance et la stérilité.

Sur le théâtre social, les systèmes les plus contradictoires et les plus monstrueux continuent à se disputer l'empire, laissant le champ libre à la guerre, qui dévore la substance des peuples, et à l'anarchie, qui menace d'anéantir la civilisation.

Mais, de ce que la sociologie est encore incapable d'assurer l'ordre, la paix et le bonheur sur la terre, il n'y a pas lieu de conclure à la banqueroute de la science.

La science a tenu toutes ses promesses; chaque jour elle enfante de nouvelles découvertes qui prouvent la solidité de ses principes et l'infaillibilité de ses méthodes.

Les mêmes méthodes et les mêmes principes permettront de traduire les conquêtes scientifiques en justice, de mettre les lois morales et sociales en concordance avec les lois naturelles et de formuler le *Credo* de la religion finale de l'humanité.

En attendant, la science est en l'état d'un édifice inachevé qui réclame son couronnement.

Cette œuvre s'imposera d'urgence au siècle prochain. Ignorants et savants ont le devoir d'y contribuer dans la mesure de leurs lumières et de leur expérience, afin qu'elle s'accomplisse, contrairement à l'idéal révolutionnaire, sans destructions violentes et sans effusion de sang.

Ce livre correspond à ce devoir.

Conçu au bivouac devant Sébastopol, où la guerre, fatale aux illusions et aux conventions, tenait école de philosophie positive, il a été longuement vécu et médité, souvent loin du pain et près de la soif, dans les situations les plus diverses et les plus contradictoires avant de trouver son expression définitive.

Puisse-t-il justifier l'épigraphe inscrite à son frontispice et suggérer à de plus compétents la solution des graves problèmes qu'il soulève !

PREMIÈRE PARTIE

UNIV. OF
CALIFORNIA

UNIV. OF
CALIFORNIA

ANARCHIE MENTALE ET MORALE

> Tout annonce que nous marchons vers une grande unité que nous devons saluer de loin, pour employer une tournure religieuse. Nous sommes douloureusement et bien justement broyés; mais si de misérables yeux tels que les miens sont dignes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes broyés que pour être mêlés. (J. DE MAISTRE.)

> Le vieux système est à bout, et le nouveau n'est point assis, et ne le sera pas sans de longues et fâcheuses convulsions. (NAPOLÉON.)

A première vue, le trait caractéristique de notre époque éclate dans une véritable et profonde anarchie mentale et morale, contrastant avec le progrès rapide et incessant de la civilisation matérielle. Selon le point d'observation, il semble que l'humanité se dirige en ligne droite vers l'absolue perfection, ou qu'elle tourne misérablement dans un cercle fatal.

La connaissance intime de la nature ne justifie

point cette anomalie. La nature ne pratique ni l'immobilité, ni le mouvement stérile; encore moins la réaction. Dans l'ordre intellectuel et moral comme dans l'ordre physique, l'univers connu témoigne d'une loi d'évolution, allant du simple au composé, de l'imparfait au parfait. En imposant à l'homme des besoins inéluctables, la nature le poussa dans la voie de la civilisation matérielle; en allumant dans son sein une inextinguible soif de justice et de vérité, elle lui apprit à demander au développement de son intelligence et de sa conscience la réalisation d'un bonheur idéal.

Si donc l'humanité est restée à certains égards voisine de l'état primitif, c'est parce que, rebelle aux instigations de la nature, elle s'est endormie auprès des sources où s'abreuva son enfance, dédaigrant de rechercher plus profondément celles qui conviennent à son âge actuel, ou plutôt, c'est parce que des castes et des corporations séculaires, habituées à la domination du peuple, se sont servies de l'ignorance et de la superstition, de l'appareil gouvernemental et de la force armée, pour opposer digues sur digues au libre cours du progrès.

Aujourd'hui, les digues sont en partie ruinées, et nul ne peut dire jusqu'où s'étendra le débordement des flots. Le scepticisme presque général à l'endroit des religions et des principes a produit le chaos législatif, le trouble des consciences, l'abaissement des caractères et des talents, le besoin de jouir vite

et à tout prix, par n'importe quels moyens. A la place de la noble ambition, des appétits grossiers; à la place de la gloire, la réclame; à la place du génie, à peine l'esprit. Plus de classes dirigeantes: depuis longtemps aucun progrès, aucune réforme n'ont été accomplis en vertu d'un plan. Tout ce qui s'est fait en ce siècle est imputable à la force des choses et au hasard des révolutions. Des hommes nouveaux, sortis des nouvelles couches sociales, ont conquis le pouvoir sans qu'il soit possible de leur faire honneur de « vastes pensées et de longs desseins ».

La littérature précipite l'anarchie au lieu de l'enrayer. Loin de s'élever vers les sommets, elle traîne dans les bas-fonds de l'intelligence et de la moralité, se servant d'une langue bizarre, souvent triviale et obscène, pour broder des haillons de pensée avec des paillettes de mots. Même les œuvres de grande visée manquent de proportion, de mesure et de goût; en outrant le sublime, elles tombent dans le grotesque, le monstrueux, l'insensé. L'art de dégager parfaitement une idée, de l'exprimer dans un cadre restreint et achevé, disparaît devant la préoccupation de flatter le lecteur et de gagner de l'argent.

Une science qui ne plaisante pas, la statistique, montre une incessante augmentation des avortements et des infanticides. Partout le nombre des enfants hors mariage se rapproche du nombre des

enfants légitimes. Or, rien n'accuse la décomposition de l'ordre social comme le relâchement et la corruption de la famille. Le jour où il n'y aura plus ni pères, ni fils, ni frères, il n'y aura plus de citoyens capables de se dévouer à la patrie, encore moins à l'humanité.

La méconnaissance des lois naturelles explique l'état fiévreux et maladif de la société moderne. Elle a perdu jusqu'à l'extérieur de la probité et l'élégance du vice des siècles précédents. Dans ce milieu morbide, la lassitude et le dégoût, le *tædium vitæ*, comme au temps de Tibère, s'emparent des plus généreux. Les triomphateurs du jour, produits spontanés et agents de la décomposition générale, y grandissent et y prospèrent comme les infusoires qui peuplent les marécages. Quant aux masses, elles trouvent dans l'injustice toujours flagrante un prétexte à la révolte. La révolte est partout latente : révolte de ceux qui nient contre ceux qui croient, de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent, de ceux qui travaillent sans jouir contre ceux qui jouissent sans travailler.

Dans sa guerre contre la société, l'anarchie n'en est encore qu'aux reconnaissances, mais la bataille approche.

Devant l'imminence du danger, tous les héritiers du monopole et du privilège, renonçant à leurs anciennes querelles, serrent les rangs pour la défense commune. Il en résulte d'étranges palinodies. La

métaphysique s'enrôle sous l'étendard de la religion. Non seulement il n'y a plus d'Église gallicane, mais la fière école libérale et doctrinaire, issue du protestantisme et du jansénisme, se retranche derrière le *Syllabus*.

Comme aux temps de la décadence païenne, les plus vils intérêts se couvrent du manteau religieux, et dès que l'un d'eux est en péril, sceptiques et croyants poussent ensemble cette clameur empruntée aux fabricants d'idoles et aux marchands d'ex-voto du temple d'Ephèse, menacés dans leur industrie par le Christianisme triomphant : « La grande Diane des Ephésiens ! »

LA THÉOLOGIE

Si nous laissons de côté les religions de l'Extrême-Orient et le Judaïsme, pour ne considérer que celles dont l'antagonisme avec la science est le plus aigu, nous arrivons à reconnaître que ni le catholicisme, ni le protestantisme, ne peuvent défendre leurs dogmes contre les assauts de la science. Leur Dieu même ne tient plus devant la critique. Placer au commencement de tout un dieu personnel, pour expliquer l'origine des choses, correspond aux besoins d'une ignorante et enfantine humanité. En l'état actuel de la science, il est impossible de concilier le fatalisme des lois naturelles et, en particulier, de l'enchaînement purement naturel de l'évolution histo-

rique, avec l'idée de miracle. Miracles et lois sont des termes qui s'excluent mutuellement. Si Dieu a créé le ciel et la terre, comme l'affirment les théologiens, son abdication est plus évidente que sa création. Après avoir achevé son œuvre, Dieu se serait embarqué à bord de son propre navire pour se soumettre aux vicissitudes communes à tous les passagers. La gravitation l'embrasse dans la solidarité universelle et le contraint, comme la plus simple particule de matière, dans les voies de la perfectibilité. De même son intelligence est soumise aux lois de l'intelligence. Deux et deux font quatre : cette simple proposition défie l'arbitraire, d'où qu'il émane.

Newton surtout, selon la remarque de Leibniz, a dépouillé Dieu de ses attributs essentiels. En confirmant la théorie héliocentrique et les lois de Keppler, en prouvant que l'univers est soumis à une loi physique qui n'est elle-même qu'une nécessité mathématique, il a rejeté l'intelligence divine au delà des frontières du connaissable et préparé l'avènement d'une nouvelle foi qui rattache tous les phénomènes de la nature à des nécessités aveugles, proclamant avec Cicéron : « qu'une loi éternelle embrasse les choses et les temps ; » avec d'Alembert : « que l'univers n'est qu'un fait unique, une seule et grande vérité. »

La religion chrétienne épuisera ses dernières forces à défendre son Dieu. Déjà elle a dû concéder

à la science la plus grande partie de son domaine héréditaire. Le temps n'est plus où l'Eglise s'adressait aux prophètes, aux psaumes, au Pentateuque, à l'Evangile, aux épîtres des apôtres pour juger la proposition de Colomb, relative à son voyage aux Indes par l'Ouest; où le pape Calixte III chassa la comète de Halley en l'exorcisant. Malgré ses prétentions à l'immutabilité, l'Eglise ne soutient plus que la terre est une surface plane, depuis le voyage de circumnavigation de Magellan; qu'elle est immobile depuis Galilée ; que la Providence gouverne les astres, depuis Newton; que la création remonte à six mille ans, depuis que la géologie et la paléontologie ont assigné des siècles incommensurables à l'origine même de la vie sur notre globe; que les six jours de la Genèse correspondent à six époques, depuis que la biologie a démontré la lente et progressive formation des espèces; qu'un déluge universel a submergé la terre, depuis que la physique a fourni des notions exactes sur le volume de la mer et celui de l'atmosphère, ainsi que sur les phénomènes de l'évaporation ; enfin, que l'homme est sorti parfait des mains d'un créateur, depuis que l'anthropologie et la préhistoire ont révélé la sauvagerie de l'âge de pierre.

Malgré les œuvres vivantes des ordres charitables qui dissimulent sa stérilité organique, malgré son admirable organisation défensive, où se trouvent prodigués tous les artifices capables d'enchaîner les

besoins et les aspirations de l'homme, la religion catholique n'a plus qu'une vie précaire ; elle ne se soutient que par la force impulsive qu'elle a reçue en naissant ; elle ressemble à une habitude contractée dès l'enfance ou transmise avec le sang. Si le catholicisme n'existait pas à l'état d'innéité, par suite de l'influence héréditaire, nulle puissance humaine ne pourrait l'introduire dans notre milieu scientifique.

Comment ferait-on admettre, en pleine lumière de ce siècle, à un esprit non prévenu, l'incarnation d'un Dieu universel dans une forme terrestre, l'abdication de Dieu le père au profit de Dieu le fils, et la sujétion du fils à une femme, mère et vierge, résurrection d'Isis portant dans ses bras Horus enfant, sans parler de l'infaillibilité papale et du fétichisme de Paray-le-Monial ?

Si, du moins, l'Église avait gardé la constitution démocratique qui la régit jusqu'au IXe siècle ! Mais, lentement, elle s'est identifiée avec le lamaïsme. La différence n'est pas grande entre le grand Lama du Thibet et le pontife romain. Aussi, le système religieux qu'il personnifie n'est-il plus qu'un vaste tissu d'illusions et d'anachronismes, un défi téméraire à la science et à la raison.

Ce n'est plus le dogme qui préoccupe l'Église, mais la pratique étroite de petites règles, un vain formalisme et le souci des intérêts temporels. Des croyances feintes ont remplacé la foi sincère ; sauf

dans les masses incultes et chez les femmes dressées au joug de la dévotion, saturées de mysticisme, la moralité et la respectabilité de l'orthodoxie religieuse ne se trouvent plus qu'à l'état d'exceptions. Ils sont rares aujourd'hui, ceux qui croient que Dieu accorde des indulgences moyennant une somme d'argent payée aux prêtres !

Condamnant une foule de choses utiles, en prescrivant de mauvaises, fatale à l'esprit par les absurdités dont elle le nourrit, en révolte contre le corps par les privations, les souffrances, les violences qu'elle lui impose, perturbatrice de l'ordre social par les divisions et les haines qu'elle entretient parmi les hommes, par l'égoïsme et l'intolérance de sa morale, par son horreur pour le progrès, suspecte au peuple par sa rapacité, ses calamiteuses immixtions dans la politique et le *non possumus* qu'elle oppose aux revendications immédiates des pauvres, des ignorants et des deshérités, la religion catholique a failli à sa mission de concorde et de paix, c'est-à-dire à sa raison d'être.

A quoi bon une religion qui, loin d'apaiser les appétits, les passions et les colères, surexcite l'anarchie, en ajoutant un trouble de plus aux troubles existants ? On peut lui appliquer ce que Bossuet a dit de l'idolâtrie : « Elle nous paraît la faiblesse même, et nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais, au contraire, son extravagance fait voir les difficultés

qu'il y avait à la vaincre et un si grand renversement du bon sens montre assez combien le principe était gâté. »

L'Église catholique ne manquera pas de vérifier cette sentence de Montesquieu : « Tous les gouvernements ont péri par l'abus de leurs principes. » Étant en désaccord avec la science, elle est en désaccord avec les idées et les faits contemporains ; d'où vient qu'elle est impropre à remplir une fonction d'ordre et de progrès. Étant franchement réactionnaire, elle est profondément révolutionnaire, et comme elle ne peut se lier à une dynastie sans courir le risque de périr en un jour, elle est condamnée à servir tous les despotismes de hasard. Désormais, elle ne pourra qu'activer la décomposition sociale, pousser à la guerre civile, amener la ruine et la mort des nations assez malheureuses pour solidariser leur avenir avec le sien.

A l'origine, le Christianisme n'a triomphé que dans les voies préparées par l'empire romain ; en dehors, il est resté impuissant devant le Bouddhisme et le Brahmanisme. Ces deux religions comptent environ 740 millions d'adhérents, tandis que toutes les sectes chrétiennes réunies n'en comptent que 394 millions, sur lesquels 194 millions seulement, à peine la septième partie du globe, relèvent du catholicisme romain. Le Christianisme n'est même pas parvenu à l'élimination du Judaïsme et d'une foule de petites sectes ; en revanche, il a

subi sur son propre terrain les assauts victorieux de l'Islamisme. Il suffit de rappeler que l'autel d'argent de saint Pierre fut enlevé par les musulmans, lors de l'une de leurs incursions à Rome, et que le tombeau du Christ reste sous leur garde.

L'Islamisme n'est au fond que le protestantisme de Mahomet devançant de neuf siècles celui de Luther. Dans ce phénomène d'une nouvelle religion, apparaissant six siècles après le Christianisme, presque dans le même berceau (car Mahomet fut prophète en son pays), la plupart des historiens et des philosophes n'ont vu qu'un accident ; ils se refusent à reconnaître la supériorité de l'Islamisme, protestation contre l'incarnation de Dieu, sur l'anthropomorphisme chrétien. Rien n'a pu leur dessiller les yeux, ni les textes du Koran, ni les *Hadith* du Prophète, ni cette sentence d'El-Gazzali : « L'homme ne saurait parvenir à la connaissance de Dieu par la connaissance de soi-même et de son âme. Les attributs de Dieu ne peuvent être déterminés par les attributs de l'homme. Sa souveraineté et ses lois ne peuvent être ni comparées ni comprises. » L'idée ne leur est point venue d'opposer aux Pères de l'Église, proscrivant la science, ces paroles d'Al-Mamoun : « Ceux-là sont les élus de Dieu, ses meilleurs et plus utiles serviteurs, qui consacrent leur vie au développement de leurs facultés naturelles, qui enseignent la science et la sagesse ; ils sont les luminaires et les législateurs du monde, lequel retomberait sans

leur secours dans l'ignorance et la barbarie. » Tandis que le Christianisme demeura quinze siècles sans produire un astronome, l'Islamisme fit progresser l'astronomie et toutes les sciences immédiatement après la mort de Mahomet. Les questions d'évolution, de génération spontanée, de transformisme, qui passionnent notre temps, étaient en discussion parmi les docteurs arabes dès le xe siècle, selon qu'il résulte des ouvrages d'El-Khazini.

Mais c'est surtout dans la prière qu'apparaît la supériorité de la foi musulmane sur la foi chrétienne. La prière chrétienne, inspirée par l'idée que Dieu peut renverser les lois de la nature, est une perpétuelle sollicitation ; celle des musulmans, fondée sur la connaissance de l'immutabilité des lois naturelles, exprime la résignation au malheur ou la reconnaissance d'un sort heureux qui pourrait être misérable. En outre, les ablutions, qui précèdent la prière, sont un hommage rendu à la dignité du corps humain dont le Christianisme n'a nul souci.

A l'écrasante supériorité de son Dieu non engendré, unique, universel, sur le Dieu chrétien, la religion musulmane ajoute toutes les prescriptions que l'expérience des siècles recommande à l'hygiène physique, morale et sociale de l'humanité.

Un amoncellement de préjugés empêche de voir les avantages de la polygamie légale sur la polygamie clandestine qui ravage les pays chrétiens ;

mais l'évidence du mal engendré par l'alcoolisme, la malpropreté corporelle et le jeu, force à s'incliner devant la sagesse qui en a prévu les effets. A ce point de vue, le Koran l'emporte sur tous les livres sacrés. On peut dire que, sur son théâtre d'action, Mahomet a rétabli l'équilibre entre la science et la conscience, rompu depuis Aristote, et réalisé tout ce que le cerveau de son époque contenait d'idéal.

Si cette observation est juste, elle met hors de doute la possibilité d'une nouvelle synthèse, capable d'accorder l'ordre moral et social du monde moderne, en proie à l'anarchie, avec toutes les découvertes scientifiques accomplies depuis Mahomet.

En attendant, l'Islam est de toutes les religions celle qui a le plus d'avenir. Il compte actuellement au moins 280 millions d'hommes, parmi lesquels on ne trouve ni sceptiques ni athées. Tandis que le christianisme perd chaque jour du terrain, malgré d'énormes ressources appliquées à sa propagande — depuis 1803, la seule Société biblique d'Angleterre a dépensé 300 millions de francs pour imprimer la Bible en 340 langues — l'Islam augmente incessamment le nombre de ses adeptes en Asie et en Afrique. Le prosélytisme musulman se passe de missionnaires et de tout secours artificiel ; il s'étend de proche en proche, comme une nappe d'huile, par la simplicité de son dogme contrastant avec les subtilités du dogme chrétien et l'évidente supériorité de son Dieu sur le Dieu fait homme.

Son infiltration en Europe et en Amérique n'est qu'une question de temps.

Aucune religion ne disparaît qu'après avoir épuisé toute sa vertu. D'irrécusables symptômes permettent de prévoir une renaissance islamique aussi féconde pour tous les territoires soumis au Koran que l'a été pour le monde chrétien la réforme de Luther.

« L'expérience enseigne que Dieu ne s'occupe en aucune façon de notre existence, » a dit Luther. Ce concept de la divinité, joint aux recommandations de vulgariser la science comme le meilleur moyen d'accroître la moralité publique, permet de rattacher le protestantisme à l'Islamisme, tel qu'il fut entendu pendant les premiers siècles après son apparition. La religion protestante et les autres Églises séparées de Rome s'accommoderont provisoirement avec la science, parce que leurs dogmes, sans être meilleurs, sont moins rigoureux. Mais, quelle que soit leur élasticité, elle n'est pas sans limites ; déjà les théologiens protestants ne peuvent plus défendre leur cosmogonie et leur chronologie contre l'évidence scientifique. C'est en vain qu'ils torturent les textes et reculent pas à pas devant la marée montante du progrès : le péché originel et l'incarnation de Dieu n'admettent aucune transaction. Bientôt le *non possumus* protestant se montrera aussi intraitable que le *non possumus* catholique, procurant un agent de plus à la dissolution sociale

et à la destruction matérielle. L'une est inséparable de l'autre. Aussi longtemps que les édifices du culte resteront debout, on ne remplacera pas la foi ancienne par une nouvelle foi. Le sort que le Christianisme a fait subir aux temples de Rome et de la Grèce, aux monuments et aux divinités des peuples qu'il a convertis à sa croyance, ses églises et ses temples le subiront. Le Capitole renversé, l'Olympe s'évanouit ; les statues brisées, les dieux sont morts.

On récusera ces conclusions sous prétexte qu'il n'y a plus de barbares. Les barbares! ils sont à nos portes : que dis-je? ils sont dans l'enceinte de la cité. Visitez les faubourgs des grandes villes et mesurez la distance qui sépare les trésors de la civilisation des convoitises de la misère! Une première expérience, dont la trace est encore visible à Paris, montre assez qu'il suffirait d'un triomphe de la réaction ou d'un grand désespoir pour la changer de nouveau en fureur destructive.

La philosophie positive enseigne que c'est toujours par une réforme religieuse ou par une nouvelle religion qu'ont eu lieu les reconstructions sociales après les profondes dissolutions. Une religion démontrée serait seule capable de remplacer les religions révélées. On a pu concilier la foi aveugle avec la raison, mais il est impossible de l'accorder avec la science. La science et la foi sont inconciliables. L'homme qui croit n'a pas besoin de

savoir ; l'homme qui sait n'a pas besoin de croire. Où l'autre ne voit que des miracles, celui-ci ne voit que des lois : le domaine expérimental suffit à son ambition. Ce n'est pas trop de l'infini, de l'éternel, de l'absolu pour combler les désirs de l'homme de foi ; à ses yeux la terre n'est qu'un lieu de passage, le vestibule d'une autre vie. Dès lors, à quoi bon le travail, l'instruction, le progrès ? Ne vaut-il pas mieux prier, faire pénitence, s'absorber dans la contemplation des mystères ? Toute exubérance ici-bas est aux dépens du Ciel. Le salut est dans la macération du corps et l'anéantissement de l'intelligence.

Une nouvelle religion devrait nécessairement substituer la conception mécanique de l'univers à la conception théologique, et prendre pour principe premier les ultimes constatations de la science positive. A ces conditions, elle pourrait devenir catholique, c'est-à-dire universelle, la science seule ayant le privilège de rallier finalement tous les esprits.

La question religieuse agitera le monde longtemps après que les religions existantes auront perdu leurs derniers adeptes. Même alors, la lutte ne cessera point : elle se poursuivra jusqu'au triomphe définitif de la philosophie positive sur la métaphysique.

LA MÉTAPHYSIQUE

Fille de l'imagination, fécondée par le néant, la philosophie subjective ne saurait enfanter que des chimères. A vrai dire, elle n'a rien enfanté ; elle n'a fait que s'approprier, en les modifiant, certaines conceptions théologiques. Ce que les théologiens imposent au nom de la foi, les philosophes spiritualistes le prétendent démontrer au nom de la raison pure, indépendamment du calcul, de l'observation et de l'expérimentation. Mais la plus ingénieuse métaphysique ne vaut pas la foi la plus absurde. La foi constitue un lien social. La vaine philosophie est un agent de dissolution et de corruption, un arsenal de sophismes à l'usage des exploiteurs et des scélérats.

On ne prétend point contester le génie des philosophes anciens et modernes. Leurs conceptions ne manquent ni d'originalité ni d'éclat. Ce sont d'audacieux architectes dont les monuments sont édifiés sur un sol factice avec des matériaux inconsistants. Leur tort est de toujours professer, à l'exemple de Platon, le mépris de la méthode expérimentale. Il est, en effet, plus commode d'imaginer des systèmes que de s'astreindre au labeur des faits observés.

La philosophie subjective, ayant toujours anticipé sur le savoir positif, est restée en l'air. Aujourd'hui, comme il y a vingt-trois siècles, la synthèse précède l'analyse, une conception générale dispense de l'étude des détails ; tout au plus recherche-t-on dans l'expérience (au moins est-ce encore vrai de beaucoup d'esprits) la confirmation des théories arrêtées. *Je pense, donc je suis :* tel est le principe de la philosophie cartésienne qui domine encore dans les écoles. Cela suppose que la pensée est un phénomène premier. Or, la pensée proprement dite correspond à un certain degré de culture ; elle est le résultat de la civilisation. Jamais un sauvage ne dira : « Je pense, donc je suis ; » il dira : « Je mange et je fais des enfants. » Manger et se reproduire : voilà toute sa philosophie. Les premiers hommes étaient dans le même cas : *primum vivere, deinde philosophari.*

Quand Voltaire reproche à Montesquieu de faire de l'esprit sur les lois, sa critique s'adresse aux phi-

losophes aussi bien qu'aux légistes, pour les uns comme pour les autres, les questions de principes semblent résolues. Leur jugement repose sur la comparaison des lois humaines entre elles, au lieu de reposer sur la comparaison des lois humaines avec les lois de la nature. C'est pourtant là, dans la nature, que se trouve la souveraine garantie de toute conception dogmatique. Comme Montesquieu ignorait les lois naturelles, il était sans crédit pour édicter de nouvelles lois morales et sociales; il ne pouvait qu'exercer sa verve sur les lois existantes. D'ailleurs, sauf les mathématiques et l'astronomie, les sciences positives n'étaient guère avancées au temps de Montesquieu. La physique a été constituée au XVIIe siècle; la chimie au XVIIIe; la biologie date de notre siècle; la théorie de l'évolution, connue sous le nom de darwinisme, pressentie par les Arabes, formulée par Diderot et par Gœthe, a été pour la première fois systématisée par Lamark; il y a cinquante ans à peine qu'Auguste Comte a démontré la hiérarchie des sciences et inauguré la sociologie; la découverte de Champollion est encore plus récente; enfin, l'archéologie préhistorique n'a été établie par Boucher de Perthes qu'il y a soixante ans. La filiation qu'Auguste Comte a constatée entre les plus humbles sciences et les plus complexes ne laisse aucun doute sur l'impossibilité de résoudre certaines questions, tant que les questions antécédentes ne sont pas résolues; de même elle justifie,

par le progrès de la science moderne, l'ambition de résoudre tels problèmes de l'ordre moral et social, dont la solution était interdite à l'ignorance des ancêtres.

Ainsi s'expliquent les aberrations de la philosophie subjective. Comment disséquer l'homme moral indépendamment de l'homme physique ? Comment préciser les conditions de l'intelligence dans l'ignorance des conditions de la vie ? Comment pénétrer le mystère vital sans le secours de la chimie ? Comment se rendre compte des propriétés chimiques des corps, si l'on n'en connaît pas les propriétés physiques ? Comment scruter les lois fondamentales de la matière élémentaire sans l'astronomie et les mathématiques ? Avec la méthode subjective, les plus belles théories ne valent rien ; on affirme, on ne prouve pas.

En général, l'homme sage ne doit parler ni même réfléchir que sur le domaine de ses connaissances réelles. « Ce qui est incomparable est inintelligible », a dit Buffon ; nous ne connaissons que des rapports. Tout ce qui est hors de l'expérience est hors de la philosophie. La logique est incapable d'expliquer quoi que ce soit ; nul raisonnement n'a de valeur en dehors du savoir positif qui lui sert de garantie et de frontière. Le génie même ne peut se passer du savoir, tandis que le savoir profond, en admettant qu'il ne remplace pas les intuitions fécondes du génie, n'expose jamais aux catastrophes

qu'engendrent ses erreurs et ses défaillances.

La métaphysique est indigne de la science contemporaine ; elle ne résiste pas au *criterium* pratique. Fondée sur des principes arbitraires, des conceptions *a priori*, des entités, elle est impuissante pour le bien, toute puissante pour le mal. A défaut de conceptions nouvelles, elle imagine des tours nouveaux et, pour parler comme Voltaire, « elle mâche à vide en faisant semblant de manger ». Pour les jeunes intelligences, elle est un narcotique au lieu d'être un stimulant.

Le philosophe Cousin ne savait pas faire une division, et s'en faisait gloire ; raison de plus, selon lui, pour résoudre souverainement les problèmes les plus complexes et les plus ardus. On peut juger par là ce que valent les professeurs, les écrivains, les législateurs, les hommes d'État dont il fut le nourricier philosophique. Ce sont des lampes sans huile qui charbonnent au lieu d'éclairer. Leur scepticisme n'est qu'une forme moins noble de son éclectisme. La négation de tout principe leur tient lieu de principes. Sans foi ni opinions arrêtées, incapables de se passionner pour quoi que ce soit, ils se confinent dans une égoïste réserve qui ne les empêche pas de récolter la fortune, les honneurs et les jouissances, en vertu de cette maxime d'Euripide : « Rien de plus utile aux hommes qu'une prudente incrédulité. » Il est facile de mesurer leur influence à l'étendue des désastres qu'ils ont déchaînés sur une

grande nation. L'impuissance radicale de la métaphysique officielle à remplir la fonction d'ordre laissée vacante par la ruine de l'ancienne foi religieuse, n'explique que trop l'anarchie des principes et des systèmes, l'affaissement général des caractères et le marasme où se consument les plus fiers esprits.

LA PHILOSOPHIE POSITIVE

Notre siècle est las de l'indécision doctrinale et du scepticisme académique. Les sous-entendus, les nuances et les réticences ne sont plus son fait. Il lui faut des affirmations certaines ou tout au moins des hypothèses fécondes. Qu'on ne lui parle plus de phénomènes psychiques indépendamment des phénomènes biologiques ! Tout effet ne va pas sans une cause. Tout contenu suppose un contenant. Les manifestations de l'intelligence doivent être rapportées, comme les autres manifestations naturelles, à des causes déterminées. Il n'est pas raisonnable de croire que nos connaissances sont des illusions de nos sens, de considérer l'homme comme une abstraction, pouvant vivre dans l'abstraction. En fût-il

ainsi que rien ne serait changé. Si tous les hommes étaient fous, la folie générale serait la première vérité générale. Négative ou positive, la loi serait toujours la loi. Celle des fous aurait, comme celle des êtres raisonnables, ses manifestations nécessaires, semblables à celles que nous connaissons. L'illusion serait aussi féconde que la réalité.

Pour rétablir l'ordre dans la société, il serait nécessaire de rétablir l'ordre dans les intelligences, de débrouiller le chaos des doctrines et des systèmes, et de dresser une sorte d'inventaire du capital mental et moral d'où les valeurs fictives seraient exclues; ainsi le temps seul suffirait pour assurer la marche normale et régulière du progrès.

Malheureusement, notre époque n'est pas une époque organique; elle a été justement comparée à ces époques paléontologiques où l'on voyait, selon l'expression de Cuvier, le combat de la nature organisante et de la nature morte. Sans doute les systèmes théologiques et métaphysiques qui ont porté le monde jusqu'à présent, sont littéralement à bout; mais ce qui n'est pas remplacé n'est pas détruit. Or, rien n'est prêt pour recueillir l'héritage du passé. Il ne s'agit pas pour nous, ni pour les générations immédiates, de développer les conséquences de principes moraux et sociaux, évidents par eux-mêmes, unanimement acceptés. Faute d'une base solide, capable de supporter un nouvel édifice, l'esprit humain s'agite dans l'impuissance.

Il en est des tentatives pour résoudre les questions morales et sociales, indépendamment de la nature, comme du problème de la navigation aérienne dont on demande la solution à des ballons aussi ingouvernables que les bulles d'air gonflées par les enfants. Cependant la nature offre aux aéronautes l'exemple des oiseaux, comme elle a offert celui des poissons aux navigateurs. De même, elle invite ceux qui rêvent d'organiser le corps social à tenir compte de ses lois inéluctables, en commençant par celles qui régissent le corps humain.

L'œuvre du XXe siècle sera d'achever la ruine de toutes les idées qui ont leur source dans les anciennes cosmogonies ou dans l'imagination des utopistes, et d'accumuler les matériaux d'une nouvelle synthèse, en harmonie avec les phénomènes et les lois de la nature. Le radicalisme de Bacon, qui proposait de reconstruire l'édifice, à partir de ses premières assises, s'impose aujourd'hui. Tout est à refaire : telle est la conclusion qui s'impose aux esprits sincères, quel que soit leur point de départ spéculatif, après une étude attentive et profonde de l'anarchie où se débat l'humanité. La même pensée fermente au sein du peuple, depuis que des événements terribles, des catastrophes nationales et individuelles, sans précédent dans l'histoire, lui ont permis de réduire en poussière les sépulcres blanchis, de toucher du doigt les idoles et de reconnaître leur mensonge et leur néant. Dans notre existence hâtive, où les années

comptent pour des siècles, la sanction des causes par les effets se manifeste pour ainsi dire coup sur coup. Il faut être aveugle pour ne point voir des germes de mort à travers les éblouissements de notre civilisation. Au milieu des furieuses tempêtes que nous présage la lutte à outrance, engagée entre l'ancien ordre théocratique et l'anarchie révolutionnaire, issue de la métaphysique, un retour aux ténèbres de la barbarie serait à craindre, si la multiplicité et l'indépendance réciproque des foyers de rayonnement scientifique ne constituaient une garantie certaine contre un pareil malheur.

Quoi qu'il arrive, l'avenir est à la science. La science offre dès maintenant un centre de ralliement aux esprits émancipés. A l'intolérance allant jusqu'à la dispute et aux sanglantes persécutions, qui caractérisent les anciens systèmes, elle oppose la persuasion par l'évidence. Indépendante et désintéressée, elle domine toutes les croyances, et s'impose à toutes les convictions. Elle n'est ni déiste, ni spiritualiste, ni matérialiste ; supérieure à tous les préjugés, elle est la véritable souveraine de l'esprit.

Elle constate les faits sans s'occuper de leur accord ou de leur désaccord avec les idées reçues ; elle n'affirme que ce qui est certain ; au delà elle se réserve jusqu'à plus ample informé. Jamais elle n'accorde aux hypothèses la même valeur qu'aux certitudes. Comme il est impossible de vérifier une intervention surnaturelle, soit à l'origine des choses, soit à travers

les âges, elle ne se préoccupe point d'une telle intervention. L'immutabilité des lois naturelles est son dogme fondamental. Sa suprême ambition est d'étudier toutes les forces de la nature, d'en déterminer les modes d'action, d'en formuler les théories. Calculer, observer, expérimenter, analyser, décomposer, comparer pour juger : telle est sa méthode. Prévoir est son but. A mesure qu'elle découvre les lois de l'ordre naturel, elle prépare l'avènement de l'ordre humain.

Il est sous-entendu qu'en parlant de la science il ne s'agit point d'un détail, mais de l'ensemble des connaissances humaines. Chaque science spéciale est une étape pour arriver à la science générale, un moyen d'investissement de la vérité. Plus la vérité est serrée de près avec les multiples ressources des sciences spéciales, plus il y a chance de la conquérir. Lorsque la spécialité mène à la généralité, elle prépare des législateurs, des hommes d'État et des philosophes. Dépourvue de cette haute ambition, la spécialité n'est qu'un métier, et ceux qui s'y adonnent ne sont que des artisans. L'abus de la spécialité ne permet pas de faire une différence, au point de vue de la valeur spéculative, entre un savant et un maçon, le clair bon sens de celui-ci étant moins sujet à l'erreur que la myopie intellectuelle de celui-là.

Sans doute, il est impossible, en l'état de nos méthodes d'enseignement, de connaître à fond toutes les sciences ; mais cela n'est point nécessaire. Les ingé-

nieurs et les architectes n'ont pas besoin de tailler la pierre et de scier le bois pour élever des monuments et percer des continents ; pour réaliser de grandes œuvres, il suffit qu'ils se tiennent au courant de toutes les sciences subalternes, des procédés les plus économiques, des appareils les plus perfectionnés. De même, il suffit que les ingénieurs et les architectes sociaux s'assimilent les travaux des savants dans chaque branche pour maintenir leurs spéculations au niveau du progrès.

Le mariage de la philosophie avec la science n'est pas une innovation ; ce sont, d'après M. Littré, deux conjoints qu'un malentendu avait séparés et qui se rejoignent après un divorce. Travailler à leur réunion, c'est mettre l'intelligence de l'homme d'accord avec les autres phénomènes de la nature, c'est faire de la philosophie le couronnement du savoir humain, et, comme le réel est la condition du sublime, c'est la rendre d'autant plus sublime qu'elle sera plus près de la réalité.

Après avoir lu toutes les œuvres sociologiques qui ont paru en ces derniers temps, on peut croire que le suc de la science n'a pas été complètement exprimé et que les développements de ce travail préliminaire ne seront pas sans profit pour le lecteur. Avant tout il convient de restituer à l'homme sa véritable place. Depuis que la terre n'est plus qu'une parcelle de l'univers sidéral, l'homme a cessé d'être un phénomène unique, le but de la création ; il n'est plus qu'un

rameau, la cime terrestre si l'on veut de l'arbre de vie ; il tombe des hauteurs de l'absolu pour s'encadrer dans le relatif. Ce point irrévocablement fixé, le rideau tombe sur la théologie et la métaphysique; un nouvel horizon s'ouvre devant l'esprit humain. Éclairer aussi loin que possible cet horizon, telle est la fonction de la philosophie positive.

DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME

L'oracle de Delphes recommandait la connaissance de l'homme. D'accord avec la sagesse antique, la philosophie positive interdit de discourir sur les attributs de l'homme, son rôle sur la terre et son avenir, avant d'avoir demandé à la science une réponse à cette interrogation : Qu'est-ce que l'homme?

Pour les théologiens et les philosophes spiritualistes, l'homme est un phénomène extranaturel, un organisme indépendant de la série vivante, un être à part, doué de toutes sortes d'attributs sublimes qui lui permettent de balancer son éphémère existence entre les souvenirs d'un âge d'or et les fantasmagories d'un avenir mystique.

Ce vers de Boileau :

L'homme de la nature est le chef et le roi !

Cet autre de Lamartine :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux,

résument toutes les croyances, toutes les aspirations, tous les regrets sous-entendus dans cette conception.

Les philosophes matérialistes ont beau jeu de se moquer du dieu et de découronner le roi. Si l'homme, disent-ils, était une abstraction, une entité, un pur esprit, ou tout au moins, selon l'école de Platon, « une âme qui se sert d'un corps », il pourrait justifier ses prétentions ; mais il se montre d'abord sous une forme concrète ; il est sorti, à son heure, de l'immense utérus de la nature ; ses éléments constitutifs sont puisés au réservoir universel ; il fait partie intégrante de la chaîne des êtres dont l'extrémité inférieure est rivée à la matière terrestre. L'homme est un enfant de la terre comme l'indique son nom latin : *homo*, *humus*. Il est vrai que le *Mann* germanique, le *Manus* de Tacite, dérivent du *Manu* arya qui signifie penseur ; mais ce n'est pas en qualité de penseur que l'homme a fait son apparition dans le monde.

L'organisme humain est construit sur un plan commun à tous les animaux. Par la structure de sa machine, les fonctions de ses organes, l'homme occupe un rang dans le sous-règne des vertébrés,

dans la classe des mammifères, dans la famille des simiens. Le squelette humain reproduit pièce pour pièce le squelette du singe. Il n'y a guère plus de trois siècles que l'on n'enseigne plus l'anatomie de l'homme d'après le singe. Dans le corps de l'un et de l'autre, les viscères, les muscles, les nerfs, les vaisseaux sont semblables et occupent la même place. L'identité est encore plus complète dans la composition chimique et microscopique. Le singe pleure comme l'homme et, comme la femme, sa femelle est sujette aux menstrues. Les Thibétains se disent eux-mêmes issus d'une race de singes, et il existe une petite peuplade des îles Kouriles, qui est sur le point de s'éteindre, les Aïnos, dont le corps est entièrement recouvert de touffes de poils. Sans doute, en l'état actuel de la civilisation, un abîme sépare l'homme du singe ; mais l'abîme n'est guère moins profond entre l'homme de race supérieure et l'Australien qu'entre l'Australien et le gorille, qu'entre les anthropoïdes et les cynocéphales. En tout état de cause, les différences sont moindres que les similitudes. L'ordre des bimanes est arbitraire ; tout au plus est-il permis de l'appliquer aux races d'hommes dont les pieds sont atrophiés par la chaussure. Les sauvages se servent de leurs pieds, soit pour grimper aux arbres, soit pour aider le travail des mains. Tout le monde a pu voir dans les foires des hommes mangeant, écrivant, se rasant avec leurs pieds.

C'est à tort, disent encore les matérialistes, que l'homme professe pour les animaux un mépris semblable à celui des patriciens pour les plébéiens. Ce préjugé est aussi absurde que le préjugé nobiliaire. A l'origine, la noblesse se confond avec la plèbe, l'humanité avec l'animalité. L'homme n'est pas un être supérieur par l'unique fait de sa naissance; sa valeur relative dépend du milieu dans lequel il vit, de l'éducation qu'il reçoit : sans éducation il reste voisin de la bête ; une mauvaise éducation développe encore sa bestialité, car on peut dresser un homme à la malfaisance, comme on dresse un cheval à ruer et à mordre. L'homme civilisé n'est qu'un animal parvenu. Quant au sauvage, il a été dépassé par certains animaux, comme ces fils de grands seigneurs qui sont dépassés par des fils de roturiers. L'homme sans agriculture est au-dessous des fourmis agricoles du Texas. L'homme sans industrie est au-dessous de l'abeille et du castor. En général, les hommes imprévoyants sont inférieurs aux animaux qui s'approvisionnent pour l'hiver.

Pour les matérialistes, l'homme est le résumé de toutes les propriétés, de toutes les lois, de toutes les formes de la nature, le fils ingrat de la plus infatigable et de la plus généreuse des mères, bien qu'elle soit sourde, aveugle et muette. Le règne minéral a fourni les matériaux indispensables à sa première évolution. Le règne végétal préside à l'existence intra-utérine, alors que le fœtus est une

sorte de plante se nourrissant au moyen du cordon ombilical, véritable racine ancrée au sein maternel. La vie animale ne débute qu'avec la naissance.

Entre l'état embryonnaire et le plein développement de l'organisme humain, l'évolution est la même, quoique plus rapide, qu'entre le règne minéral et l'homme. A certain moment, tous les embryons se ressemblent : le cheval a cinq doigts comme l'homme ; l'homme a une queue comme le lézard, des arcs branchiaux comme les poissons. Dans les phases successives de son développement l'homme est tour à tour invertébré et vertébré, poisson et amphibie. L'évolution de l'individu est une récapitulation brève et hâtive de l'évolution de son espèce pendant l'incommensurable durée des périodes géologiques. Le travail accompli à travers les siècles pour élever les phénomènes physico-chimiques à la sublimité du phénomène vital, pour passer de l'état inorganique le plus rudimentaire à l'organisme le plus compliqué, la nature le répète dans chaque être humain, comme pour nous enseigner par la multiplicité de ses ébauches et la maturité de ses corrections la méthode du progrès. Selon l'ordre de cette conception, l'homme présente la plus magnifique synthèse : on dirait que les forces immanentes de la matière, fatiguées de l'état impersonnel et inconscient, se sont donné rendez-vous dans la forme humaine pour arriver ensemble à la conscience et à la personnalité.

C'est par une semblable argumentation, dont les principaux traits seulement ont été esquissés, que l'école matérialiste s'efforce de ruiner l'édifice de la théologie et du spiritualisme platonicien. A la fin de ses « Leçons sur l'homme », Carl Vogt a mis en plein relief le caractère et la portée du débat : « Mieux vaut, dit-il, être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré. »

En cette matière, qui touche aux causes finales, la philosophie positive règle son jugement sur les certitudes scientifiques. Or, malgré le progrès accompli, sur plus d'un point les certitudes font défaut. Comment expliquer le passage de l'être inorganique à l'être organisé ? Grave problème dont la solution échappe encore aux étreintes de la science positive ! Si profondes que soient les immensités de l'espace, si étonnante que nous semble la marche des corps célestes, si merveilleux qu'apparaissent les phénomènes physico-chimiques, il y a quelque chose de plus profond, de plus étonnant, de plus merveilleux : c'est la vie organique. Encore ne s'agit-il pas de l'homme : l'homme n'est qu'un prolongement du phénomène vital. L'animalcule microscopique qui s'agite dans une goutte d'eau : voilà la suprême difficulté vaincue, le point de départ de l'évolution supérieure !

Est-ce à dire que la vie exige une intervention surnaturelle ? Il est permis d'en douter. Dans les limites de l'expérience humaine, tout ce qui naît est

une modification de ce qui a été; rien ne vient de rien; rien ne s'anéantit.

Mais, à l'hypothèse d'une intervention surnaturelle, il n'est pas interdit de substituer celle d'une cause extraterrestre, parfaitement naturelle. Qui sait si les incessants perfectionnements de la science astronomique ne permettront pas d'établir un jour que les immenses espaces qui séparent les corps célestes ne sont pas plus infranchissables aux germes de la vie qu'à la lumière et à la chaleur? Qui sait si l'homme n'a pas été légué à la terre par quelque astre mort, et si lui-même ne trouvera pas, lorsque la terre restituera ses éléments épuisés au laboratoire universel, un autre habitacle qui lui offrira, dans une nouvelle carrière ascensionnelle, la récompense de son labeur d'ici-bas? Ce n'est là qu'une vue téméraire, si l'on veut, mais aucune hypothèse ne s'adapte mieux au concept positif touchant l'origine et la fin de l'homme, que celle d'un *interchange* planétaire, correspondant à l'*interdépendance* planétaire.

La vie fait corps avec la matière comme la chaleur et l'électricité. La vie organique est latente dans la matière inorganique comme le feu dans le bois : viennent des circonstances favorables, elle fait explosion. Pendant des milliers de siècles, vu son incandescence, la terre fut impropre à la vie; les lois chimiques mêmes, c'est-à-dire les lois de combinaison et de décombinaison, n'y étaient qu'à l'état

virtuel; la masse en fusion n'obéissait qu'aux lois du mouvement, de la pesanteur, de la chaleur et de la lumière; d'où l'on peut conclure que la vie dérive des propriétés chimiques, comme celles-ci dérivent des propriétés physiques de la matière. La matière des corps organisés n'est nouvelle que dans sa forme; ses éléments sont ceux du monde inorganique. La diversité des formes de la vie est en raison de la diversité des circonstances qui l'ont produite. Le résidu de la vie est de la matière perfectionnée. Ainsi s'explique que, depuis l'origine de la terre jusqu'à nos jours, la masse inerte diminue au profit de la masse vivante, et que la masse vivante soit d'une construction plus savante et d'une intelligence plus raffinée que les masses vivantes antérieures dans l'ordre géologique. Il n'y a point de génération spontanée, en ce sens qu'il n'y a point d'effet sans cause, que tout conséquent se rattache à un antécédent; mais il y a des évolutions qui s'accomplissent trop vite dans certaines circonstances pour qu'il soit possible de les contrôler.

Peut-être ne saurons-nous jamais ce que c'est que la vie; mais nous savons qu'elle est un accident postérieur, moderne, dans la durée de la terre; qu'elle fut possible tel jour, impossible la veille; nous savons qu'au moment où la vie se manifesta pour la première fois, la terre, malgré le refroidissement qu'elle avait subi, recevait encore une portion de la chaleur due à l'incandescence intérieure,

et que la disparition de cette chaleur suffit pour empêcher l'incubation de tout organisme nouveau par la seule vertu de la température superficielle, dépendante du soleil et de la densité atmosphérique; nous savons, par l'ordre de leur apparition sur la terre et leur subordination réciproque, qu'il y a une hiérarchie dans la complication ou le perfectionnement des espèces animées (si du moins nous les considérons dans leur ensemble); que pour les végétaux, comme pour les animaux, on trouve toujours à l'origine des ordres imparfaits ou inférieurs, remplacés plus tard par des ordres supérieurs ou plus parfaits; nous savons enfin que, dans la nature, il n'y a point de bouleversements soudains — *natura non facit saltus* — : il y a des actions continues, des accumulations de causes produisant des accumulations d'effets, lesquels, devenant causes à leur tour, entretiennent et compliquent l'évolution. Aux yeux de la science, la vie se rattache à des propriétés de la matière inexplicables jusqu'à ce jour, mais dont le développement peut être suivi au milieu des destructions et des recompositions successives jusqu'aux formes actuelles. Les plus nobles ne sont qu'un prolongement de la cellule, extrémité inférieure de l'évolution. Malgré la distance qui sépare l'homme de la plante, malgré les confusions, les empiètements, les interversions, les lacunes que signalent nos observations incomplètes, une même chaîne les rattache l'un à l'autre. Entre les maillons

extrêmes, nulle similitude; entre deux maillons contigus, juste la différence nécessaire pour marquer un progrès. Mais, selon la remarque de M. Littré, la série des êtres n'est pas une ligne droite et continue, elle est une ligne courbe et brisée; son point de départ et son terme actuel sont seuls marqués irrévocablement. Déjà l'on a établi la chronologie relative des époques de la terre et ajouté aux espèces existantes une foule d'organismes disparus. Si, dans le même étage géologique, l'identité de faune et de flore n'est pas complète sous toutes les latitudes, c'est qu'il faut tenir compte de l'influence des climats sensible en tout temps. Toutefois, on ne trouve jamais un animal contemporain dans une couche inférieure; preuve évidente qu'à chaque transformation de la surface terrestre correspond la transformation des populations animales.

La vie débute dans les plus anciennes couches; elle s'affermit dans les couches suivantes ; ce n'est que dans les couches supérieures, à mesure que l'on approche de l'état présent, qu'elle manifeste ses dernières complications. Ainsi l'idée d'une hiérarchie des êtres vivants est une conclusion des faits observés. Plus les appareils organiques sont multiples et distincts, plus haut est le rang de l'être; plus ils diminuent en nombre et se confondent, plus bas est leur rang. Les ovipares ont précédé les vivipares; ceux-ci ont précédé les mammifères. L'homme n'a pu venir avant le singe; mais étant donné le dévelop-

pement gradué des organismes vivants, quand le singe apparaît, l'homme n'est pas loin. L'homme est au sommet de la série, parce que son organisme est le plus parfait de tous.

Rappelons, pour le vulgaire, que ni Darwin, ni aucun des partisans de l'évolution, ne font descendre l'homme actuel du singe actuel. Dans leur conception, il existe entre l'homme et le singe une ou plusieurs formes ancestrales éteintes, un type de transition qui tiendrait le milieu entre le gorille et les nègres les plus dégradés. Cet organisme intermédiaire aurait disparu dans la lutte pour l'existence, comme ont disparu, il n'y a pas longtemps, les Caraïbes des Antilles, comme disparaissent sous nos yeux les Peaux-Rouges d'Amérique au contact d'une civilisation supérieure.

Faut-il expliquer l'apparition successive des êtres organisés par les modifications successives d'un type rudimentaire sous l'influence du climat, de la température, des milieux, de la nourriture, etc., l'hérédité transmettant, en les consolidant, les perfectionnements acquis? C'est l'ancienne théorie arabe, ressuscitée par Diderot et Lamarck, que Darwin amplifie par la concurrence vitale et la sélection naturelle. On ne saurait enlever tout caractère positif à cette théorie, en objectant l'impossibilité de la vérifier par l'expérimentation. Il ne dépend pas de notre science de reproduire les transformations géologiques qui ont présidé à la

transformation des espèces, ni de reconstituer les circonstances physico-chimiques favorables à la première éclosion de la vie, ni de faire en un jour ce que la nature a fait depuis l'origine des temps.

Les contrées polaires ayant été pourvues, avant toutes les autres, d'une température favorable à la vie, il est probable que la première manifestation de la vie a eu lieu aux pôles. La Suède et la Norvège, la Russie septentrionale, la Sibérie, le Canada, le Groenland et l'Islande jouissaient d'une végétation semblable à la végétation actuelle des tropiques, quand les tropiques n'avaient qu'une écorce incandescente, rebelle à toute production. Ce n'est donc pas dans le voisinage des tropiques qu'il faut placer le berceau de l'homme, mais aux pôles. Le premier brin d'herbe et le premier homme ont dû naître aux pôles. La température y étant encore très élevée, les plantes et les animaux avaient une constitution en rapport avec cette température. Le premier homme était plutôt un nègre qu'un blanc. Selon toute raison, la race noire a précédé les autres races. A l'époque de la végétation tropicale, l'Europe n'était habitable que pour l'homme tropical. Les hommes primitifs, dont la trace se retrouve dans les cavernes à ossements, en compagnie du lion et du tigre, avaient nécessairement les caractères qu'ils possèdent encore dans un milieu identique : tous les crânes découverts appartiennent aux types des pays chauds. Au fur et à mesure du refroidissement du globe, les

végétaux, les animaux et l'homme émigrèrent vers les latitudes méridionales ; ils furent remplacés par d'autres organismes mieux adaptés aux climats refroidis. Voilà qui explique les migrations du Nord !

On peut juger de l'importance de ces migrations par les témoignages de l'histoire et des monuments. Ainsi, la grande muraille de la Chine, orientée au Nord, a été construite pour endiguer les invasions provenant de la Sibérie. Cette contrée ne menace plus la Chine depuis qu'elle est presque dépeuplée. Le Zend-Avesta explique ce dépeuplement par le reflux des peuples du Nord vers le Sud à la suite d'un refroidissement de la terre.

L'histoire enseigne que toutes les invasions sont parties du Nord-Est de la mer Caspienne et des régions scandinaves. Celles-ci ont été également dépeuplées par le froid, comme le Groenland qui fut, ainsi que l'indique son nom, une *terre verte* avant d'être un glacier.

Que le froid ait refoulé les hommes du Nord vers les pays du soleil, cela se comprend, mais le bon sens refuse d'admettre que des hommes aient quitté les pays du soleil pour la Laponie et le Kamtchatka. Force est d'appliquer aux habitants de ces contrées ce que Tacite dit des Germains: « *Quis porro, præter periculum horridi et ignoti maris, Asiâ aut Africâ aut Italiâ relictâ Germaniam peteret, informem terris, asperam cœlo, tristem cultu aspectuque, nisi si patria sit?* »

Est-ce à dire que l'homme soit né aux pôles exclusivement? Non. Il y a sans doute autant de souches humaines qu'il y a de différences organiques nettement caractérisées. L'anatomie montre de tels écarts entre les races humaines qu'il est impossible de les rattacher à une souche unique. On peut supposer plusieurs évolutions parallèles ou consécutives, ayant abouti à l'organisme humain. La linguistique confirme ce jugement. Tandis qu'elle découvre une étroite parenté entre les langues d'une même race, indépendamment de leur antiquité et de leur dispersion, elle ne peut relier deux langues appartenant à deux races différentes.

Rien n'empêche d'admettre que des végétaux, des animaux et l'homme soient nés sur les hauts plateaux de l'Imalaya, alors qu'à une moindre altitude la chaleur interdisait leur existence. Peut-être même suffirait-il de cette explication pour rendre compte de l'antique civilisation de l'Inde.

L'homme a pu naître sous toutes les latitudes, au fur et à mesure qu'elles se sont refroidies ; mais il est difficile de contester que les pôles aient joui d'abord d'une température favorable à son éclosion. De fait, tous les types humains, depuis le blanc jusqu'au nègre, ont encore aujourd'hui des représentants dans le voisinage des pôles. Les Lapons ont la peau basanée et parfois noirâtre. On constate, en outre, une lointaine parenté entre les langues de certains peuples, le hongrois, par exemple, et les

langues polaires. Comme dans toutes les migrations de peuples, comme dans les migrations d'oiseaux, un certain nombre d'individus ont pu s'attarder dans un milieu devenu hostile et se plier à ses exigences.

Ainsi, la présence des nègres aux pôles n'est pas plus extraordinaire que la végétation tropicale dans les mines de la Sibérie. L'absence de monuments s'explique par l'absence de toute culture, de toute civilisation. L'humanité primitive a gardé l'anonyme, ou plutôt son existence se confond avec celle des animaux supérieurs dont quelques-uns la dépassent en industrie. Les débris de cuisine et les amoncellements de coquillages que l'on trouve en Danemark correspondent à cet état originel. Aucun monument, aucune tradition, aucune légende n'a conservé le souvenir de la séparation entre les tribus indo-germaniques. Aucune raison positive ne justifie le choix qu'on a fait du plateau central de l'Asie pour servir de berceau au genre humain. Au contraire, tout porte à croire que les investigations poursuivies dans les régions de l'extrême-nord serviront à la confirmation d'une théorie qui a son fondement dans la physique et dans les données positives de l'histoire.

Mais, au point de vue de ces études, peu importe que l'homme soit né dans telle région ou dans telle autre, ou dans toutes successivement, à mesure que la vie fut possible pour lui ; peu importe qu'il soit sorti parfait des mains d'un créateur ou qu'il soit

une résultante accidentelle des forces immanentes de la matière. Ce que la science pourra nous apprendre à ce sujet ne changera rien à la philosophie positive. Aussi loin que portent les écrits, les traditions et les monuments, l'homme se manifeste comme un être naturel, soumis aux lois naturelles. Tel il a été, tel il est, tel il restera. Il n'y a donc pas lieu de traiter l'homme comme un phénomène unique, en perpétuel désaccord avec la science et le bon sens. En si haute estime qu'on le tienne, il suffit de lui appliquer les méthodes, les moyens d'investigation et le raisonnement propres à la solution de tous les problèmes, pour accroître son bien-être et sa grandeur morale, favoriser son évolution ascensionnelle, et lui permettre d'affronter dignement ses destinées inconnues.

INÉGALITÉS HUMAINES

On lit dans la Bible, chapitre IX :

25. Que Chanaan, fils de Cham, soit maudit; qu'il soit éternellement le serviteur des serviteurs de son frère.
26. Que le Seigneur, Dieu de Sem, soit béni et que Chanaan sott son esclave.
27. Que Dieu multiplie la postérité de Japhet et qu'il habite dans les tentes de Sem et que Chanaan soit son esclave.

C'est en ces termes que Moïse consacre l'inégalité des races humaines connues de son temps, par la subordination de deux races inférieures à une race supérieure.

N'y a-t-il pas dans les textes précités comme un symbole prophétique qui se réalise chaque jour davantage, non seulement en Afrique et en Asie, où

les fils de Japhet assujettissent, pour ainsi dire sans conteste, la postérité de Sem et de Chanaan, mais en Amérique, dans les îles de l'Océan Pacifique et en Extrême-Orient, où leur prééminence s'impose à d'immenses populations que la Bible ignorait et que ses malédictions n'atteignent pas ?

Cependant les races dominantes sont loin d'être homogènes. De si profondes différences les séparent qu'il est impossible de les rattacher à la même origine. Malgré leur confusion sous le nom de race blanche, les Gréco-Latins, les Anglo-Saxons, les Germains, les Slaves, etc., se distinguent à première vue par leurs caractères physiques, intellectuels et moraux.

Des distinctions non moins apparentes se trouvent au sein des nationalités. Ainsi, dans le Nord et dans l'Est de la France, la civilisation est plus avancée, l'instruction plus féconde, le caractère plus indépendant que dans les provinces où l'élément celtique surabonde comme en Bretagne et dans le Midi. Sur le champ des découvertes et des inventions, où s'alimente le progrès et que la nature réserve à l'élite humaine, c'est à peine si le Midi, moins stérile pourtant que la Bretagne, peut s'enorgueillir d'un homme sur dix, parmi ceux qui ont illustré la France; même dans la poésie, l'éloquence et l'art, que Rome et la Grèce lui transmirent directement, il a été distancé par le génie du Nord. La même observation se vérifie au sein de

toutes les nations composées de races hétérogènes.

Mais, si les variétés d'une race humaine sont inégales de constitution et d'aptitudes, à plus forte raison les races nettement séparées. Celles-ci diffèrent entre elles par leurs organes et par les fonctions qui s'y rattachent, autant que les animaux de même espèce. L'énorme écart qu'on relève entre le noble cheval de pur sang, vainqueur des hippodromes, et le cheval de bât, entre tous les animaux de race supérieure et leurs congénères de race inférieure, se retrouve au sein de l'humanité.

Pour mesurer cet écart, il suffit de comparer une case en paille avec une cathédrale, un tronc d'arbre creusé au feu avec un vaisseau cuirassé, les chefs-d'œuvre de la science, de l'art et de l'industrie avec les informes rudiments que les nègres livrés à eux-mêmes sont incapables de dépasser. L'infériorité naturelle des nègres éclate encore dans la misérable indigence de leurs idiomes contrastant avec la richesse des langues civilisées.

Les nègres n'ont jamais asservi une race blanche. Non seulement toutes les races blanches, mais toutes les variétés comprises entre le blanc et le noir, ont asservi les nègres ; même ils subissent l'esclavage des mulâtres dont ils ne sont séparés que par des nuances de sang.

L'esclavage a été pour les nègres une étape inéluctable sur la route de la civilisation. Les Cafres et les Australiens sont incapables de franchir cette

étape, tant leur intelligence est bornée. Devant l'évidence de ces faits, Montesquieu (*Esprit des Lois*) considère les nègres comme fatalement voués à l'abjection, et Voltaire (*Essai sur les Mœurs*) taxe d'aveuglement quiconque nie l'infériorité naturelle des nègres.

On attribue à tort cette infériorité à l'influence des climats. S'il en était ainsi, si le soleil et la chaleur constituaient les races et les variétés de l'espèce humaine, les hommes les plus blancs habiteraient autour des pôles et les nuances entre le blanc et le noir se trouveraient graduellement aux approches de l'équateur. Or, les Lapons et toutes les tribus circumpolaires sont plus noirs que les Suédois et les Islandais ; les Sibériens sont généralement plus noirs que les Européens ; il n'y a point de noirs aborigènes sous l'équateur américain. En revanche, on trouve des nègres sous le climat presque froid de Van-Diemen et des hommes simplement basanés sous la zone torride des îles de la Sonde.

Les caractères distinctifs des races ne tiennent pas seulement à la couleur de la peau. La structure générale du corps, la forme du front, du nez, etc., présentent des différences que l'observation scientifiquement armée rattache à des causes organiques préexistantes et survivantes à l'action des climats.

Les climats peuvent travailler avec le luxe, la mollesse et la débauche, à la dégénérescence d'une race supérieure, de même qu'ils peuvent contribuer

à l'amélioration progressive d'une race inférieure avec la nourriture, l'hygiène, les systèmes d'éducation et les religions; mais tous ces facteurs réunis n'ont pu enlever à certaines races, notamment aux Juifs et aux Tsiganes, les traits qui les distinguent sous toutes les latitudes, sous tous les régimes, dans les plus diverses circonstances.

Les races humaines, comme les races animales, restent indéfiniment conformes à leur type originel, à moins d'un mélange de sang; encore faut-il sept ou huit générations pour rapprocher sans les confondre deux races profondément séparées.

Les croisements éliminent les dispositions morbides, préviennent la dégénérescence, développent certaines qualités particulières; ils permettent même de transformer la constitution anatomique et physiologique d'une race et d'en fabriquer de nouvelles. C'est ainsi que les Anglais ont créé le cheval de course et tant d'autres races animales mieux adaptées que les produits directs de la nature aux besoins de l'homme. L'homme lui-même ne peut atteindre la perfection de son espèce que par des croisements judicieux, systématiquement pratiqués.

Les tares morales se transmettant comme les tares physiques, les métis, qui marquent la transition d'une race à une autre, héritent des qualités et des défauts inhérents à deux races. Les croisements hétérogènes engendrent des produits déséquilibrés.

La plupart des anarchistes et des criminels sont

des métis ; on peut s'en convaincre en relevant leur généalogie. La même cause explique tous les hommes qui détonnent sur le milieu ambiant, tous les paradoxes vivants [1].

Ce qui est vrai par contraste l'est aussi par comparaison. Les plus subtiles différences d'intelligence et de moralité se rapportent à des différences également subtiles dans l'organisme physique, où le cerveau tient le premier rang.

Le cerveau ayant pour mesure le crâne, il y a entre l'humanité supérieure et l'humanité inférieure toute une hiérarchie crânienne où la beauté et la laideur trouvent aussi leur expression.

Cette hiérarchie a été reconnue il y a plus d'un siècle par l'anatomiste hollandais Camper. Son procédé, qui a été depuis modifié par d'autres observateurs, sans dommage pour sa valeur péremptoire, consiste à encadrer une tête quelconque dans un angle formé par deux lignes droites, l'une tirée de la partie la plus saillante du front à la partie la plus saillante de la mâchoire supérieure ; l'autre, de ce point au conduit auditif. Plus l'angle formé par ces deux lignes est droit, plus la tête se rapproche de l'Apollon du Belvedère, type idéal d'intelligence et

1. Alexandre Dumas père et fils, Renan, Rochefort, Zola, le général Boulanger, Wilson, tel poète qui a blasphémé son père et sa mère, telle actrice insatiable de réclame, telle virago, coryphée de l'anarchie, telle duchesse excentrique, etc., etc., sont les produits de croisements ; Gladstone, Bismarck, Tolstoï, au contraire, incarnent les types classiques de leurs races.

de beauté ; plus il est aigu, plus elle se dégrade jusqu'à figurer une tête de reptile, après avoir reproduit tous les types intermédiaires de l'humanité et de l'animalité.

La vérification de cette expérience est à la portée de tout le monde. Sous la réserve de certains cas pathologiques, elle est toujours confirmée après la mort par le volume du cerveau, par le nombre et la complexité des circonvolutions cérébrales [1].

Dans la concurrence internationale, la hiérarchie des races s'incarne dans les langues. Les langues fournissent le meilleur *criterium* des races. On peut comparer les langues à des armes dont les plus efficaces triomphent des plus luxueuses ; à plus forte raison des arcs et des flèches sauvages. Cette comparaison explique et justifie la prépondérance de la race anglo-saxonne sur l'universalité des races humaines.

La langue anglaise est de toutes les langues civilisées la plus facile et la plus pratique. Située, par rapport au français et à l'allemand, comme un fleuve au confluent de deux rivières, elle s'assimile leurs vocabulaires dépouillés de toutes les superfé-

1. On peut appliquer cette observation à l'étude des hommes vivants. Ainsi, pour pressentir la composition d'une réunion, il suffit d'examiner les chapeaux déposés au vestiaire. S'ils correspondent à des têtes exiguës, ils annoncent des hommes qui sont peut-être quelque chose, mais qui rarement représentent quelqu'un. Des têtes d'oiseaux peuvent contenir la virtuosité du rossignol et l'éloquence du perroquet, mais jamais les facultés de commandement supérieur et le génie créateur.

tations de grammaire et de syntaxe. Un article immuable, les verbes conjugués avec quelques auxiliaires, d'autres simplifications, lui permettent de traduire toutes les idées en un style noble, clair et concis. Elle réalise ainsi de grandes économies de temps et de forces.

L'anglais s'apprend en quelques mois, tandis que l'allemand et les langues latines exigent plusieurs années d'études avant de constituer un instrument scientifique.

Si les Anglo-Saxons ont supplanté l'Espagne, la Hollande et la France dans leurs plus belles colonies, s'ils occupent les meilleures positions stratégiques et commerciales du globe, si, depuis qu'ils ont pris pied dans l'histoire, la science et les découvertes, ils avancent toujours sans reculer jamais, c'est grâce à leur langue où s'expriment toutes leurs autres supériorités.

Au contraire des races qui se nourrissent de gloire, les Anglo-Saxons placent la gloire dans le ciel et tâchent de rendre aussi confortable que possible leur vie terrestre. A leurs yeux, l'intérêt britannique l'emporte sur le bonheur du genre humain et l'altruisme ne commence qu'avec l'égoïsme satisfait. L'idée du devoir, inculquée par la religion, suffit pour les conduire à la mort. Jamais général anglais ne dira : « Soldats ! du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent. » Comme Nelson à Trafalgar, il dira simplement : « L'Angleterre

compte que chacun fera son devoir ! » Les Allemands préfèrent également le profit à la gloire. « La gloire n'est pas cotée à la Bourse », est un mot attribué à Bismarck.

La langue anglaise rend pour ainsi dire inexpugnable l'hégémonie que la race anglo-saxonne étend sur le monde. Cette hégémonie ne peut que s'accroître à mesure que les races inférieures, obligées de recourir à une langue étrangère pour participer à la civilisation générale, choisiront de préférence l'anglais comme étant l'instrument scientifique le plus efficace et le moins dispendieux. L'anglomanie fera le reste. Des peuples qui dictaient autrefois la mode travaillent au profit de la langue anglaise, en adoptant sa terminologie politique, sportive et commerciale, sans aucune nécessité, par esprit d'imitation, souvent à tort et à travers.

La même loi qui a supprimé tant de patois prépare l'unification des langues. Cette unification sera probablement précédée d'un duel final entre la langue russe et la langue anglaise, entre « la baleine et l'éléphant », celui-ci offrant le plus de résistance par son immense territoire et la richesse de son alphabet qui lui permet d'exprimer toute la gamme des sons compris dans la linguistique humaine.

Ces considérations opposent un absolu *non possumus* à l'ambition allemande qui rêve de supplanter les autres races.

HIÉRARCHIE NATURELLE. HIÉRARCHIE SOCIALE

Les différences que l'observation relève parmi les hommes, extrêmes entre les races blanches et les races noires, moindres entre les races intermédiaires, très sensibles encore, non seulement entre les races voisines, mais entre les tribus, les familles et les individus de même race, entraînant nécessairement des facultés inégales, il est chimérique d'appliquer une constitution uniforme à des êtres différents. La hiérarchie naturelle qui les gouverne réclame et justifie une hiérarchie sociale. Les mêmes causes qui subordonnent l'animalité à l'humanité subordonnent l'humanité inférieure à l'humanité supérieure.

Mais la nature interdit d'appliquer ses lois à contre sens. Un homme de bon sens, a dit Aristote, « ne traitera jamais d'esclave celui qui n'a point mérité la servitude par une infériorité bien marquée ».

Une constitution sociale hostile aux supériorités naturelles est radicalement subversive. L'ordre règne dans une société quand les hommes placés au sommet de la hiérarchie s'imposent par l'éminence de leurs facultés et de leurs vertus, quand les hommes rejetés dans les rangs inférieurs ne peuvent attribuer leur disgrâce qu'à la faiblesse de leur intelligence et aux infirmités morales qui en découlent. Des aptitudes ordinaires suffisent dans toutes les carrières aux besognes courantes et aux fonctions subalternes ; mais, pour commander en chef, légiférer et gouverner, il faut une prévoyance plus haute, fondée sur l'expérience des siècles et les méditations du génie.

L'antiquité, vivant plus près de la nature, avait reconnu la cause fondamentale des inégalités humaines. Les livres sacrés de l'Inde établissent la hiérarchie des castes sur le plus ou moins de noblesse de leur origine. Ainsi, les Brahmanes, caste sacerdotale, sont sortis de la bouche de Brahma ; les Kchatrias, caste des guerriers, de ses bras ; les Vaisyas, caste des marchands, de ses cuisses ; les Soudras, caste servile, de ses pieds. On reconnaît dans l'Inde un grand nombre de castes dont la cou-

leur varie du blanc au noir, et la conformation de la beauté à la laideur; elles forment la hiérarchie d'une servitude qui s'est maintenue grâce à l'interdiction de tout mélange de sang, mais qui s'affaiblit à mesure que cette interdiction cesse d'être absolue.

Un jour viendra où la prédiction de Napoléon à Sainte-Hélène se réalisera, où la multiplication des métis rendra impossible la domination de 250 millions d'Hindous par une poignée d'Anglais.

Comme dans l'Inde, il y a, au Mexique, une hiérarchie de castes où les Européens tiennent la tête. Viennent ensuite les créoles, fils d'Espagnols, les métis de blancs et d'Indiens, les Zambos, métis de blancs et de nègres de provenance africaine, enfin les races aborigènes, confondues sous le nom de Peones. Le spectacle de cette hiérarchie de castes a fait dire à M. de Humboldt : « Le Mexique est le pays de l'inégalité. » Les institutions républicaines n'ont rien changé à l'ordre naturel. Un Mexicain de race supérieure s'impose encore aux Peones au même titre qu'un Brahmane aux Soudras de l'Hindoustan.

La République des États-Unis n'ayant pas eu à compter avec des castes et des préjugés séculaires a pu établir parmi des hommes de race supérieure, naturellement égaux, une constitution égalitaire; mais cette constitution reste lettre morte pour les Peaux-Rouges, les immigrants chinois et les nègres affranchis.

L'abolition de l'esclavage a conféré aux nègres la liberté politique. Mais, autre chose est de proclamer la liberté, autre chose de l'assurer. Si, libre en droit, un homme est condamné par la nature à des fonctions serviles, il reste esclave en fait. Cette remarque s'applique à ces prolétaires de tous les pays qu'aucune révolution ne peut affranchir des fonctions subalternes, ainsi qu'aux petites cervelles qu'un caprice royal ou populaire porte au gouvernement.

Le législateur a fait acte de justice et épuisé tout son pouvoir lorsqu'il a supprimé les inégalités arbitraires et fondé la distribution des fonctions et des rangs sur les inégalités naturelles. Quant à l'égalité sociale, elle est irréalisable. Aussi longtemps qu'il y aura des blancs et des noirs, le mariage spontané d'une femme blanche avec un nègre apparaîtra comme une monstruosité.

A mesure que la société américaine se constitue, d'accord avec la hiérarchie naturelle, elle tend à se résoudre en castes fermées, non seulement aux nègres, aux mulâtres, aux Indiens et aux Chinois, mais aux rebuts des races européennes que l'émigration déverse sur son sol.

L'exemple des Etats-Unis d'Amérique prouve, comme celui du Mexique et de l'Inde, que les formes de gouvernement ne sont pas plus responsables que les climats des inégalités sociales. Ces inégalités constituées par la nature ne peuvent disparaître

qu'à la suite de croisements. On conçoit que des hommes supérieurs à la moyenne de leur race, que des peuples asservis depuis des siècles, en contact avec le libéralisme moderne, attribuent leur disgrâce à des causes secondaires, telles que le despotisme; mais La Boëtie a démontré en quelques pages immortelles qu'aucun despotisme ne serait possible si la servitude volontaire n'allait pas au devant de la servitude sociale. Nulle part cette vérité n'est plus éclatante qu'en Orient, où les spécimens les plus fiers des races soumises aux Turcs, les plus arrogants hors de la présence du maître se montrent devant lui et devant ses domestiques en des attitudes d'une obséquiosité inimaginable si l'on n'a vu des souris à l'apparition d'un chat.

Le plus farouche despotisme ne pourrait fonder un ordre durable sur la subordination d'une race noble à une race commune ou dégénérée; il ne peut même pas annihiler un seul homme réellement supérieur sans l'exterminer.

L'intelligence supérieure défie les Bastilles les plus hautes et les chaînes les plus solidement forgées. Comme Protée, elle se transforme selon les circonstances. A défaut de la chaire, de la tribune et du journal, elle cultive tous les champs de la science, de l'art et de l'industrie qu'aucun despotisme ne lui conteste; à défaut de soldats elle arme des prosélytes; à défaut d'instruments, elle en crée.

Si le génie individuel triomphe de tous les obsta-

cles, à plus forte raison le génie collectif. Il s'agit d'une force naturelle aussi incompressible que l'air, l'eau, la vapeur, qui s'échappent par la moindre fissure ou s'affranchissent par explosion.

Une supériorité qui ne s'affirme pas n'existe pas.

La hiérarchie naturelle des races et des variétés de l'espèce humaine répond aux questions suivantes :

Pourquoi les races du Nord, dont l'apparition dans le monde est relativement moderne, dominent-elles partout les autres races sans avoir jamais subi elles-mêmes aucune domination ?

Pourquoi leur supériorité de force matérielle, de civilisation et d'influence morale s'affirme-t-elle, en toutes circonstances, sur d'autres qui croupissent dans l'impuissance et la stérilité ?

Pourquoi y a-t-il, parmi les races et les variétés de l'espèce humaine comprises entre les extrêmes, des différences de mentalité et de moralité qui, pour être moins contrastantes, n'en sont pas moins sensibles ?

Reste à faire la lumière sur deux autres questions également intéressantes pour la sociologie :

Pourquoi des nations qui remplissaient autrefois le monde du bruit de leur renommée ont-elles disparu ?

Pourquoi d'autres, encore vivantes et fières d'un passé rempli d'éclat, n'ont-elles plus qu'une existence précaire et un avenir menacé ?

UNE CAUSE DE DÉCADENCE

Boileau a vu avec raison dans la dégénérescence et l'abâtardissement de la noblesse la principale cause de sa ruine.

> Mais la postérité d'Alphane et de Bayard,
> Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
> Sans respect des aïeux dont elle est descendue
> Et va porter la malle ou tirer la charrue.

La même cause explique la ruine et la mort des nations.

Quand le Sénat romain vendait ses suffrages, la race des Cincinnatus, des Caton, des Fabricius avait disparu. Un affreux mélange de sang ne permettait plus de distinguer entre patriciens et plébéiens. Esclaves, étrangers, barbares, se confondaient avec les nourrissons de la louve. Le nombre des citoyens se trouvait plus que quintuplé.

Le seul Sylla affranchit dix mille esclaves pour combattre Marius. Ces affranchissements multipliés remplacèrent les anciens patriciens par les anciens esclaves. Avec le sang esclave les mœurs des esclaves envahirent l'empire et c'est par là qu'il périt!

Le fer subjugue le monde, l'or le corrompt. Le spectacle des peuples corrompus est plus ignoble que celui des barbares.

Les barbares, qui démembrèrent l'empire d'Occident, possédaient, au rapport de Tacite, toutes les vertus que Rome avilie avait perdues. Chez eux « les bonnes mœurs faisaient plus que chez les Romains les bonnes lois ». Des rhéteurs, des histrions et des mœurs infâmes : voilà tout ce que Rome put opposer à des peuples neufs qui étaient par rapport à elle ce que des sangliers rustiques sont à des porcs à l'engrais.

La même observation s'applique à la fin de l'empire d'Orient; déjà elle avait justifié la conquête de la Grèce par les Romains. Pour les Romains, les Grecs n'étaient plus que des *Grœculi*. Tacite rapporte que Pison fit un grief à Germanicus d'avoir, en visitant Athènes, lorsqu'il passa du Rhin en Syrie, fait trop d'honneur à une race dégénérée, *colluviem nationum*.

La conservation de quelques débris de leur antique civilisation n'empêcha pas les Grecs d'aller au-devant de la domination turque. Longtemps avant la prise de Constantinople, ils avaient érigé

les sultans de Brousse en arbitres de leurs querelles. A la vigueur physique des races neuves, à la supériorité de la religion islamique sur l'idolâtrie byzantine, à la justice qui change la victoire en droit, les Turcs joignaient des aptitudes gouvernementales et des vertus militaires qui, depuis longtemps, manquaient aux Grecs du Bas-Empire.

Contrairement à leurs sujets, les Turcs ne sont ni familiers, ni serviles, ni empressés, ni indiscrets; même les gens du peuple ont le sentiment des convenances qui règlent les rapports entre hommes civilisés. Leur conversation, toujours digne et grave, parsemée de proverbes et d'invocations à Dieu, renferme parfois, comme les métaux précieux, beaucoup de valeur condensée avec un parfum de poésie qui imprègne toutes choses en Orient. Le silence fait partie de leur éducation comme étant la puissance de l'inconnu, l'attrait de l'énigme, l'éloquence de la force. L'impiété leur fait horreur. Loin de renier Dieu, ils le proclament cinq fois par jour dans le bruit des villes comme dans le silence du désert. Deux hommes ne s'abordent jamais seul à seul. Leur premier mot est pour appeler Dieu en tiers. Devant ce témoin, grands et petits se trouvent égaux. Une religieuse probité préside à toutes les transactions. Un commerçant turc fait rarement banqueroute. « Dieu compte après nous », disent les pasteurs et les moissonneurs, en livrant au fisc la dîme de leurs gerbes et de leurs agneaux.

Le contraste de ces qualités avec les défauts des autres races orientales frappe depuis longtemps tous les observateurs impartiaux.

Le même contraste a dissipé, pendant la dernière guerre, toutes les illusions du philhellénisme classique. Si les Turcs n'ont pas gagné les sympathies du monde chrétien perdues par les Grecs, la cause en est d'abord dans l'aversion entretenue contre eux par le préjugé religieux; mais leurs plus farouches contempteurs reconnaissent que, loin d'avoir dégénéré, ils se sont montrés supérieurs, non seulement sur les champs de bataille, mais dans la politique et la diplomatie.

Cette constatation a déssillé les yeux des plus aveugles. Les puissances qui rêvaient d'un partage de l'empire ottoman pour s'enrichir de ses dépouilles, commencent à s'inquiéter pour leurs propres possessions depuis que la Turquie ne leur apparaît plus comme un misérable esquif qui peut sombrer sans laisser de traces, mais comme un vaisseau de haut bord, supérieurement armé et commandé, que la solidarité musulmane couvre de sa protection du Maroc jusqu'en Chine.

Remarquons que la langue turque est, par rapport au persan et à l'arabe, ce que l'anglais est au français et à l'allemand, un fleuve au confluent de deux rivières. Après avoir déversé la terminologie et toutes les richesses de ces deux langues dans une grammaire très logique, elle puise à discrétion, dans

les langues européennes, tous les mots dont les écoles civiles et militaires ont besoin pour l'enseignement des sciences modernes. Cet incessant enrichissement de la langue oppose un irréfutable argument à ceux qui, non contents de nier la supériorité naturelle des Turcs, leur refusent l'aptitude au progrès. Il dépend d'eux de transformer tout le monde musulman en substituant une écriture alphabétique à l'écriture actuelle. Au dire des orientalistes les plus compétents cette simple réforme produirait les mêmes effets qu'au Japon[1].

Quoi qu'il en soit, les politiques qui spéculent sur des préjugés ne sont pas à bout de surprises en ce qui concerne les Turcs. Ceux-ci, grâce à l'Islam, la seule religion compatible avec la science sans préjudice pour ses dogmes essentiels, contribueront, sans nul doute, sous forme politique et religieuse au réveil de l'Asie.

Ce réveil, déjà manifeste en Extrême-Orient, s'aggrave de l'état général de l'Europe et du monde. On peut dire que cette fin de siècle correspond à un tournant de l'histoire. Dans l'ordre social, comme dans l'ordre politique, il y a rupture d'équilibre entre la science contemporaine et la justice contemporaine. Or, il faut que cette anomalie disparaisse pour déboucher les voies de la civilisation. En attendant, l'Europe offre l'aspect d'une veillée sous

1. Ce problème a été théoriquement résolu par le Prince Malkem Khan, ancien ministre de Perse à Londres.

les armes. D'immenses ressources, suffisantes pour résoudre tous les problèmes sociologiques, sont dépensées en préparatifs de guerre. La guerre est à l'état latent. A moins d'un désarmement, que rien n'autorise à prévoir, la paix reste à la merci d'un accident. Qu'une étincelle mette le feu aux poudres, une conflagration générale aboutira fatalement à une liquidation générale. Les gouvernements ne pourront pas arracher à leurs travaux des millions d'hommes, toutes les forces vives des nations, entasser ruines sur ruines et carnages sur carnages, sans prendre l'engagement solennel d'en finir avec le cauchemar de la guerre. Ce sera la plus profonde révolution enregistrée par l'histoire, la date d'une nouvelle ère, fatale aux races usées qui perdent en manifestations oratoires et en agitations stériles le temps que d'autres consacrent à la pensée et à l'action.

Le jour où l'inévitable conflagration éclatera, on verra de quel poids pèse, aux mains de ceux qui ont su se ménager son alliance, une armée ottomane d'au moins douze cent mille hommes — sans compter les inépuisables réserves de l'Islam — les plus sobres, les plus disciplinés, les plus prompts à mourir pour leur religion, pourvus d'instruments de guerre perfectionnés et d'un commandement qui a fait ses preuves.

L'HISTOIRE DE FRANCE

Pour justifier l'importance attachée en ces chapitres à la diversité des races humaines, selon qu'elles sont inférieures ou supérieures, pures ou mélangées, vivaces ou dégénérées, il suffit de méditer l'histoire de France.

Au point de vue qui nous occupe, cette histoire se résume en quelques pages.

César nous apprend que les Druides, caste sacerdotale, dominaient les autres castes et la masse gauloise. Cette masse n'était point homogène. Ainsi, les Kymris ou Cimbres de Belgique, descendus du Jutland, se montrèrent supérieurs aux Celtes. Seuls, les Kymris, qui anéantirent une légion romaine, et les Venêtes, navigateurs implantés

d'Orient en Bretagne, opposèrent une sérieuse résistance à la conquête de César.

César a dépeint les Gaulois en quelques sentences lapidaires[1] qu'il vaut la peine de reproduire; aussi bien Bossuet semble s'en être inspiré quand, dans son *Discours sur l'histoire universelle,* il tire de l'étude des Gaulois cette mélancolique réflexion : « Cette nation remuait tout et partout elle était malheureuse. »

Nam ut ad bella suscipienda Gallorum alacer ac promptus est animus, sic mollis ac minime resistens ad calamitates perferendas mens eorum est. (Guerre des Gaules, L. III, XIX.)

Cœsar infirmitatem Gallorum veritus, quod sunt in consiliis capiendis mobiles et novis plerumque student, nihil his committendum existimavit. (Ibidem, L. IV, V.)

De summis sœpe rebus consilia ineunt, quorum eos in vestigio pœnitere est, quum incertis rumoribus serviant et plerique ad voluntatem eorum ficta respondeant. (L. IV, V.)

In Gallia non solum in omnibus civitatibus atque in omnibus pagis partibusque, sed pœne etiam in singulis domibus factiones sunt. (L. VI, XI.)

Natio est omnium Gallorum admodum dedita religionibus. (L. VI, XVI.)

1. On se dispense de les traduire pour ne pas blesser les susceptibilités d'amour-propre du vulgaire, auquel, d'ailleurs, ce livre ne s'adresse pas.

Ac fuit antea tempus, quum Germanos Galli virtute superarent..... Paulatim assuefacti superari, multisque victi prœliis ne se quidem ipsi cum illis virtute comparant. (L. VI, XXIV.)

Qui se ultro morti offerant facilius reperiuntur quam qui dolorem patienter ferent. (L. VII, XXVII.)

Plus laconique encore que César, un autre Romain avait jugé les Gaulois en quatre mots : *Vehementer certare, argute loqui.*

Ces citations semblent datées d'hier : tant il est vrai que ni les siècles, ni les plus diverses vicissitudes, ni aucune influence extérieure ne peuvent guérir les infirmités constitutionnelles d'une race humaine, à moins d'opérer sur elle par des croisements comme sur les animaux !

Les Gaulois acceptèrent passivement, pendant quatre siècles, la domination romaine; quelques tentatives de soulèvement fomentées par les Druides, et c'est tout.

A la chute de l'empire romain, la Gaule ne fit que changer de maîtres. Les Francs n'y rencontrèrent presque aucune résistance; leurs guerres se firent d'abord entre tribus rivales se disputant la prééminence, puis contre les Normands qui menaçaient de les supplanter.

Jusqu'au XIe siècle, Normands et Francs occupent seuls la scène de l'histoire; non seulement les Gaulois n'y jouent aucun rôle, mais leur nom a disparu.

Les Normands et les Francs, mariés entre eux sur le sol de la France, eussent assuré à ce pays magnifiquement doté par la nature l'hégémonie de l'Europe sans la conquête de l'Angleterre par le bâtard de Normandie. Cette conquête, à laquelle s'associa toute la noblesse aventureuse du royaume, appauvrit la France d'au moins soixante mille hommes d'élite et de leurs familles, en même temps qu'elle enrichit l'Angleterre de toutes les supériorités naturelles inhérentes à leur race.

La conquête de l'Angleterre par les Normands est un des phénomènes les plus surprenants de l'histoire. En moins de cinquante ans, les vainqueurs imposèrent aux vaincus leurs lois, leurs coutumes et jusqu'à leur langue; toutes les dignités ecclésiastiques, civiles et militaires, passèrent aux Normands. Jamais on ne vit révolution plus radicale accomplie en moins de temps; jamais n'éclata, au même degré, la différence virtuelle entre deux races à peine séparées par des nuances de sang.

De la conquête de l'Angleterre par les Normands date pour la France un premier affaiblissement.

Vinrent les Croisades. On sait l'énorme tribut de sang qu'elles prélevèrent sur la race franque : deuxième cause d'affaiblissement.

Une troisième cause, la plus importante de toutes, se trouve dans le mélange inconsidéré des races supérieures avec les races inférieures. Sous le régime féodal régnait entre les seigneurs et les cités,

les vassaux et leurs maîtres, un juste et régulier classement des populations, correspondant, d'une manière générale, aux inégalités naturelles; mais, dès l'origine, les seigneurs s'accouplèrent avec leurs vassales, croyant avoir assez fait pour conserver la pureté de leur race, en frappant de peines sévères l'adultère de leurs femmes.

Celles-ci prirent leur revanche pendant qu'ils guerroyaient en Palestine. Ce fut un bon temps pour les trouvères et les troubadours. Ainsi s'éleva le niveau des classes inférieures, tandis que celui des classes supérieures s'abaissa. Cette confusion de sang explique pourquoi la masse gauloise, inerte depuis des siècles, se ranima tout à coup.

Dès l'an 1066, un accord entre les habitants de quelques villes, pour repousser les iniquités et les violences des seigneurs, trahit ce retour à la vie qu'accentuèrent plus tard les fureurs de la Jacquerie, les tentatives révolutionnaires d'Etienne Marcel et la résistance souvent victorieuse des paysans aux exactions des grandes compagnies.

L'affranchissement des communes, qui se produisit entre temps, consacra l'existence d'une classe intermédiaire, issue du mélange de la race conquérante avec le peuple conquis.

Point n'est besoin qu'un tel mélange soit complet pour troubler l'ordre; il suffit qu'il y ait assez de métis pour soulever les masses inertes, ainsi qu'on l'a vu depuis dans les colonies à esclaves où les

nègres, incités par les mulâtres, se ruèrent à l'assaut des blancs.

Insistons sur cette remarque que les inégalités sociales ne durent qu'autant qu'elles sont fondées sur des inégalités naturelles ; à mesure que ces inégalités s'aplanissent, la révolte entre en scène, précédant les révolutions.

La guerre de Cent-Ans[1], qui réduisit à quatre millions d'hommes la population de la France, diminua proportionnellement son aristocratie de race franque. Crécy, Poitiers, Azincourt, trois batailles désastreuses pour la noblesse française. Plus tard, la journée des Éperons lui coûta presque aussi cher que la bataille de Cannes aux chevaliers romains.

Plus tard encore les invasions françaises en Italie, les rivalités de François Ier et de Charles-Quint, les guerres de religion, la Saint-Barthélemy, la guerre de Trente-Ans, la fondation des colonies d'Amérique, les conquêtes de Louis XIV et la révocation de l'Édit de Nantes, la funeste guerre de la succession d'Espagne, la non moins funeste guerre de Sept-Ans, les rivalités maritimes et coloniales entre la France et l'Angleterre saignèrent à blanc la noblesse française. Diminuée en nombre sur les champs de batailles, elle perdit également son prestige par les mésalliances et les anoblissements vendus par la royauté à prix d'argent.

1. De très grands esprits se sont demandé s'il n'eût pas mieux valu pour la France qu'elle n'eût pas chassé l'Anglais.

Pour la noblesse française, réduite à compter ses ancêtres depuis qu'elle ne compte plus, l'histoire, depuis 1789, est une expiation.

N'étant qu'une vaniteuse corporation, résumant tous les vices et tout l'odieux d'une injuste suprématie, elle fut incapable de tenir tête à la marée montante des nouvelles couches sociales, accumulées à travers les siècles par la bâtardise et l'adultère.

Voilà la cause profonde de la Révolution française; elle ne suffit pas pour expliquer ce cataclysme, mais il est impossible de l'expliquer sans elle.

La France, humiliée dans la concurrence des peuples, financièrement ruinée, exaspérée par des poètes, des pamphlétaires et des tribuns qui la poussaient à l'insurrection comme au plus saint des devoirs, répudia ses castes dirigeantes où elle ne trouvait plus que la débilité de caractère, l'étroitesse d'esprit et la dissolution de mœurs des races usées.

Contrainte de chercher en elle-même son salut, elle fit jaillir de son sol et de son sous-sol une immense réserve d'hommes dont la supériorité relative éclata dans l'épopée révolutionnaire et impériale.

Malheureusement cette réserve d'hommes est aujourd'hui complètement épuisée. Les nations sont comme leur sol : enlevez les couches supérieures, il ne reste que le tuf; or, il est stérile.

Plus de cinq millions de Français, l'élite du troupeau, ne furent pas impunément enlevés à la reproduction, depuis la fin du dernier siècle, par les guerres étrangères, les convulsions intérieures et les proscriptions. On le vit bien en 1870, quand la France apparut au monde tellement dépourvue d'hommes de commandement qu'on eût dit un organisme acéphale. Pour elle aussi, l'histoire est une expiation, depuis qu'elle édicta le Décalogue de l'anarchie, en proclamant les droits de l'homme indépendamment des devoirs de l'homme et l'égalité parmi les hommes au mépris des inégalités naturelles.

Une infinité de bras ne vaut pas une tête. L'absence de toute direction supérieure dans la politique, la diplomatie et la guerre se manifesta par contraste avec l'Allemagne.

Un demi-siècle de paix avait permis à l'aristocratie allemande, plus prolifique et plus jalouse de la pureté de sa race que l'aristocratie française, de réparer ses pertes d'avant 1815 et de conserver ses droits naturels au gouvernement. Pour maintenir ces droits hors de conteste, elle se dévoua corps et âme à l'unification et à la grandeur de la patrie. Machiavel eût trouvé, dans sa politique sans scrupules, un chef-d'œuvre de prévoyance, d'esprit de suite et d'habileté. L'armée qu'elle dirigea contre la France était une véritable machine à fabriquer la victoire. Dans les batailles autour de Metz, elle se

montra aussi prodigue de son sang que les débris de la noblesse française à Patay.

En vain la vieille Gaule déploya les qualités héroïques et oratoires dont les Romains lui firent honneur; sa défaite était certaine, faute d'un gouvernement, d'une organisation, d'une discipline, choses qui ne s'improvisent pas.

Le temps écoulé depuis la dernière guerre, loin de remédier à la disette d'hommes, l'a rendue plus manifeste. Rien de monumental dans aucun champ de l'esprit. Partout la critique dissolvante remplace les facultés créatrices. C'est à qui achèvera de démolir ce que personne n'est capable de reconstruire. Faute d'un plan d'ensemble, d'immenses ressources qui pouvaient décupler la force et la richesse de la France ont été gaspillées en travaux incohérents, à la fondation de colonies sans colons, et à l'application d'un système d'instruction publique qui distribue à tous l'ambition des plus hautes fortunes sans leur assurer l'existence, et dont la malfaisance éclate dans le mépris de la politesse, l'abaissement du niveau moral, la précocité du crime, l'augmentation des suicides et l'effrayante diminution de la natalité.

L'histoire refusera le titre d'hommes d'État aux politiciens écervelés qui, après avoir déchaîné l'alcoolisme et son cortège de maux, en multipliant le nombre des cabarets, rêvent d'une discipline militaire à côté de l'anarchie civile et d'une République

sans frein, ni règle, ni boussole, *sans Dieu, ni maître*, pour un peuple toujours en quête d'un maître et tellement imbu des superstitions que lui reprochait César, qu'à mesure qu'on lui arrache sa foi religieuse il retourne au fétichisme, au spiritisme et au somnambulisme comme pour justifier le mot de Voltaire : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Mais les étrangers se trompent, en confondant la France avec les industriels politiques et littéraires qui l'exploitent au profit de leur fortune et de leur ambition. Au-dessous de cette écume il y a les couches profondes d'une nation, laborieuse, économe et résistante entre toutes. Aucune autre nation n'eût survécu à ses guerres et à ses révolutions; aucune ne se fût plus vite relevée des désastres de l'*Année terrible*. Qu'elle retrouve un gouvernement digne de sa confiance et de son respect, personne ne lui contestera le rang que lui assignent sa géographie et son histoire.

Il est inutile de pousser plus au vif cette étude douloureuse, mais suggestive et nécessaire pour confirmer ce qui précède et préparer ce qui suit.

LA CONSCIENCE HUMAINE

Les théologiens et les métaphysiciens enseignent qu'il y a une morale révélée par la conscience à tous les hommes. « La conscience est la voix de Dieu dans nos cœurs », a dit l'abbé Bautain. Déjà Pascal avait fait de la conscience le meilleur livre de morale que nous ayons. Il est vrai que ce même Pascal dit ailleurs : « Jamais on ne fait le mal si pleinement que quand on le fait par un faux principe de conscience. » Ce qui implique contradiction. Si l'homme avait une conscience, à titre d'attribut naturel, comme il a des viscères et des organes, cette conscience n'émettrait pas de faux principes; elle serait toujours semblable et se manifesterait toujours semblablement à un prototype, dans toutes les

circonstances, à tous les degrés de l'âge et de la culture. L'homme préhistorique et l'homme moderne, le sauvage et le civilisé, l'enfant et le vieillard, le sexe fort et le sexe faible, le nègre et le blanc, le chrétien et l'idolâtre, l'ignorant et le savant, auraient un *criterium* commun et absolu de leurs pensées et de leurs actes. Ce *criterium* survivrait à l'influence des milieux et de l'éducation. Le beau, le bon, le vrai, le juste, seraient des produits nécessaires de la conscience, comme la bile est un produit nécessaire du foie. La morale étant la même, les lois, les institutions, les mœurs seraient les mêmes toujours et partout. Or, la moindre observation démontre qu'il en est de la morale comme de l'esthétique; elle varie d'un peuple à l'autre, d'une civilisation à l'autre; parfois elle ressemble à la mode, tant elle est capricieuse et éphémère. Le feu et la glace, la faim et la soif éveillent chez tous les hommes une sensation identique; il n'en est pas de même du bien et du mal. Ce que l'un trouve mal, l'autre le trouve bien, et il arrive que des hommes sacrifient jusqu'à leur existence pour soutenir un préjugé.

La conscience morale a changé plusieurs fois dans le cours des siècles; elle change selon les circonstances. « On parle souvent de la conscience, a dit le comte de Ségur; il serait plus à propos de parler des consciences, car on en voit de toutes sortes, de toutes tailles, de toutes qualités, de toutes saisons. » La conscience enseignée n'est pas la

conscience pratiquée. La conscience du riche n'est pas la conscience du pauvre. La conscience de l'État laïque n'est pas la conscience de la religion. Il semble au penseur, doué de quelque indépendance, qu'il découvre à chaque instant un autre monde, tant celui qu'il observe diffère de celui qu'on lui a dépeint.

Que deviennent les chimères en présence de la réalité ? Où est logée la conscience morale chez les habitants de la terre de Feu, véritables animaux humains, aux mâchoires saillantes, au ventre ballonné, qui ne se lavent jamais, ignorent l'usage du feu, n'enterrent pas leurs morts, et n'ont d'autre moyen de traduire leurs besoins qu'un cri guttural et des gesticulations ? Les cannibales de Bornéo ont-ils une conscience en dehors de leur appétit ? La propriété, l'hérédité, le mariage, la famille n'existent pas pour eux. La mère abandonne l'enfant après le sevrage à l'instar des bêtes. Les enfants se perdent dans la horde comme les petits dans le troupeau.

L'Afrique centrale, l'Australie, les régions polaires, n'ont aucune idée de Dieu, de morale, de péché, de justice, de droits primordiaux et imprescriptibles, de devoirs sociaux. Les naturels de ces contrées n'ont même pas cette ambitieuse ignorance qui se paye de mots ni le besoin d'une explication quelconque.

Les langues des Hottentots, des Boschimans, des

Australiens se bornent à quelques mots dont aucun n'exprime une idée abstraite. L'indigence de leur langage accuse leur indigence mentale et morale. Notons qu'il y a des religions sans Dieu. Le substantif Dieu et le verbe créer, qui gouvernent les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans, sont inconnus des Chinois.

Chez les anciens Grecs, l'adultère et la promiscuité étaient ordinaires; de même aujourd'hui chez les Nègres et les Japonais. Il y a des sectes religieuses dont la morale consiste à pratiquer des choses contre nature, monstrueuses à nos yeux. Le mot de honte n'a aucun sens pour les sauvages; même dans les sociétés civilisées, la pudeur est chose de pure convention. En Europe, les femmes découvrent leur visage et voilent leurs parties sexuelles. En Orient, les femmes, pour échapper à des regards indiscrets, découvrent leurs parties sexuelles pour voiler leur visage. Sous nos yeux, des jeunes filles se rendent au bal dans le plus indécent appareil, qui se croiraient déshonorées si l'on venait à les surprendre ainsi dans leur intérieur. Les enfants ignorent la pudeur : mentir et voler leur semble d'abord tout naturel. Il se trouve encore dans les villes populeuses des hommes complètement étrangers aux notions d'une morale révélée par la conscience. Chose remarquable! il y a parmi eux d'assidus travailleurs, de bons pères de famille, de très honnêtes gens, infiniment plus moraux que

les coryphées de la morale officielle. Autrefois, le scepticisme ignorant régnait dans l'armée française; pourtant elle avait la religion de l'honneur et de la patrie. On n'en finirait pas s'il fallait citer toutes les turpitudes et tous les crimes commis au nom de la conscience et de la morale. Les étrangleurs de l'Inde assassinent au nom de leur morale religieuse. Ravaillac, Charlotte Corday et Louvel assassinent au nom de la morale politique. Chaque jour la société assassine froidement en place publique, au nom de la morale judiciaire.

Bref, la conscience dominante est le comble de l'immoralité. Qu'est-ce qu'une conscience qui prive de la liberté et de la vie le voleur et l'assassin vulgaires, qui dresse des statues aux conquérants et adore, comme des dieux, les assassins des nations? La vérité est que, jusqu'à présent, il n'y a ni conscience, ni morale, pour le grand nombre, en dehors du Code pénal. Le gendarme, le juge et le bourreau sont pour l'ordre public des garanties bien autrement efficaces que la conscience.

Scientifiquement, la conscience humaine n'est pas un attribut incréé : elle correspond à une réaction de la nature. La conscience est l'expression morale du milieu ambiant. Les idées morales sont, comme les autres idées, tirées de l'observation du monde extérieur. Le développement moral est parallèle au développement mental. Pas plus que l'intelligence, la conscience ne saurait se passer d'aliments substan-

tiels; elle a besoin de la réalité pour se défendre contre les chimères. Tout le mobilier de notre cerveau est entré par la porte des sens. Toutes les racines des langues renferment des images. Nous savons que des images réfléchies dans une plaque d'argent ou de verre sortent de l'invisible et prennent corps sous l'influence d'un réactif. Ce n'est là qu'un phénomène ordinaire en comparaison de ceux qui ont pour théâtre le cerveau. Ici, la nature a tout disposé pour recevoir et conserver les plus fugitives impressions. Telle circonstance, agissant comme un réactif, ressuscite des idées depuis longtemps enterrées dans les profondeurs de la mémoire[1]. Le mot de réflexion indique assez que le cerveau est comme un miroir, dont la vertu ne se manifeste qu'en pré-

1. Il semble que toutes les idées réductibles à des images s'imprègnent dans le cerveau comme sur une plaque photographique et se transmettent par l'hérédité. A l'appui de cette proposition, on pourrait citer de nombreux exemples. Le suivant, extraordinaire par sa parfaite cohérence, a été recueilli sur la foi du comte de Guernon-Granville, fils d'un ministre du dernier cabinet de Charles X.

Après la guerre franco-allemande, qui mit fin à ses fonctions de conseiller à la Préfecture de Strasbourg, il fut nommé sous-préfet dans un département du Midi, où il n'avait jamais mis les pieds. Reçu à la gare de sa résidence par les autorités, il lui sembla reconnaître, après avoir traversé plusieurs rues, des édifices situés sur le parcours. Pour dissiper cette hallucination, il demanda à son entourage si, après le prochain coin ne se trouvait pas une vieille église bordant une place, ornée d'une fontaine. Non seulement la réponse fut affirmative, mais les lieux se trouvèrent conformes à ce qu'il attendait. La famille de Guernon-Granville étant originaire d'un château voisin, l'explication du fait relaté se trouve simplement dans la transmission héréditaire des images et des idées. Cette transmission se manifeste surtout dans les rêves.

sence d'un objectif. Couvrez le miroir, nulle image ne s'y réfléchira jamais. Fermez la porte des sens, nulle idée ne pénétrera dans le cerveau, excepté peut-être celle de son impuissance. Toute restriction à l'usage des sens entraîne une restriction des idées. Les aveugles, les sourds-muets n'ont point les idées correspondantes aux sens qui leur manquent. L'Indien des prairies d'Amérique n'a pas l'idée des montagnes. Le montagnard n'a pas l'idée de la plaine, s'il n'y est jamais descendu. Plus les perceptions sont nombreuses, plus le nombre des pensées augmente, plus le point de vue intellectuel gagne en étendue.

Pour élucider le phénomène moral, il convient d'élucider complètement le phénomène mental, celui-ci étant, par rapport à l'autre, ce que la cause est à l'effet. De même qu'il n'y a pas de gravitation sans corps pesant, de chaleur sans corps chaud, d'électricité sans corps électrique, d'affinité sans corps combinable, de vie sans corps vivant, de même il n'y a pas de phénomènes moraux sans phénomènes intellectuels ni de phénomènes intellectuels sans tissus nerveux. C'est par le cerveau que l'homme s'élève de la matière à l'esprit. L'intelligence est une fonction de la substance cérébrale, mise en branle par le mouvement général qui entraine l'univers. Les idées sont des corps physiques. Chaque idée a un *substratum* distinct. Sans doute, il est impossible de reconnaitre, dans le dédale du cerveau, l'empreinte d'une idée ; mais l'anatomie,

la chimie et le microscope démontrent que l'activité intellectuelle est en raison de la masse du cerveau, de sa configuration, de la multiplicité et de la complexité des circonvolutions, de la qualité de la substance cérébrale. Un jour viendra peut-être où l'on fera la topographie du cerveau. Déjà la science est parvenue à fixer le siège de certaines facultés générales. Si l'on pouvait tenter sur l'homme les expériences que M. Flourens a pratiquées sur les pigeons, expériences qui consistent à réduire les facultés en enlevant tranche par tranche les feuillets du cerveau, le résultat serait identique, comme le prouvent les perturbations mentales qui accompagnent nécessairement certaines blessures accidentelles. De la base au sommet de l'échelle des êtres, en dehors et en dedans de l'espèce humaine, l'énergie et la pondération de l'intelligence sont en rapport constant et ascendant avec la constitution, les dimensions et la santé du cerveau.

Les agitations de l'intelligence accusent d'incessantes variations dans la masse cérébrale. Les idées ne restent pas immobiles dans les molécules qui les abritent : elles se combinent et se décombinent, s'attirent et se repoussent, suivant la loi des affinités chimiques ; ce sont des meubles, non des immeubles.

L'élaboration chimique des idées est nécessaire pour produire les divers phénomènes de l'intelligence. Il se fait dans le cerveau un travail de diges-

tion et d'assimilation, comme dans l'estomac. Quand nul vice constitutionnel, nul préjugé héréditaire ou inoculé par l'éducation n'entrave le cours de la nature, la vérité seule contribue à la nourriture de l'intelligence, et l'erreur, funeste à la santé de l'esprit, est évacuée comme un excrément.

Le cerveau change et se modifie avec les idées par transition et gradation ; il augmente et se fortifie par l'exercice, comme tous les organes corporels. La fonction fait l'organe. L'organe exercé s'hypertrophie : celui qui ne l'est pas s'atrophie. Ce qui est vrai des organes vulgaires, l'est également du cerveau. Le cerveau gagne en volume, en force et en puissance, comme les poumons des coureurs, les muscles des gymnastes et des athlètes, en proportion de l'intensité de la fonction. Chaque développement s'ajoute au fonds acquis et se transmet par l'hérédité pour devenir le point de départ d'un nouveau développement.

Une idée neuve est rarement le fruit d'une intelligence isolée ; elle est un résultat collectif, la récompense d'une longue série d'efforts, le couronnement de toute une civilisation. Lentement elle prend corps dans le cerveau social et, par transmission héréditaire, les nouvelles générations la reçoivent avec la vie sans qu'il soit besoin de recommencer le travail des ancêtres. Voilà qui explique les idées innées. Les idées innées résultent de la transmission héréditaire ; elles restent dans le cerveau à l'état latent, jusqu'à

ce qu'un choc les dégage. Qu'est-ce que le génie? Un fruit de l'hérédité. Il y a là une accumulation d'idées, transmises héréditairement, qui demandent à se faire jour, à prendre une forme quelconque : discours ou épopée, machine, statue ou cathédrale.

C'est un fait hors de doute que le crâne humain s'est élargi, depuis les temps historiques, sous la poussée du cerveau, et qu'il a changé de forme, la partie antérieure ou frontale, siège de l'intelligence, s'étant enrichie aux dépens de la partie postérieure, centre de la force. Ce changement manifeste suffit pour expliquer la différence qui sépare l'homme de son semblable, l'homme civilisé de l'homme sauvage, l'homme sauvage de l'homme préhistorique, l'homme préhistorique du singe anthropomorphe.

Ce qui est vrai de l'intelligence l'est à plus forte raison de la conscience, celle-ci se bornant à traduire en justice ce que l'autre découvre en vérité. L'enfant n'apporte aucune idée dans la vie. Sa conscience se forme concurremment avec son intelligence, au fur et à mesure qu'il fait l'apprentissage de ses sens; car il est aussi dépourvu au physique qu'au moral et, sous les deux rapports, son avenir dépend de l'éducation. Toutes les législations ont admis cette évidente vérité; nulle n'invoque la responsabilité de l'enfance. Hélas! nul ne distingue encore entre un savant et un ignorant. Qu'est-ce pourtant que l'ignorance, sinon une enfance prolongée?

Comment l'homme aurait-il une conscience innée,

un fonds d'idées morales incréées, lorsqu'il n'a pas la conscience de toutes les idées qu'il a vécues personnellement, que l'expérience a imprimées dans son cerveau ? Comment serait-il doué d'une sorte de mémoire psychique, lorsque sa mémoire physique le trahit si souvent ? Non seulement la conscience ne relève pas de l'innéité dans le sens métaphysique du mot, mais elle n'arrive que très tard à une certaine fixité ; souvent même elle ne se constitue jamais. Les neuf dixièmes des hommes, y compris les législateurs et les hommes d'État, n'ont point de conscience : la preuve en est dans l'anarchie de leurs convictions et les fluctuations de leur conduite. Quand on a une conscience, il est impossible de parler blanc et d'agir noir. Cette parole de Sainte-Foix : « Je voudrais pour le supplice d'un coquin qu'il pût durant quelques heures du jour avoir la conscience d'un honnête homme », ne s'applique pas seulement aux criminels vulgaires. C'est que, pour avoir une conscience, il faut être en état de savoir, de comparer et de juger. Combien d'hommes absolument ignorants ? Combien dont l'éducation n'a porté que sur des notions douteuses ou fausses ? Combien qui, sachant, sont incapables de tirer parti de leur savoir, leur jugement portant la peine de mille préjugés héréditaires ?

Si l'homme avait une conscience innée, les croyants pourraient se passer des commandements de Dieu et de l'Église ; l'éducation morale serait inu-

tile aux libres-penseurs ; le Code pénal n'ajouterait pas ses rigueurs à celles que la nature inflige aux violateurs de ses lois.

Idées innées, conscience innée, morale innée, toutes ces choses que l'on considère comme des manifestations spontanées de l'intellect humain, des privilèges de l'homme, roi de la création, sont partout et toujours des phénomènes postérieurs, en rapport avec le milieu scientifique. La science et la conscience évoluent parallèlement. La conscience individuelle est la résultante du savoir individuel. La conscience publique est l'expression morale des connaissances générales. La conscience est essentiellement relative[1]. Son développement est en accord avec le développement mental. Loin de partir d'un fonds commun, elle a des origines très complexes. Au début de la civilisation, chaque homme avait une conscience personnelle, tirée de ses intérêts personnels et de ses passions. L'histoire de la conscience humaine se confond avec l'histoire de l'humanité ; peut-être même faut-il en chercher les premières traces dans la conscience animale, car les animaux ont un rudiment de conscience. Un chat puni pour avoir lapé le lait de sa maîtresse a la conscience de son méfait. Les théologiens et les méta-

1. Il est facile de jalonner l'évolution de la conscience humaine à travers l'histoire. Des personnages éminents, des saints mêmes se permettaient autrefois des actes qui feraient horreur à la conscience vulgaire de notre temps.

physiciens refusent aux animaux l'intelligence, parce que l'observation superficielle n'y découvre aucune spontanéité. Pourtant l'Ecclésiaste a dit : « Qui sait si le souffle de l'homme monte en haut et si le souffle de la bête descend dans la terre ? » Pour être conséquents, ils devraient également refuser l'intelligence aux sauvages dont les facultés mentales ne sauraient rivaliser avec l'instinct de certains animaux.

L'obligation de faire sa conscience est antérieure à l'obligation de suivre sa conscience, a dit Mirabeau. Les meilleurs moralistes sont l'enseignement, la diffusion des connaissances, la sainte éducation. A mesure que le niveau scientifique s'élève, l'influence morale des sciences s'étend sur les pensées et les actions humaines. La conscience est le résultat de la graduelle élévation de l'homme au-dessus de la sauvagerie. Avec l'éducation, elle prend corps dans le cerveau et se transmet par l'hérédité. C'est ainsi que les plus récentes générations ont le droit de croire à une conscience innée. Dans ce sens, M. Vacherot a eu raison de proclamer qu'un jour viendra où chacun, pour se conduire, aura mieux que le Code, mieux que le Catéchisme, mieux que l'autorité d'un maître ou d'un directeur : il aura sa conscience.

L'expérience, la transmission des qualités acquises tant au moral qu'au physique : voilà ce qui fait l'homme ce qu'il est, ce qui l'éloigne de sa bestiale origine. La conscience universelle est un phénomène

récent, localisé dans quelques cerveaux d'élite. Le nivellement et la vulgarisation de la science produiront le nivellement et la vulgarisation de la conscience.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

I

Dans leur obstination à considérer l'homme comme un phénomène unique, les théologiens et les philosophes spiritualistes, après l'avoir gratifié d'une conscience incréée, capable de distinguer *a priori* entre le bien et le mal, l'ont proclamé libre et responsable. La liberté constitue avec l'égalité et la fraternité ce que l'on est convenu d'appeler des axiomes sociaux. Quelle est la valeur de ces axiomes pour le maintien de l'ordre, pour le développement normal et pacifique du progrès ? La réponse à cette question intéresse également la religion, la morale, la politique et la législation. Liberté de conscience, liberté de la presse, liberté d'enseignement, liberté

de réunion et d'association, liberté commerciale, toutes les libertés se touchent; toutes sont solidaires; toutes dérivent de la liberté-principe qu'une sorte de religion laïque oppose, en notre siècle, aux dogmes autoritaires de l'ancienne théocratie. La liberté est la clef de voûte de l'édifice contemporain. Si elle ne résiste pas, en tant que principe, au critérium scientifique, on peut dire que, malgré sa solide apparence, tout l'échafaudage de la civilisation moderne repose sur le sable mouvant.

En regard de la science positive, l'homme n'est ni absolument libre ni absolument esclave. Il est un être sensible et mobile dans un milieu mobile et sensible. Ses destinées sont assujetties aux lois terrestres et aux lois supérieures qui entretiennent l'universelle harmonie. Cette harmonie est incompatible avec l'absolue liberté humaine, car l'ordre général ne peut subsister qu'au moyen des concessions de l'ordre partiel.

L'homme est partout sous le contrôle de la nature. Entre le feu central et ses pieds, une légère croûte de terre durcie ; entre sa tête et les espaces célestes une mince atmosphère. Il est de plus entraîné, malgré lui, avec la terre, avec le soleil, vers des régions cosmiques, capables de modifier profondément les conditions de son existence. En subissant une seule loi, il les subit toutes. Les lois générales, à peine sensibles, engendrent des lois particulières de plus en plus restrictives. La race, le

climat, la nature du sol et son altitude au-dessus du niveau de la mer, la qualité de l'eau, la faune et la flore influent sur l'homme, au point de marquer sa personne physique et morale d'un caractère distinctif et indélébile. Les habitants des divers pays ont une manière particulière de se conduire que l'on peut déterminer d'avance selon les circonstances physiques. Ni le temps ni l'éducation n'ont aucune prise sur ce fonds. Selon le dicton arabe, si l'on vous raconte qu'une montagne a changé de place, croyez-le, si vous voulez ; mais si l'on vous dit qu'un homme a changé de caractère, n'en croyez rien. L'insouciance et la légèreté françaises contrastent, depuis les temps historiques, avec le *nescio quid plumbeum* allemand. En outre, les diverses professions sont comme autant de moules que nul ne traverse sans recevoir une empreinte conforme à un type. Le militaire, le prêtre, le juge, l'homme de police sont reconnaissables à des signes certains, à travers tous les déguisements. La liberté n'est pour rien dans leur caractère extérieur, qui est la résultante de mille causes actuelles ou héréditaires.

En général, le caractère de l'homme relève de l'hérédité. L'hérédité s'empare de l'homme, dès la naissance, dès la conception, et le gouverne despotiquement tout le temps de sa vie ; elle lui octroie ou lui enlève des attributs physiques et moraux, susceptibles d'étendre ou de restreindre son initiative et sa responsabilité. On naît blanc ou nègre, de race

cultivée ou de race sauvage, de parents sains ou rachitiques, dans un milieu salubre ou insalubre, moral ou immoral, en tel temps, en tel pays plutôt qu'en d'autres, et l'on subit toutes les conséquences de ces causes originelles. L'ovule maternel, le spermatozoïde paternel transmettent à l'enfant le mouvement vital de deux individus et si exactement que, plus tard, les plus délicates particularités des deux parents reparaissent au moral comme au physique. Il n'est point de meilleur moyen de se connaître que d'étudier ses ancêtres et ses enfants. La vigueur et la beauté, les qualités de l'intelligence et du cœur constituent le plus précieux et le plus sûr héritage des familles. De même, la science constate les effets de l'hérédité dans la plupart des maladies organiques. Neuf fois sur dix la folie est héréditaire ; il en est de même du crime.

L'homme est soumis à des causes lointaines qui le précèdent et le suivent à travers les générations. Les Arabes disent encore que le dessin, le canevas de la vie, est fourni à l'homme par la nature ; tout ce qu'il peut faire, c'est d'y mettre les couleurs.

L'homme naît sans le vouloir, vit sans savoir pourquoi, et meurt contraint et forcé. Même le suicide n'est pas un acte volontaire, la volonté libre y entrant pour peu, en comparaison des causes héréditaires qui le déterminent.

L'homme n'est pas libre de son père, de sa

femme, de ses enfants, des misères et des maladies, du cocher qui le mène, de la tuile qui tombe du toit, de ses habitudes et de ses passions. Semblable à un hanneton, qu'un enfant retient par un fil, de quelque côté qu'il se tourne, un implacable destin circonscrit son essor. En dedans d'une sphère d'action très restreinte, l'homme est libre ; en dehors, il est esclave. Il a beau s'exalter, protester, regimber, ses plaintes mêmes sont étouffées par l'air : l'écho les lui renvoie ironiquement. Que s'il se réfugie dans son for intérieur, comptant sur la liberté de penser, mille influences héréditaires, mille préjugés acquis, mille souvenirs confus se dégagent de son cerveau pour disputer l'empire aux idées actuelles. Il y a des habitudes mentales aussi incorrigibles que les habitudes physiques, et il arrive trop souvent que les plus sincères recherches scientifiques soient influencées par des opinions transmises avec le sang.

Ainsi nous naissons chrétiens ; l'atmosphère chrétienne nous enveloppe dès le berceau ; notre éducation est chrétienne ; notre philosophie, chrétienne ; chrétiennes nos institutions, nos lois, nos mœurs. Une période plus ou moins longue de critique doit nécessairement s'écouler pour affranchir notre cerveau du résidu chrétien, et le rendre disponible pour une nouvelle fécondation.

A tort on s'étonne que les plus simples vérités aient tant de peine à prévaloir, même parmi les savants. Les savants surtout vivent dans un courant

d'idées transmises par héritage et inculquées par l'éducation. Tous les casiers de leur cerveau étant occupés par des tenanciers séculaires, il n'y a point de place pour des intrus. L'ignorance absolue est moins rebelle à la vérité de fraîche date : elle est comme un champ vierge, où les germes viables parviennent vite à l'éclosion. Les idées qui transforment le monde ont toujours contre elles les philosophies, les religions et les castes dominantes ; elles ont pour premiers adeptes et pour missionnaires les femmes et les ignorants. Nous ne comprenons rien au dédain des anciens pour certaines idées qui sont la fortune de notre temps ; mais sommes-nous sûrs de ne pas encourir le même reproche de la part de nos descendants ? Rien n'est plus contraire au principe de liberté que cette stérilité des germes les plus féconds, lorsque les temps et les lieux s'opposent à leur éclosion.

Pourquoi les savants sont-ils incapables de se conduire, en toutes circonstances, selon les règles de leur savoir ? D'où viennent les défaillances de la probité, du talent, du courage ? Les caractères les plus énergiques ne deviennent-ils pas faibles et irrésolus dans un milieu dissolvant ? Pourquoi le juste pèche-t-il sept fois par jour ? Est-ce que les hommes les plus vertueux n'ont pas un côté moins vertueux que les autres ? Les grands criminels ne sont-ils point vertueux d'un certain côté ? Quelle est la part de la liberté dans ces anomalies ?

« Le seul moyen d'être libre, a dit Diogène, au rapport d'Epictète, c'est d'être toujours prêt à mourir sans peine. » Cela suppose l'héroïsme ; mais tous les hommes ne sont point des héros.

La volonté libre et spontanée n'est qu'un leurre ; au fond, l'homme ne fait qu'obéir à la nécessité. En l'état actuel de la civilisation, l'activité humaine est due à des causes tellement complexes qu'il est difficile de les préciser toutes. Chez les hommes primitifs, les sauvages et les enfants, le mystère de la liberté se dévoile au grand jour. Leur conduite, comme celle des animaux, est toujours la même dans les mêmes circonstances. Selon ces circonstances, rien n'est plus facile que de prévoir le parti qu'ils adopteront. Ce que l'on appelle liberté, dont on veut faire un principe, exprime toutes les causes inconnues des actions humaines. Chaque jour la science détermine un plus grand nombre de ces causes ; ainsi va se rétrécissant sans cesse le cercle de la liberté. Qui dit liberté suppose un effet sans cause, un miracle ; choses que la science n'admet pas.

L'homme est entraîné vers ses destinées naturelles comme l'eau vers la mer. Il semble, à voir le cours capricieux des rivières et des fleuves, les sinuosités qu'ils décrivent, les retours qu'ils font sur eux-mêmes, leur accidentelle immobilité, qu'ils sont libres d'évoluer suivant leur caprice. Ce n'est là qu'une illusion d'enfant. Une semblable illusion

aveugle ceux qui croient à la volonté libre et spontanée de l'homme. Non seulement la liberté ne se trouve pas dans la réalité, mais l'imagination même est incapable de concevoir un état absolument indépendant. La faculté d'abstraire a des limites. Les absurdités dont l'homme se nourrit ne sont que de fausses interprétations de phénomènes positifs, des aberrations de l'intelligence causées par des aberrations des sens. Plus haut l'homme s'élève dans les régions nébuleuses, plus bas il lui faut se rabattre. Il est incapable de concevoir une forme supérieure à la forme humaine. Voulant concréter Dieu, après avoir essayé de toutes les formes inférieures, il n'a pu lui rendre un suprême hommage qu'en l'élevant à son propre rang. Loin d'avoir été créé à l'image de Dieu, il a créé Dieu à son image : le culte qu'il lui rend est un culte humain ; en adorant Dieu, il s'adore lui-même.

Par quelle étrange contradiction la théologie admet-elle la liberté-principe, sauf à l'anathématiser dans la pratique ? C'est que, d'une part, elle a besoin de l'homme libre pour le punir ou le récompenser dans une vie future, et que, d'autre part, la liberté humaine est incompatible avec un Dieu libre et sans cesse agissant. Le déisme exclut la liberté qui fait de chaque homme un Prométhée capable de ravir le feu du ciel. Au point de vue de la science, reconnaître la liberté-principe, c'est concilier l'idée d'un arbitraire quelconque avec l'éternelle confor-

mité dans la nature des phénomènes, qui sert de base à la prévision ; c'est ignorer que l'homme relève de l'ordonnance universelle, que la vie humaine n'est qu'une manifestation particulière de la vie universelle ; c'est rechercher l'ordre humain en dehors de l'ordre naturel et vouer la société à un état chaotique.

L'expérience historique prouve, comme la science, contre la liberté. Si l'on consulte l'histoire, non celle que les historiens arrangent au gré de leurs système, mais en ne tenant compte que des faits positifs, on découvre que la nécessité, sous diverses formes, a tout produit ; la liberté, rien, excepté du sang et des ruines. Absolument libre, l'humanité n'eût fait aucun progrès ; tout au plus se fût-elle conservée. Les sauvages sont les plus libres des hommes, parce qu'ils ont le moins de besoins ; non seulement ils ne font point de progrès notables, mais chaque jour ils diminuent en nombre. Les convier à la civilisation, en proclamant leur liberté, avec le parti pris de renoncer à toute contrainte, c'est comme si l'on invitait l'eau stagnante à flotter bateaux et à tourner moulins, avant de lui avoir rendu son courant. La discussion, la persuasion, l'appel à la raison ne sont jamais des motifs déterminants des actions humaines ; on ne les trouve qu'en seconde ligne, à titre de coefficients de la nécessité. Toutes les religions se sont imposées, ainsi que toutes les révolutions. Le christianisme date réellement de Constantin.

L'Europe date de Charlemagne ; la Russie de Pierre le Grand ; l'Égypte, de Mohammed-Ali. Si ces grands facteurs du progrès eussent compté sur la liberté humaine, leur œuvre serait encore à faire. Quant à ces facteurs généraux tels que les migrations de peuples, les guerres, les invasions, les croisades, les épidémies, etc., on peut comparer leur action à celle des tremblements de terre qui forcent les eaux captives à rejoindre leur niveau.

L'histoire montre encore que, de défensive, la liberté devient facilement agressive, et qu'elle n'a pas plus de scrupule à exercer la tyrannie qu'à la repousser. Danton et Robespierre sont dignes de Torquemada et de Philippe II. La Terreur n'a rien à envier à l'Inquisition. Sous le régime parlementaire, on compte les têtes, au lieu de les couper, mais le principe est le même. Ce n'est pas en vertu de leur libre consentement que les minorités subissent la loi des majorités, mais parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement, sous peine de contrainte. La science même s'impose, car elle est une force, une force raffinée sans doute, comme la lumière et l'électricité ; mais pour être moins brutale que la coercition *manu militari*, elle n'en est pas moins autoritaire.

La liberté de conscience n'a jamais qu'un règne transitoire ; elle n'entre en scène qu'aux temps sceptiques. Quand le scepticisme étend son voile sur les intelligences, elle sert comme une lampe pour éclairer le travail nocturne ; mais de même que la

réapparition du soleil rend inutile la lampe, en dissipant les ténèbres, l'avènement d'une nouvelle foi éteint la liberté de conscience, sous prétexte qu'elle sert de flambeau à l'erreur. Chaque fois que l'humanité se rallie à un *Credo*, ne fût-ce que pour une heure, elle l'impose aux récalcitrants par tous les moyens, y compris la violence et la persécution. Sous ce rapport, notre époque n'a rien à envier aux époques antérieures ; tant il est vrai que les généreuses utopies ne prévalent point contre les lois historiques, qui sont, elles aussi, des lois naturelles !

L'absolue liberté de la presse et de la parole constitue pour l'ordre social un danger latent. Permettre de tout dire et de tout écrire, en se réservant de punir les faits accomplis, c'est comme si l'on attendait l'explosion d'une mine après avoir permis de la charger et de l'allumer sous ses yeux. Un trait d'union fatal unit les actes aux paroles, et c'est le cas de rappeler l'antique avertissement : « Qui sème le vent récolte la tempête ! » Le peuple affamé ne se nourrit pas de métaphysique ; tôt ou tard le syllogisme imprudent ou coupable s'incarne dans ses bras. Alors, c'est à qui, parmi les apologistes et les exploiteurs de la liberté, passe la frontière, ou tend les bras vers un sauveur. Au fond, la liberté de la presse et de la parole ne profite qu'à cette espèce de scélérats à qui le cœur manque pour l'action, mais qui sont assez habiles pour rejeter sur des

inconscients la responsabilité des crimes qu'ils n'osent pas commettre.

La liberté d'enseignement signifie le droit de sophistiquer les leçons de la science et de l'histoire, en vue de remplacer l'évolution progressive par une rétrogradation ; elle a pour dernier terme la guerre civile.

Le libre-échange convient à l'état sauvage, où la lutte pour l'existence se poursuit à armes égales ; mais il ne convient pas à des civilisations plus ou moins en retard les unes sur les autres, la plus avancée étant sûre d'étendre sur toutes un écrasant monopole. C'est en forçant la Turquie au libre-échange que l'Angleterre et la France ont précipité sa ruine. Comment un peuple sans machines, sans science et sans argent, tiendrait-il tête à des rivaux pourvus de tous les avantages de la civilisation ?

Dans le combat de la vie, la liberté se traduit pour les petits, les faibles et les ignorants, les enfants et les femmes, par l'étouffement et la mort. Semez sur la terre la mieux préparée une poignée de graines ! Toutes son également libres de germer, de croître et de multiplier. Mais voici ce qui arrive : les graines les plus vigoureuses s'emparent du sol au détriment des autres; même il arrive un moment où toutes ont péri, sauf une seule. Au sein de l'humanité, la lutte pour l'existence n'est ni moins implacable ni moins cruelle, lorsqu'il n'y a pas un gouver-

nement quelconque pour assurer à chacun sa place au soleil.

En vérité, rien n'accuse l'anarchie de notre époque comme son aversion pour l'évidence même!

Il est bon de remarquer que les plus intraitables partisans de la liberté se gardent bien d'appliquer ce principe à leurs enfants. Quel père de famille permet à ses enfants l'usage des mauvaises fréquentations, des livres honteux, des gravures obscènes, des spectacles corrupteurs, sous prétexte que la liberté sert de frein à la liberté? Cette prétention qu'il a de distinguer pour eux ce qui est bien de ce qui est mal, pourquoi la société ne l'aurait-elle pas pour ses membres ignorants? La différence serait-elle si grande entre l'ignorance et l'enfance, que ce qui est nuisible à l'une fût salutaire à l'autre? Où se trouve pour elles une règle de conduite en dehors de toute direction? Il y a des pays où l'ivrognerie est un véritable fléau qui menace l'avenir des générations, car la science démontre que ce vice est héréditaire. Il y a de plus une sorte d'alcoolisme mental, produit des doctrines mystiques, qui augmente sans cesse la population des asiles d'aliénés. Sans aller loin, on pourrait trouver un pays où, sous l'influence dissolvante de la presse et du théâtre, le culte de la famille et de la patrie s'affaisse sur ses fondements.

Le plus grand fleuve est facile à endiguer près de sa source. Le plus mince filet d'eau acquiert, en se

développant, des accroissements de force et de vitesse qu'il devient impossible de contenir. La société doit-elle laisser libre la route qui mène à la servitude étrangère, à l'abâtardissement et à la folie ? Ou bien doit-elle, sans respect pour un principe faux, appliquer à la liberté individuelle l'expropriation pour cause de salut public ? Qu'il s'agisse de réglementer l'hygiène ou de conjurer une épidémie, le législateur s'incline devant les prescriptions de la science et leur donne force de loi. Un jour viendra certainement où l'on combattra la propagation de la phtisie, de l'alcoolisme et de toutes les maladies héréditaires, comme on combat la lèpre, en sacrifiant la liberté individuelle à l'avenir des générations. Pourquoi n'en serait-il pas de même en matière morale et sociale ? Si imparfaite qu'elle soit, la science a le moyen de soulager plusieurs maux, d'en prévenir beaucoup. Parmi tant de constitutions, de lois et de règlements en vigueur chez les diverses nations, il en est qui favorisent plus ou moins l'ordre et le progrès; la théorie les approuve; l'expérience en démontre les bienfaits. Pourquoi n'en ferait-on pas la sélection pour les appliquer systématiquement ? Faut-il dire : *fiat libertas, ruat cœlum* ?

On croit avoir amplement démontré que la liberté-principe n'a aucune valeur organique, la nature s'étant réservé la constitution et la direction de l'homme en vue de ses propres fins. Cela n'empêche pas de reconnaître l'influence de la liberté en tant que prin-

cipe négatif. Impropre à édifier quoi que ce soit, elle est un redoutable instrument de sape et de guerre; c'est ainsi qu'elle a servi à la destruction de l'ancien régime et au renversement de toutes les dominations arbitraires; c'est ainsi qu'elle est employée aujourd'hui même par ses plus farouches contempteurs pour battre en brèche l'ordre nouveau; c'est ainsi qu'elle charge et allume sous nos yeux les bombes de l'anarchie.

Est-ce à dire que l'homme soit un rouage absolument passif dans la machine universelle, qu'il n'ait aucune initiative, aucune responsabilité et qu'il doive s'endormir entre les bras d'un aveugle destin ?

Telle n'est point la doctrine de ce travail.

L'homme n'est pas libre absolument; il l'est relativement; il n'est pas libre par essence, il l'est par destination. La liberté n'est pas un sujet, elle n'est qu'un simple attribut; elle n'est pas un principe, elle est peut-être une fin; elle est au service de l'homme ignorant comme un rasoir entre les mains d'un singe : pour une chance qu'elle a d'être utile, elle offre mille chances d'accident. Voilà tout ce que l'on a voulu démontrer.

Quand l'homme sera parfait, il sera libre. En attendant, sa liberté ne s'exerce que dans certaines limites déterminées par les circonstances de temps et de lieux, dans la mesure de son intelligence et de ses moyens, à la condition de s'avouer partie inté-

grante de la nature et de subordonner son but particulier au but général. Pour éviter le mal et arriver au bien, l'homme n'est pas libre de choisir entre plusieurs voies fécondes, car la route du bien, frayée par la science positive, est unique.

Une très grave considération se recommande à l'attention des législateurs et des hommes d'État. En décomposant l'organisme humain, on finit par rencontrer des cellules rudimentaires qui ont primitivement vécu et qui vivent encore ailleurs en une sorte de liberté. Sous l'influence de la loi d'évolution et du temps, chaque cellule a subordonné son autonomie à une autonomie supérieure, et il en est résulté cette admirable synthèse que présente l'organisme humain. Il ne faut ni plus ni moins que la mort de l'organisme pour rendre à chaque cellule sa liberté. La même remarque s'applique au corps social, soit qu'il se borne à une simple famille, soit qu'il s'élève à la hauteur d'une nation. Ici l'individu tient la place de la cellule : sa liberté est d'autant plus complète que la société se rapproche de l'état sauvage. La civilisation se traduit nécessairement par la subordination croissante de l'individu à la collectivité. Toute tentative pour rétablir la liberté individuelle aboutit à la décomposition sociale. L'idéal n'est donc pas d'affranchir l'individu au risque d'anéantir la société, mais d'organiser la société de telle manière que l'individu trouve intérêt à lui sacrifier son autonomie.

En résumé, la liberté-principe ne convient plus à notre temps. Comme le chant de la Marseillaise, elle est un anachronisme. Déjà la liberté, idole des volontaires de la Révolution, ne fut pour les vétérans du premier empire qu'une « vieille blague ». Maintenant elle n'est qu'un mensonge sur les lèvres, un masque sur les visages; en outre, un danger public.

En effet, quant toutes les nations sont prêtes à la guerre, quand, selon l'expression de Tacite, les armes attirent à elles tous les droits, à la veille peut-être d'une suprême conflagration, d'où sortira pour les vaincus un arrêt de mort, comment espérer la conciliation de l'ordre, de la discipline, de l'unanimité des efforts, d'où dépend le salut, avec la liberté lorsqu'elle n'est qu'une anarchie constituée, synonyme de désarroi et d'impuissance? La dictature et la servitude étrangère : voilà, selon l'histoire, les correctifs fatals de l'abus de la liberté.

Aussi longtemps que les relations internationales restent en un état où la force brutale est l'*ultima ratio*, à moins d'être invulnérable comme l'Angleterre et les Etats-Unis, il faut être dément pour semer au vent de la tribune et de la presse les intimes secrets de sa puissance et de sa faiblesse.

La société moderne se trouve en présence d'un dilemme : ou bien elle poussera jusqu'au bout la logique de la liberté-principe en sacrifiant la collectivité à des individus, et supprimera tout gouverne-

ment et toute légalisation, ou bien elle modifiera les lois et le gouvernement selon la science et la justice. Dans le derniercas, le progrès lui fournira les conditions d'un ordre naturel et durable ; dans l'autre, elle se consumera dans l'anarchie et la privation de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose.

II

Le principe de la liberté humaine a engendré le principe de l'égalité humaine. « Il y a égalité selon Cousin, où il y a liberté pour tous. » En l'état actuel de la science, réfuter cet aphorisme serait perdre son temps. S'il est encore parmi les savants des adeptes de la liberté, nul ne songe à défendre l'égalité. La science ne constate l'égalité que dans la mort. La mort frappe également le souverain et le sujet, le riche et le pauvre, l'homme de génie et l'idiot. Le microscope et l'analyse chimique ne disguent pas entre leur pourriture.

Durant la vie l'observation constate partout l'inégalité. La race, le climat, la constitution organique, l'âge, les aptitudes physiques et mentales, la for-

tune et l'éducation établissent parmi les hommes les plus profondes différences. Aristote avait raison, disant : « L'inégalité parmi les hommes est la première cause de la servitude. » De même Platon édictant dans ses Lois « que les Athéniens sont faits pour commander et les barbares pour obéir. »

Les différences s'accentuent encore entre l'homme et la femme. Dire que l'homme et la femme sont égaux, c'est ne tenir nul compte de l'inégalité de leurs organes et de leurs fonctions, de la rupture d'équilibre entre les deux sexes par la procréation, la gestation et l'allaitement.

La femme réellement femme, qui n'a pas de fortune, a son existence rivée à celle de l'homme. Sous peine de mort, elle dépend de son père, de son frère, de son mari ou de son amant. Son infirmité mensuelle la prive d'une partie du sang que l'homme applique à l'action et à la pensée. Sa pensée est plus superficielle que profonde. Les découvertes et les inventions ne lui doivent rien, pas même l'aiguille à coudre dont elle se sert.

Son originalité littéraire se borne à des détails de forme. Dans les œuvres les plus célèbres de Mme de Staël et de George Sand on trouve facilement l'empreinte de leurs amants successifs. C'est surtout à la femme que s'applique le mot de Buffon : « Le style est l'homme même. »

Mais s'il est vrai que la femme ne peut rien sans l'homme, il n'en est pas moins vrai que l'homme

sans la femme est un être incomplet. Tous les hommes de génie ont dû leur première inspiration à la femme. Aux yeux de l'homme, la femme est un idéal concret et vivant.

L'opinion de Proudhon que la femme doit occuper dans la société, par rapport à l'homme, la position que la nature lui assigne dans la couche nuptiale, est d'accord avec la science. L'androgyne, qui se proclame indépendante de l'homme, renonce à la coquetterie, dernier reste de pudeur, et cesse d'être femme, de même que l'homme qui accepte ses prétentions cesse d'être homme ; celui-ci perd toute virilité, en même temps qu'elle perd la beauté, la candeur et la grâce. Deux épées ne peuvent tenir dans le même fourreau. Selon l'ordre de la nature, l'homme et la femme ne sont pas faits pour vivre à l'état d'antagonisme et de guerre : ce sont, sans métaphore, deux parties d'un moule qui se complètent l'une par l'autre pour former ce tout harmonique qu'exprime le mot de mariage et engendrer l'enfant.

Vainement on prétend que l'égalité sociale peut s'établir indépendamment des inégalités naturelles. Voltaire cesse d'être un homme d'esprit quand il dit que l'égalité est la chose à la fois la plus naturelle et la plus chimérique. L'égalité étant la chose la plus chimérique ne saurait être naturelle.

L'homme n'étant pas un pur esprit, il est impossible de réaliser un ordre humain en contradiction avec l'ordre de la nature.

Vainement on prétend que l'égalité c'est la justice. La justice consistant à faire à chacun une part proportionnée à son travail, à son mérite, à sa vertu, un système égalitaire qui n'établirait aucune distinction parmi les hommes serait le comble de l'injustice.

La même réflexion s'applique à l'égalité devant la loi. Cette sorte d'égalité repose sur l'inégalité dans la répression. Quelle mauvaise justice que celle qui règle la loi sur le crime, au lieu de la régler sur le criminel! En frappant le crime, elle frappe indistinctement l'innocent et le coupable, la culpabilité relative et la culpabilité complète. Un sauvage, qui tue pour assouvir sa faim, n'est pas un criminel au même titre qu'un homme civilisé qui tue pour alimenter son luxe. C'est à cette évidente vérité que répond l'application des circonstances atténuantes. Mais la société n'a le droit de réprimer le crime qu'après avoir tout fait pour l'empêcher; ne faisant rien pour le prévenir, elle en est dans une certaine mesure complice et responsable. En attendant qu'une sorte d'hygiène morale rende inutiles les moyens répressifs, il faut que la loi gradue ses peines selon le rang social, le degré de culture, les circonstances, afin que l'égalité règne au moins dans le sens étroit d'impartialité judiciaire.

Dans l'ordre social, l'égalité des droits ne peut s'établir que sur l'égalité des devoirs. A devoir égal,

droit égal. Quiconque n'accomplit pas le devoir se place en dehors du droit.

Remarquons, avant de clore ce chapitre, que pour les partisans de l'égalité, il s'agit beaucoup moins d'élever jusqu'à soi les hommes que le sort a confinés au-dessous, que de prouver son aversion pour toute supériorité.

III

Au commencement, Caïn tua son frère Abel, disent les théologiens. Au commencement, les hommes s'entre-dévorèrent, comme le font encore les sauvages, disent les naturalistes. Il n'en faut pas davantage pour juger la fraternité-principe. La fraternité dérive de la liberté et de l'égalité. Elle suppose que, la liberté et l'égalité établies parmi les hommes, ils se traiteront en frères et agiront de concert en vue du bien commun ; utopie greffée sur deux utopies. En réalité, l'humanité est trop vaste, trop variée, trop inconnue, pour être aimée en bloc. Aimer quelques individus déterminés, en connexion avec son sang, ses goûts et ses intérêts, c'est tout

ce que l'individu peut faire effectivement et efficacement. Il est rare que les hommes qui professent la fraternité universelle ne fassent pas bon marché du devoir envers leur famille et leurs concitoyens. Rousseau met ses enfants à l'hôpital pour prouver son dévouement au genre humain. A cette abstraite fraternité, tenant pour moitié de Platon, pour moitié de Don Quichotte, il convient d'opposer la conduite terre-à-terre de ceux qui travaillent honnêtement dans leur intérêt et dans l'intérêt de leurs proches. Cette sorte d'égoïsme fait plus pour le bonheur général qu'un mystique altruisme toujours prêt à se sacrifier et à sacrifier autrui pour des chimères.

La Fraternité universelle, c'est l'idéal que les générations humaines ont poursuivi à travers les siècles, qu'elles poursuivront toujours sans l'atteindre jamais. Il y a dans cette formule quelque chose de généreux, d'enthousiaste, de naïf, qui commande le respect; mais ce n'est point sur un tel mirage que se fondera l'avenir.

L'avenir remplacera certainement les utopies révolutionnaires et anarchistes par la justice qui sanctifie le pouvoir et l'obéissance, en garantissant à chacun son droit. La justice parfaite comprend tout.

Une dernière considération à l'adresse des penseurs.

La terre est couverte de ruines, en témoignage des religions, des civilisations et des empires dispa-

rus ; mais il faut de longues études et de profondes méditations pour pénétrer les causes de ces grands bouleversements. Le voyageur qui visite les ruines de Paris n'a pas besoin de connaître leur histoire pour en tirer la leçon du passé et un avertissement pour l'avenir. En voyant la devise Liberté, Egalité, Fraternité, qu'elles portent à leur frontispice, en guise d'épitaphe, une même pensée vient à tous les esprits : « Ceci a tué cela ! »

TROISIÈME PARTIE

IMPORTANCE DES PRINCIPES

Avant de toucher à la partie organique de ce travail, on a mis une particulière insistance à battre en brèche la liberté-principe, en raison de son caractère révolutionnaire, incompatible avec l'ordre et le progrès.

L'exemple de la libre Angleterre ne prouve rien. Aux yeux de l'observateur attentif, l'Angleterre est, comme la tour penchée de Pise, un miracle d'équilibre. Or, l'exception ne remplace la règle ni en architecture ni en sociologie.

En allant au fond des choses, ce n'est pas la métaphysique, c'est encore la théologie qui gouverne l'Angleterre. L'ordre y est établi sur les

croyances religieuses, bien plus que sur les institutions politiques.

La constitution anglaise a été faite par les Anglais pour les Anglais. Eux-mêmes se gardent de l'appliquer dans l'Inde, à Zanzibar, en Egypte, partout où l'élément anglo-saxon est en minorité. En revanche, ils excellent à trouver pour chaque colonie le régime spécial qui lui convient le mieux. Le culte de la liberté ne les empêche pas de maintenir dans leur législation les peines corporelles et le *hard labour* pour les criminels insensibles à tout autre châtiment.

Étant marié, le clergé anglais ne se contente pas de prêcher l'Évangile, il le pratique. Dans chaque paroisse de la Grande-Bretagne se trouve une famille-modèle, élevant de nombreux enfants avec des ressources qui, souvent, ne dépassent pas celles d'un pauvre ouvrier. Cet exemple de haute vertu est le principal support de l'ordre politique et social en Angleterre.

Il en de même dans les pays protestants, où la religion préserve la concorde et met un frein à tous les abus. Mais, chez les nations catholiques démoralisées par le célibat des prêtres, plus ou moins décomposées par le scepticisme, l'état révolutionnaire est inséparable de la liberté : selon la distance qui les éloigne de l'ancien ordre religieux, toutes souffrent de l'instabilité gouvernementale et de la discorde civile. Au sein même du Royaume-Uni, le

spectacle de l'Irlande fournit aux considérations qui précèdent un éloquent commentaire.

Pourquoi ce contraste entre les peuples catholiques et les peuples protestants?

Parce que, chez les protestants, le libre examen religieux sert de préparation, de garantie et de frontière à la liberté politique. Mais, entre le despotisme, conséquence de l'obéissance passive au dogme imposée aux catholiques, et l'anarchie qu'engendre le scepticisme, il n'y a pas de milieu. Les régimes politiques qui assurent la grandeur et la fortune de l'Angleterre et des États-Unis d'Amérique, qui se montrent bienfaisants partout où domine, avec le protestantisme, l'élément scandinave ou germanique, ne font que précipiter la décadence des peuples que la race et la religion condamnent à ne voir dans la liberté que le droit de changer de maître.

Pour que la liberté cesse de faire illusion aux esprits superficiels, il convient d'attendre que le scepticisme étende ses ravages sur les sociétés protestantes ; alors, comme il est sans exemple qu'à défaut de principes sociologiques, fondés en nature, un ordre quelconque ait survécu à la théocratie pure ou mitigée, la liberté y produira les mêmes effets qu'ailleurs.

En considération des périls de l'avenir, les nations croyantes sont aussi intéressées que les nations sceptiques à la préparation d'une nouvelle ère, où les institutions et les lois humaines, affranchies de

l'esprit de secte, de caste et de système, se rattacheront aux lois naturelles, sous la garantie de la science positive. Telle est la situation qu'il est impossible de rester en place : il faut avancer ou reculer. Comme l'a dit M. Littré : « Maintenant plus de terme moyen : il faut que les notions scientifiques reculent au point où elles s'accommodaient sans conteste avec les opinions théologiques, ou que la conception théologique du monde fasse place à la conception positive. »

On remarquera que M. Littré ne tenait point compte de la métaphysique. De la hauteur où il avait transporté ses spéculations, il voyait sans doute que la lutte se concentrait de plus en plus entre la science et la foi. L'histoire contemporaine corrobore ce jugement : chaque jour le terrain perdu par la foi passe en entier aux mains de la science. Pourtant, les victoires de la science sont loin d'être incontestées. L'armée vaincue demeure debout, prête à tenter, à la première occasion, un retour offensif. Même il faut prévoir que les alternatives de succès et de revers, qui marquent depuis la fin du dernier siècle la lutte entre l'ancien et le nouveau régime, se reproduiront, et que la réaction à outrance succédera plus d'une fois à l'action outrée.

A qui s'étonnerait de ce pronostic, on ferait remarquer que, jusqu'à présent, la science n'a usé de ses propres armes que dans les rencontres de détails, empruntant sans y prendre garde les armes

de la métaphysique chaque fois qu'il s'agit de frapper un coup décisif. La liberté figure encore dans l'arsenal des hommes de science, à titre d'expédient, et, comme la foi ne dédaigne pas de s'en servir au même titre, il se trouve que la parité des armes équilibre les chances du combat. Pour rompre cet équilibre et conserver définitivement à la science le terrain conquis, il suffit de renoncer une fois pour toutes à la métaphysique et de demander à la nature les conditions de l'ordre et du progrès.

« Toutes les grandes choses de l'humanité ont été accomplies au nom de principes absolus. » Cette remarque de M. Renan explique la trace imprimée dans l'histoire par les sytèmes religieux les plus divers, indépendamment de leur valeur intrinsèque, en dépit de leur faiblesse et de leur absurdité. Le besoin de croire à quelque chose de fondamental est si grand parmi les hommes que l'erreur même, présentée sous la garantie de principes absolus, est capable d'enfanter des prodiges, de susciter des héros et des martyrs. Dès que l'erreur devient manifeste, plutôt que de se passer d'un point d'appui, l'humanité retourne sur ses pas pour rattacher la chaîne de ses destinées à des principes archaïques, utiles en leur temps, désormais stériles, parce que l'évolution antérieure en a épuisé la vertu.

Cette nécessité d'une foi quelconque, inhérente à la nature humaine, n'a point échappé aux contempteurs du progrès : la réaction théocratique y trouve

la véritable justification de ses espérances. C'est en constatant l'impuissance organique et la malfaisance des principes révolutionnaires, que tous les principes dépossédés ont pris pour mot d'ordre d'une revanche le *Syllabus*.

On a tort de se moquer du *Syllabus*. Parmi les propositions qu'il voue à l'anathème, se trouvent, en première ligne, celles que notre siècle déduit de la liberté-principe. Sur ce point du moins, le *Syllabus* a raison : non seulement le libéralisme métaphysique est incapable de remplacer la théocratie pour le maintien de l'ordre, mais il aggrave l'anarchie, en ajoutant au conflit des doctrines et des systèmes un conflit entre les lois humaines et les lois de la nature.

A la commune anarchique, au nihilisme et au fenianisme, qui dérivent des principes métaphysiques, le *Syllabus* oppose, non sans ironie, les principes théologiques, dont la vertu a su maintenir l'ordre au cours des âges de foi. Mais ce qui est mort est bien mort. Au sein de ce que l'on appelle la civilisation, l'ère de la théocratie est à jamais fermée. Rien ne peut détruire l'effet de trois siècles de critique sur le cerveau contemporain. On ne croit plus aujourd'hui ; on fait semblant de croire, par habitude, par esprit d'opposition ou pour exploiter ce qui reste d'influence au clergé. Le clergé lui-même ne se recrute que dans les dernières couches sociales, où les visages ont conservé l'empreinte des siècles dis-

parus. Une assemblée de gens d'église, prêtres ou laïques, offre, sauf exceptions, une collection de types à part dont l'angle facial ne dépasse point celui des statues qui décorent les cathédrales du moyen âge. De pareils adversaires ne sauraient faire obstacle au progrès général, mais ils peuvent suffisamment l'enrayer, sur certains points et en certaines circonstances, pour provoquer des catastrophes.

Un autre péril menace l'avenir prochain ; péril d'autant plus redoutable que personne ne semble en avoir conscience : il s'agit de la diffusion de l'instruction primaire. Cette espèce d'instruction a pour premier effet de convertir à la métaphysique les esprits qu'elle arrache à la foi ; ainsi le scepticisme, qui démoralise les classes supérieures, pénètre de plus en plus les couches inférieures de la société. Comme il y a des forêts d'erreurs à déraciner, avant de semer quoi que ce soit, un long temps devra précéder la constitution d'un nouvel ordre moral et social. En attendant, que se passera-t-il le jour où l'esprit de critique et de révolte sera général, où la masse populaire et toutes les femmes se trouveront sans Dieu ni foi, avec un lest scientifique insuffisant, impatientes de mettre en pratique les libertés les plus extrêmes, face à face avec des institutions et des lois dont l'injustice et l'absurdité sautent aux yeux ? Sur ce point, l'optimisme est interdit aux disciples de la philosophie positive.

Auguste Comte a, le premier, découvert que les sciences ont, tour à tour, traversé une phase théologique et métaphysique, avant de se constituer définitivement. A l'origine, Dieu règle le cours des astres, fait la pluie et le beau temps, soulève ou apaise la tempête, lance la foudre, déchaîne la famine, les maladies et la guerre, préside directement au gouvernement des sociétés. Toutefois, l'idée du démon a précédé celle de Dieu. Chez les premiers hommes, comme chez certains sauvages, Dieu est un être méchant et cruel dont la colère ne se peut conjurer qu'au moyen de sacrifices : tel le Dieu de la Bible. Celui de l'Évangile commence à devenir bon et juste, à la condition de céder au démon l'empire du mal, plus grand que le sien.

La régularité des phénomènes naturels suggéra l'idée des lois naturelles ; mais il fallut du temps pour déterminer le caractère positif de ces lois. L'astrologie précéda l'astronomie, l'alchimie précéda la chimie. Dans les sciences inférieures, on ne croit plus à des interventions surnaturelles, ni à des explications arbitraires et puériles. Qu'il s'agisse d'un phénomène astronomique, physique ou chimique, tout le monde accepte sans conteste les oracles de la science positive. Il en est pas de même en biologie, encore moins en sociologie.

L'homme social et moral reste en proie au gouvernement des théologiens et des métaphysiciens, parce que l'homme physique n'est point encore par-

venu à s'en affranchir. Un exemple fera mieux comprendre la situation. Trois personnes sont malades : la première brûle des cierges, boit de l'eau de Lourdes, fait dire des messes et attend sa guérison d'un miracle ; la seconde s'adresse aux somnambules, aux rebouteurs, aux remèdes à tous les maux ; la troisième a recours au médecin représentant de la science positive. Parfois, le même malade est soumis aux trois régimes : la foi, le charlatanisme métaphysique et la science se livrent bataille autour de son chevet.

Sur le théâtre sociologique, le spectacle est le même, avec cette différence qu'il ne comporte encore que deux acteurs. En pénétrant dans les assemblées où se discutent les plus graves intérêts des nations, on n'entend jamais que deux discours. Quelle que soit la matière en discussion : « Invoquez Dieu! dit le théologien ; il peut tout, et rien ne se peut sans lui. » — « Dieu ne s'occupe pas de nos affaires, répond le métaphysicien. La liberté, voilà la pierre philosophale et l'élixir de longue vie! » Qui songe à recourir à la science et à la philosophie positive? M. Littré exerçait moins d'influence sur le parlement que le plus infime représentant de l'incompétence universelle, incarnée dans le suffrage universel.

Le fait est que le domaine sociologique appartient encore en entier à la théologie et à la métaphysique.

Jusqu'à ce que l'élimination de ces deux phases tran-

sitoires de la pensée humaine ait lieu en sociologie, comme dans les sciences inférieures, les tentatives empiriques pour accorder l'ordre et le progrès continueront d'avorter, exposant la civilisation moderne aux plus graves menaces, parce qu'elles laissent dans le doute sur des questions essentielles. Mais la constitution d'une science ne saurait précéder celle de ses principes fondamentaux. Tant que les principes les plus contradictoires se disputent une science quelconque, cette science n'est pas constituée; on peut dire en toute assurance qu'elle n'existe pas. Tel est le cas de la sociologie.

Ces considérations justifient un premier effort pour remplacer par des principes fondés en nature, capables de résister aux plus sévères vérifications de la science et de l'expérience, les principes surnaturels de la théologie et les principes anti-naturels de la métaphysique

SOLIDARITÉ UNIVERSELLE

Pour soulever le monde, Archimède réclamait un point d'appui. La sociologie n'est pas moins exigeante que la mécanique. On ne bâtit rien sans fonder; on ne fonde rien sur le néant. S'appuyer sur des fictions, prendre des mots sonores pour des principes, c'est édifier sur le vent et courir au-devant des catastrophes.

Pour être inébranlables et définitifs, il faut que les principes sociaux étendent leurs racines, à travers les étages scientifiques, jusqu'au dernier fondement de la certitude, ni en deçà ni au delà. Au delà tout est présomption; en deçà tout est ignorance. L'ordre sera garanti quand il n'y aura plus aucune

solution de continuité entre la science sociale et les autres sciences. Le progrès ne connaîtra plus d'intermittence, quand les lois humaines s'établiront en prolongement des lois de la nature.

Le problème ainsi posé semble d'abord insoluble. En effet, le domaine de la science positive est limité; par conséquent, celui de la philosophie positive. L'absolu nous est interdit. L'espace intellectuel de l'homme est, comme l'espace matériel, essentiellement relatif. Nous avons beau multiplier la puissance de nos instruments, le commencement et la fin des choses demeurent impénétrables.

Chaque problème résolu contient les éléments d'un nouveau problème. Chaque mystère dévoilé cache un nouveau mystère. C'est en vain que l'imagination plonge dans les profondeurs de l'espace et du temps; pour l'homme fini et passager, l'éternel et l'infini garderont leurs secrets. Au lieu d'interroger le sphinx muet, au lieu de nous acharner à la solution de ce qui est insoluble, ne vaut-il pas mieux concentrer les forces de notre intelligence sur les phénomènes à notre portée? Les riverains du Nil utilisaient, depuis des milliers d'années, le cours de ses eaux, sans se préoccuper de ses sources dont la découverte n'exerça d'ailleurs aucune influence sur leurs destinées.

En vertu de leurs principes fondamentaux, qui n'admettent ni réserve ni exception, les sciences physiques se meuvent dans une absolue certitude;

il doit en être de même pour les sciences morales et sociales. La notion positive de l'univers offre à toutes les spéculations un immuable point d'appui. Depuis les énormes étoiles, dont la lumière met des millions d'années à venir jusqu'à nous, jusqu'aux corpuscules égaux à la trois-millionième partie d'un milligramme, qui peuplent l'empire du télescope, du microscope et de l'anlyse spectrale; depuis le rotifère, qui a une bouche, des mâchoires dentées, un estomac, des glandules intestinales, des vaisseaux et des nerfs, bien que sa grosseur ne dépasse pas la dixième partie d'un millimètre, jusqu'à l'homme, la carrière ouverte à l'observation et à l'expérimentation directes est assez vaste pour occuper toutes les générations humaines, assez féconde pour assurer leur bien-être et leur félicité.

Grâce à Newton, toutes les lois cosmiques découlent d'une même source. On peut considérer la gravitation comme le principe générateur de toutes les lois parce que l'expérience ne porte pas plus loin; elle est, par rapport à l'entendement humain, l'unique force initiale qui entraîne l'univers. Au delà, la science ne connaît point d'autre force; force souveraine qui expulsera la théologie et la métaphysique du gouvernement moral et social, comme elle les a expulsées de l'astronomie, de la physique, de la chimie et de la biologie.

L'importance de la gravitation, au point de vue sociologique, avait frappé Auguste Comte. La phi-

losophie positive étant surtout la science de la liaison des choses, un effort de plus l'eût sans doute amené à reconnaître que la clef de l'ordre moral et social, aussi bien que de l'ordre matériel, se trouve dans la gravitation.

Déjà, en vertu de la conception mécanique de l'univers, rendue possible par la découverte de la gravitation, notre globe n'est plus le centre du monde, ni le ciel une voûte de cristal, ni le soleil une lampe pour éclairer l'homme, roi de la création. La terre est une île flottante, parmi des myriades d'îles flottantes, un grain de sable qui serait imperceptible, s'il n'était éclairé par les soleils, les nébuleuses et les voies lactées.

Le soleil, centre de notre système, immense arbre de couche qui fait tourbillonner autour de son axe planètes et satellites, dont la masse énorme retient, dans leurs orbites Uranus et Jupiter malgré leur prodigieux éloignement, source de lumière, de chaleur et de vie, colossal par rapport à notre terre, n'est, par rapport à d'autres astres, qu'un misérable atome, parcelle infinitésimale de l'univers infini. Au delà de notre monde, d'incommensurables solitudes alternent avec les étoiles fixes dont la plus rapprochée est encore deux cent mille fois plus éloignée de la terre que le soleil, et dont chacune est le centre d'un nouveau monde. Le calcul est incapable de gravir ces hauteurs; les milliards multipliés par les milliards n'expriment qu'une parcelle de l'univers, ils

ne balancent même pas les multitudes d'êtres qui s'agitent dans une goutte d'eau, ni les éléments qui entrent dans la composition d'un rayon de soleil.

La gravitation proclame que, sur notre terre comme sur les autres terres flottant dans l'espace, les grandes lois de la nature sont partout les mêmes et que l'univers entier est maintenu dans la plus étroite *solidarité*. Partout où il y a matière, la pesanteur attire tous les corps au centre, la chaleur échauffe et éclaire, l'électricité et le magnétisme ont leurs attractions et leurs répulsions, les molécules suivent, pour se combiner et se décombiner, des règles conformes à leur nature, la vie se développe avec les substances propres à la formation des corps organisés.

La même *solidarité* qui lie les particules terrestres autour de leur centre, lie aussi les astres lointains et détermine leurs formes et leurs mouvements. Le soleil retient la terre dans une orbite constante et ne lui permet pas de s'égarer dans l'immensité; il lui fournit la chaleur indispensable à la vie, la lumière du jour et, indirectement, par l'entremise de la lune, la clarté des nuits. La lune et le soleil, chaque fois qu'ils passent au méridien, impriment aux flots de la mer un flux et un reflux. Même les espaces interplanétaires que la terre parcourt à la suite du soleil, contribuent à la permanence d'une certaine température, favorable à la faune et à la flore. Toutes les planètes qui entrent dans notre système, absorbent, à des degrés divers, la chaleur et la lumière du

même soleil générateur; elles ont des jours et des nuits, des saisons alternées, une atmosphère transparente, servant à constituer leur climat, des nuées vaporeuses, puisées au sein des eaux, accompagnées de tous les phénomènes que nous connaissons.

La gravitation étend la *solidarité*, par delà notre système, jusqu'aux étoiles télescopiques, aux voies lactées, aux nébuleuses qui se perdent à des distances sans bornes; par elle, on calcule la marche de tous les corps célestes, par elle on mesure les orbites des étoiles doubles; et dès lors, la naissance et le mouvement des sphères s'expliquent par les procédés les plus simples : ceux de la matière élémentaire.

En conséquence de la *solidarité* universelle, entretenue par la gravitation, notre globe est de toutes parts enveloppé par les lois qui gouvernent le cosmos. Ces lois se communiquent à notre système planétaire. Les lois particulières de ce système deviennent des lois générales pour la terre que nous habitons.

La gravitation maintient la *solidarité* parmi les colosses du ciel; de même, dans l'infiniment petit, les molécules élémentaires s'attirent mutuellement par la loi d'affinité, où l'on retrouve encore la gravitation.

La gravitation enseigne l'unité de la force, malgré la diversité de ses manifestations, et l'unité de la

matière, malgré l'inconstance de ses formes et la complication de ses structures. Elle proclame, en outre, l'indissolubilité de la force et de la matière, et la subordination nécessaire de leurs vicissitudes réciproques à des formules mathématiques. Non seulement la matière et les forces immanentes qui la gouvernent sont les mêmes partout, mais elle sont disposées partout avec nombre, poids et mesure. Sans cette conformité générale, l'intelligence humaine ne verrait partout que le chaos.

Grâce à la *solidarité* universelle, première loi sociologique révélée par la gravitation, le temps et la distance ne sont plus des obstacles à l'unité et à l'ubiquité de toutes les lois naturelles ; une même ordonnance relie le plus petit corps au plus grand, à travers les espaces interplanétaires, l'organisme le plus humble à l'organisme le plus complexe, à travers les couches géologiques, l'humanité à son habitacle terrestre, l'homme à ses semblables.

Mais ce n'est pas tout : la confirmation des calculs humains, par les phénomènes de la nature, prouve que, si les lois physiques sont les mêmes partout, les lois intellectuelles sont nécessairement les mêmes ; d'où il suit que les intelligences répandues dans l'univers sont, au fond, identiques aux nôtres. Comme l'esprit humain a des rapports mathématiques avec les corps célestes, comme tout est partout disposé avec le même ordre, soumis aux mêmes formules, calculé d'après les mêmes mé-

thodes, il est évident qu'il y a pour les habitants de tous ces corps des attributs communs, les mêmes causes produisant partout les mêmes effets. La même logique, la même science, la même vérité les gouverne tous. Ils ont une même essence physique, mentale et morale. Les différences portent sur la quantité, non sur la qualité.

Ainsi, la gravitation, lien invisible et véritablement idéal, tout en étant réel, communication de mouvement qui se fait à distance, sans frottement et sans usure, enseigne à l'univers l'équilibre, l'harmonie, la justice, tout ce qui constitue l'ordre par la solidarité. Il y a des organes majeurs et des organes subalternes, mais tous agissent au profit de l'ensemble; inégaux d'action et d'importance, le plus humble sert encore l'action la plus élevée. Selon l'ordre de la nature, la grandeur et la petitesse, le transitoire et le durable sont choses relatives : une seconde est pour l'insecte éphémère une éternité; pour le vibrion, une goutte d'eau est un océan sans rivages. Quand tout est solidaire, rien n'est inférieur, rien n'est prééminent : un grain de sable cristallisé fait concurrence aux astres qui reflètent les rayons du soleil, un atome participe à l'indestructibilité de la matière, l'invisible monade est comptée pour autant que les innombrables masses de lumière qui remplissent les profondeurs du ciel.

SOLIDARITÉ HUMAINE

La gravitation, qui a mis fin à l'erreur géocentrique, respecte-t-elle l'erreur anthropocentrique ? La loi de solidarité, qui embrasse toutes les formes et toutes les forces répandues dans l'univers, s'arrête-t-elle au seuil de l'humanité ? Quand une petite boussole, érigée par la main de l'homme sur un léger pivot, entre en rapports sympathiques avec l'ordre universel, l'homme lui-même est-il libre de toute attraction, de toute affinité, libre de graviter pour son compte, indépendamment de son semblable, y compris la femme, et du milieu ambiant ?

Constatons encore une fois que l'homme n'est qu'une force dans le système de toutes les forces,

un simple anneau d'une chaîne sans fin. Son œil est fait pour supporter les rayons du soleil à telle distance, son oreille pour telle atmosphère. Ses sens, toutes ses facultés sont, comme son corps, adaptés au milieu terrestre. Sa sphère d'action est déterminée et circonscrite selon la masse et l'orbite de la terre où s'écoule sa vie. La terre est la résidence de l'homme, mais il n'en est pas le seul propriétaire ; il ne peut même pas invoquer les droits du premier occupant. Les animaux sont nés avant lui. Quelques-uns ont subi son joug, mais il en est d'indomptables avec lesquels l'état de guerre ne cessera jamais. Aux yeux d'un être doué d'une nature supérieure, comme il s'en trouve peut-être sur les terres sidérales, l'homme ne serait qu'un infiniment petit, doué d'un orgueil infiniment grand ; ses prétentions à l'universelle hégémonie paraîtraient aussi ridicules que celles de ces fats qui s'imaginent que tout le monde s'occupe d'eux, alors que personne ne se doute de leur existence. Si l'homme était le centre de tout, à quoi serviraient donc ces espaces insondables où se meuvent, comme des points lumineux, une infinité de soleils et de globes ? A quoi serviraient ces myriades d'animalcules qui peuplent le monde invisible ?

Ce serait faire injure au lecteur que de le croire inaccessible à l'évidence, telle qu'elle jaillit de la connaissance positive de l'univers. La même solidarité qui rattache l'homme à la terre et, par elle, à

l'ensemble universel, le rattache à son semblable. Les individus sont attirés les uns vers les autres, se groupent et s'associent en vertu d'une force instinctive, supérieure au libre arbitre. Une irrésistible impulsion les dirige, bon gré, mal gré, vers les fins de la nature, qui sont la conservation de l'espèce par la reproduction et la formation d'un ordre humain d'accord avec l'ordre universel. Si, d'une manière particulière, la volonté détermine les actes, d'une manière générale, ils sont produits par la gravitation. Qu'est-ce que l'amour de l'homme pour la femme, l'amour paternel et maternel, l'amour filial ? Qu'est-ce que l'amitié ? Tous ces beaux sentiments que nous qualifions d'invincibles, comme pour exprimer ce qu'ils ont d'involontaire, se réduisent à de la matière en mouvement de par la gravitation ? Quand les anciens considèrent l'homme comme un être sociable ; quand Pascal émet cette pensée : « L'homme seul est quelque chose d'imparfait » ; quand l'abbé Maury dit que « la nature de l'homme répugne à la solitude », ils rendent hommage à la loi de la *solidarité humaine* que la science rattache à la *solidarité universelle*, entretenue par la gravitation.

Il n'y a pas lieu d'insister sur ce point, ni d'anticiper sur les développements ultérieurs de ce travail. Qu'il suffise de reproduire les lignes suivantes, écrites il y a trente ans pour exprimer la première conception de l'auteur touchant la *solidarité humaine*.

Il est une loi de la nature physique, en vertu de laquelle les eaux tendent incessamment vers un commun niveau. Le niveau des eaux, c'est l'océan. En vertu de cette loi, le filet d'eau se dirige vers la rivière, la rivière vers le fleuve, le fleuve vers la mer. Qu'un obstacle se présente, soit une barrière naturelle, soit une digue élevée par la main des hommes, et l'eau monte, monte encore, monte toujours, jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante pour rompre la barrière ou pour l'enjamber. Il n'est pas jusqu'à ces masses d'eau entourées de montagnes qui ne soient soumises à la loi du niveau. Elles dorment là depuis des siècles. Des siècles à venir les trouveront encore dans le même état. Mais, survienne une cause qui lui procure une issue, et l'immense nappe d'eau se précipitera d'un bond vers l'accomplissement de la loi.

Une semblable loi travaille à la solidarité humaine. En vertu de cette loi, l'homme est devenu la famille, la famille est devenue la cité, la cité est devenue la nation, encore un pas, et la nation deviendra l'humanité, car l'humanité c'est l'océan des hommes. Si lente qu'ait été, jusqu'à ce jour, la marche de l'homme vers son niveau idéal, elle n'en est pas moins appréciable à l'œil nu. Que d'obstacles détruits ! Que de barrières enjambées ! Pour ne parler que des faits dont nous avons été témoins, qu'est-ce que Solférino, Sadowa, Sedan ? Autant de digues emportées par les flots. Et de même que nous trou-

vons, au centre des continents d'immenses étendues, couvertes de sable et de coquillages, qui certifient la place couverte par les eaux, de même quelques débris de monuments attestent seuls l'existence de ces nations dont le gouvernement politique ou religieux avait la prétention de faire obstacle à la loi.

Les grands hommes sont ceux qui s'en rendent compte et qui collaborent avec elles. Ils cessent d'être grands quand ils veulent la limiter au point qu'ils jugent convenable à leur intérêt ; dans ce cas, ils deviennent obstacle à leur tour jusqu'à ce qu'ils soient à leur tour renversés.

Qu'importe que les digues soient jeunes ou vieilles, résistantes ou vermoulues ! Qu'importe que l'eau soit liquide ou boueuse, saturée de matières nobles ou viles, puisque nous savons qu'elle perdra ses propriétés particulières en se fondant dans l'océan ; puisque nous savons que les digues sont passagères et que la loi est éternelle ! Déjà le flot s'élance par mille fissures : solidarité commerciale, solidarité financière, solidarité monétaire, solidarité des communications télégraphiques et postales, solidarité de mœurs, de langage, de littérature, de mode ; autant de solidarités qui sont accomplies ou prêtes à s'accomplir. Au-dessus, la solidarité scientifique est irrévocablement constituée.

Que reste-t-il donc à faire ?

A suivre le courant qui nous entraîne et à appli-

quer systématiquement une loi fondamentale de l'univers et de l'humanité.

Remarquons que la solidarité humaine est le contraire de la liberté humaine, que la liberté exclut la solidarité, de même que la solidarité exclut la liberté. Point de conciliation possible entre ces deux termes. Entre la liberté métaphysique, qui tend fatalement à la désagrégation de l'ordre social, en dressant la femme contre l'homme, les enfants contre leurs parents, les citoyens les uns contre les autres, rebelle à toute espèce de gouvernement, et la solidarité, dont le cours aboutit à l'unité de l'espèce humaine au moyen de la subordination des autonomies inférieures à des autonomies supérieures, selon la hiérarchie enseignée par la nature, il faut choisir. Quel est le meilleur système : celui qui favorise l'égoïsme, en vertu de la maxime « Chacun pour soi » ou celui qui a pour dernière expression la formule « Chacun pour tous » ?

Un principe n'a de valeur qu'autant qu'il est absolu ; quand on dit que la ligne droite est le plus court chemin pour aller d'un point à un autre, on ferme la porte sur le plus ou le moins, sous peine d'ébranler l'édifice géométrique et tout ce qu'il supporte.

Un principe se reconnaît encore à cette marque que de ses plus extrêmes conséquences, il ne découle aucun mal, que de son exagération même découle toujours le bien.

Au contraire de la liberté, la solidarité défie les plus téméraires vérifications théoriques et pratiques ; comme l'axiome géométrique qui vient d'être invoqué, comme les autres axiomes scientifiques, elle sort triomphante de toutes les épreuves, sans causer la moindre ruine, sans verser une goutte de sang.

PERFECTIBILITÉ UNIVERSELLE

La solidarité n'est pas l'unique loi fondamentale qui découle de la gravitation. Le mouvement universel entraîne le changement universel. La constance du mouvement entraîne la constance du changement. Tout se meut incessamment. Tout change incessamment de forme et d'aspect. Le changement est, comme le mouvement, un phénomène naturel, vérifiable par l'observation.

Le changement partout manifeste correspond-il à une vaine et stérile agitation de la matière? La destinée de l'univers est-elle de se mouvoir éternellement sans raison et sans but? Ou bien s'agit-il d'une loi d'évolution, allant du simple au composé, de l'in-

férieur au supérieur, de l'imparfait au parfait?

Pour répondre à ces questions et déterminer le programme universel, il suffit de considérer ce qui se passe sur la terre. En effet, si l'on reconnaît une solidarité entre les corps sidéraux, les annales de la terre sont aussi les annales du soleil et de tous les astres les plus éloignés. Or, les études ayant pour objet la terre démontrent jusqu'à l'évidence que, depuis l'origine jusqu'à nos jours, chaque changement équivaut à un perfectionnement; en d'autres termes, l'ordre dans l'univers est inséparable du progrès.

La terre a traversé l'état gazeux et liquide avant d'acquérir son actuelle solidité. Sa naissance est plongée dans une excessive chaleur; la configuration de sa surface a été renouvelée plusieurs fois; son atmosphère a varié dans ses éléments; elle a produit des faunes et des flores différentes en rapport avec ces mutations; son existence actuelle se révèle par un double travail de décomposition et de recomposition. Les atterrissements des fleuves à leur embouchure, concordant avec la dégradation des cimes montagneuses, la marche des dunes sur le littoral, le travail des infusoires au fond de la mer, montrent qu'un temps viendra où la terre envahira les eaux, comme la présence des coquillages et des débris de poissons, au sommet des plus hautes montagnes, montrent qu'il fut un temps où les eaux envahissaient la terre. Chaque jour des multitudes

d'êtres rendent leur dépouille à la terre, enrichissant son ossature des éléments puisés dans l'eau et dans l'air. La colline de Montmartre, celle du Mokatan, près du Caire, sont formées de carapaces d'animalcules, de coquillages et d'ossements fossiles. La géologie et la paléontologie racontent l'histoire de la terre; elles font connaître les périodes qu'elle a traversées, les modifications qu'elle a subies, les populations qu'elle a nourries. Les différentes espèces de végétaux et d'animaux que l'on rencontre, à mesure que l'on se dirige de la surface de la terre vers ses assises granitiques, la chaleur emmagasinée dans les houillères, prouvent que toutes les couches géologiques ont été successivement frappées par les rayons du soleil.

Comme la température primitive de la terre a été égale à celle du soleil, il fallut de longs siècles pour qu'elle descendît à la température moyenne de treize degrés qu'elle possède actuellement. De même la différence de quarante-quatre degrés, que l'on constate entre la température des pôles et celle de l'équateur, a toujours prévalu ; c'est-à-dire que les pôles avaient une chaleur de trente degrés, compatible avec l'existence de l'homme et des animaux, ses contemporains, alors que l'équateur en avait soixante-quatorze, température insupportable aux êtres vivants. Ainsi, tous les climats, depuis les pôles, ont successivement joui, dans les mêmes conditions d'altitude, de la température équatoriale,

et ont donné naissance à toutes les productions adéquates. La botanique et la zoologie fossiles ont rencontré, sous les latitudes les plus froides, des fougères et des plantes tropicales, des ossements d'animaux appartenant aux plus chaudes régions. Les restes de singes que l'on découvre dans le nord de l'Écosse, les crânes de Nègres et de Caraïbes trouvés en Allemagne, les palmiers enfouis dans le bassin de la Seine, prouvent que ces contrées ont autrefois joui d'une température tropicale.

Un jour la vie fut impossible sur la terre. La terre sera certainement inhabitable un jour. Comme toute chose elle a eu son aurore, elle aura son apogée et son déclin. Son existence est soumise aux lois de l'existence individuelle : n'est-elle pas, par rapport à l'univers sidéral, ce que l'homme est par rapport à l'humanité ?

L'éloignement et l'énorme grosseur du soleil, la durée de son existence, comparée à notre vie éphémère, semblent défier la recherche de ses modifications; mais, comme il verse dans les espaces interplanétaires une chaleur beaucoup plus considérable que celle qu'il envoie à ses satellites, il est certain qu'il a perdu de sa puissance et qu'il est destiné à s'affaiblir de plus en plus et à s'éteindre avec le temps. De longs siècles s'écouleront avant que les habitants de la terre s'aperçoivent de la décroissance de la chaleur solaire, la nature apportant une sage lenteur à ses plus formidables actions; ainsi

l'on peut se faire une idée de l'antiquité de la terre, car la différence entre la végétation superficielle et les végétations fossiles accuse une notable différence de la chaleur solaire entre les couches géologiques.

Malgré les documents perdus, les traces effacées, les explorations incomplètes, la science est en état de jalonner la route du progrès terrestre. Les couches géologiques racontent les vicissitudes de la terre et de l'humanité. Elles offrent l'aspect d'un musée à plusieurs étages dont chacun correspond à une époque distincte.

Les étages inférieurs sont consacrés aux évolutions de la matière ; à mesure que l'on s'élève vers la surface, la vie fait irruption ; après les végétaux qui se nourrissent et se reproduisent, viennent les animaux qui ont en plus qu'eux la faculté de se mouvoir et de sentir ; les carnivores succèdent aux herbivores qui leur servent de pâture ; les organismes se compliquent ; l'homme apparaît ; l'industrie de l'homme appelle l'intérêt sur les ruines des civilisations disparues.

Mais la progression organique ne se manifeste pas seulement sur notre petit globe : comme la gravitation, elle s'impose aux corps célestes ; la preuve en est dans les étoiles qui naissent incessamment de la condensation des nébuleuses. Sur les autres terres comme sur la nôtre, tout change, tout passe, tout meurt, mais non sans être remplacé par quelque chose de plus parfait. Ainsi, l'on peut substituer à ce

désolant point de vue d'où l'on ne découvre : dans l'univers, que commencements sans fin, changements sans but ni détermination; dans l'humanité, que débris entassés au hasard sur d'autres débris, un point de vue supérieur d'où l'on aperçoit la perfectibilité universelle s'exerçant de pair avec la solidarité universelle.

En subissant la loi de l'ordre, l'homme subit la loi du progrès. Comment l'homme mourrait-il sans profit pour l'humanité, quand la plus misérable plante rend le sol plus fertile par sa mort même? Comment l'homme ne profiterait-il pas de l'expérience des ancêtres, quand les animaux transmettent à leur postérité les leçons de leur expérience? Car ce n'est pas d'un seul coup que le rossignol a créé ses mélodies, que l'araignée a tissé sa toile, que le castor a construit des digues et des ponts, que le renard a choisi des tanières à double issue. L'observateur attentif découvre bien vite ce qu'il y a d'original dans l'apparente uniformité des manifestations de l'intelligence animale. Le spectacle que l'on voit dans une cage d'oiseaux, où les parents enseignent le chant à leurs petits, est de règle chez tous les animaux en liberté.

Mais l'histoire et les monuments permettent de mesurer le progrès humain, en comparant l'actuelle civilisation à l'état d'origine.

Les annales de la Chine, les légendes juives, persanes, etc., s'accordent pour attribuer à l'homme

un état primitif de sauvagerie. Horace, Ovide, Lucrèce, parlent d'un temps où l'homme était semblable aux bêtes. Les sauvages contemporains offriraient la meilleure image de l'état primitif, si même les plus misérables n'avaient ajouté quelque industrie à leurs moyens naturels. L'homme primitif est, au physique et au moral, une ébauche de l'homme civilisé. Celui-ci profite de l'expérience de toutes les générations antérieures ; l'autre se trouvait lancé dans la vie, nu, désarmé, ignorant, en tout soumis au caprice de la nature. Cet état n'empêche pas l'explication d'un âge d'or, d'un paradis terrestre. Lorsque l'homme apparut, la température moyenne était plus élevée qu'aujourd'hui. Il pouvait se passer de vêtements, comme les habitants des pays intertropicaux. Une végétation semblable à celle des tropiques lui fournissait en abondance les racines et les fruits. L'eau ne manquait pas. On peut comparer l'existence des premiers hommes à celle des peuplades de l'Afrique centrale. Quand un nègre est transporté dans nos régions, en temps d'hiver, il songe, en voyant nos champs désolés et couverts de neige, à la clémence et à l'éternelle fertilité des tropiques ; alors le regret du pays natal envahit son cœur. Le refroidissement de la température ayant rendu plus difficile la satisfaction des besoins et augmenté les dangers, les animaux devenant plus redoutables à mesure que la lutte pour l'existence devint plus

acharnée, il est naturel que le souvenir d'un âge d'or ait poursuivi la primitive humanité. Cette explication ne dispense pas de tenir compte de la tendance de notre espèce à toujours exalter le passé aux dépens du présent.

L'homme fossile n'a pu avoir que le développement physique et mental en rapport avec un milieu inférieur à celui que nous occupons. Ainsi parle la théorie. La découverte de l'homme fossile l'a pleinement justifiée. Il suffit d'examiner les crânes préhistoriques pour conclure à une pensée exiguë, voisine de l'animalité. L'industrie, l'art, la culture de ces êtres ne sont que des ébauches de la civilisation postérieure. Vainement chercherait-on, dans les entrailles de la terre, les vestiges d'un organisme supérieur à l'homme actuel, ou d'une civilisation plus puissante que la civilisation actuelle. Au décroissement de complication organique, à mesure qu'on remonte vers les origines, correspond un décroissement de complication scientifique. L'âge d'or n'est pas derrière nous; il est devant nous. Au commencement nous trouvons partout l'âge de pierre. L'âge de pierre caractérise l'état sauvage; l'âge de bronze, l'état barbare; l'âge de fer , le premier degré du progrès supérieur.

Quelques milliers d'années servent de cadre à l'histoire orthodoxe; mais l'étude des langues et des monuments recule beaucoup plus loin l'antiquité humaine. Les ruines de Thèbes, les hiéroglyphes

égyptiens sont antérieurs à l'ère biblique. Le savant Mariette a remarqué qu'au moment où l'Égypte érigea ses premiers monuments et les couvrit d'inscriptions, elle avait déjà sa religion, un gouvernement, une police, toute une civilisation. Cette civilisation n'a pas jailli d'un seul jet ; elle est partie d'un fonds simple pour croître en complexité et en raffinement ; son explication réclame une période inconnue et illimitée de préparation et d'éducation inférieures. En avant de cette période, combien de siècles sans nom et sans culture !

La science évalue à 6 ou 700 millions d'années le temps nécessaire à la formation des couches géologiques ; elle recule à cent mille années, au moins, les premières manifestations positives de l'homme sur la terre. Ces limites seront certainement dépassées. De très fortes présomptions permettent déjà de rattacher l'homme à la période tertiaire, antérieure à la période glaciaire. Il est hors de doute que l'homme existait au temps où les palmiers croissaient dans le nord de l'Europe, où les mastodontes, les lions, les tigres, les ours des cavernes, les cerfs gigantesques, peuplaient ses forêts. La contemporanéité de l'homme avec les animaux disparus est triplement affirmée par les instruments de pierre, par la trace de ces instruments sur les ossements recueillis, et par la découverte de crânes humains incorporés aux débris fossiles. Quand on songe que l'homme n'est pas tombé du ciel botté et éperonné, qu'il n'avait

guère plus d'intelligence que les anthropoïdes, comme le prouvent les crânes d'aspect simien trouvés dans l'île de Portland, le Néanderthal et la vallée de Florence, on s'arrête effrayé devant la supputation des siècles nécessaires à l'évolution anté-historique. La durée de l'histoire s'évanouit en comparaison.

En voyant avec quelle désespérante lenteur, voisine de l'immobilité, le progrès se manifeste chez les sauvages contemporains, et même chez certaines races d'hommes enveloppée de tous côtés par la civilisation, on comprendra qu'il a fallu plus de temps pour trouver les machines nécessaires à l'érection d'un obélisque, qu'il n'en faudra pour résoudre le problème de la navigation aérienne. Déjà, depuis la première édition de ce livre, on a remplacé la force de la vapeur par une force plus économique.

La géologie et la paléontologie nous font connaître le genre de vie et les mœurs de l'homme au temps où l'Europe était hantée par les mammouths et le lion des cavernes. Une hache de pierre, un débris de poterie, la disposition d'une caverne ou d'une habitation lacustre sont des témoins aussi véridiques de la présence de l'homme que les pyramides de Gizeh ou l'Acropole d'Athénes. La science préhistorique s'empare de l'homme au moment où il s'arma d'une pierre, soit pour se défendre contre les animaux, soit pour conquérir sa nourriture, soit pour guerroyer contre son semblable. On considère avec raison les armes de pierre comme le début le

plus sauvage de l'art humain. Ramasser une pierre, pour attaquer ou se défendre, est un acte naturel commun aux enfants et aux singes anthropomorphes. Dans l'âge de pierre même, il y a un progrès. D'abord on emploie les pierres telles qu'elles se trouvent; puis on recherche celles qui ont une forme particulière, recommandée par l'expérience ; puis on les taille simplement, en les frappant les unes contre les autres; puis on les polit par le frottement; puis on les munit de trous pour recevoir un manche; enfin, le manche est incrusté de dessins représentant des animaux aujourd'hui disparus. Un long espace de temps a dû s'écouler entre chacune de ces améliorations, si l'on en peut juger par les obstacles que la routine oppose, sous nos yeux, aux plus urgentes réformes.

Il n'a pas fallu moins de temps pour pétrir un vase de terre, pour domestiquer quelques animaux, pour apprendre à filer, à tisser de grossières étoffes, pour bâtir des huttes, des habitations solides. L'informe dolmen, qui est un luxe artistique, l'équivalent de nos cathédrales, n'est venu qu'après. D'ailleurs, en toutes choses, ce qu'il y a de plus difficile, ce sont les commencements. De vigoureuses impulsions sont indispensables pour rompre la routine, telles que les variations de climats, la famine, les invasions, l'émigration forcée, l'ascendant des grands hommes ; mais, pour tourner la roue du progrès, il faut surtout des larmes et du sang.

PERFECTIBILITÉ HUMAINE

Pour que l'homme arrivât au degré de civilisation qu'il possède, il a dû subir une triple évolution : celle du développement corporel ; celle du développement des langues, conjointement avec le développement du larynx; la phase historique. Au commencement, l'intelligence humaine n'avait rien de spéculatif ni d'abstrait. Le vrai, le beau, le bien ne faisaient point partie de son idéal. Enveloppé de périls et de besoins, l'homme ne songea qu'à les satisfaire et à les conjurer. Son histoire n'est guère plus intéressante que celle des grands singes ; elle peut se résumer en deux mots : tuer pour manger, ou pour n'être pas mangé.

La linguistique conclut, comme toutes les sciences, à l'antiquité de l'homme et à son humble origine; elle apporte un témoignage de plus à la perfectibilité humaine. Jadis, on considérait le langage comme un attribut naturel, primordial de l'homme : l'homme devait parler, comme il devait manger. Le spectacle de l'enfance muette avait passé inaperçu. Le perfectionnement graduel de l'organisme humain, notamment en ce qui concerne le cerveau, étant un fait sanctionné par l'expérience, il est évident que les diverses parties de cet organisme se sont perfectionnées parallèlement, l'une entraînant l'autre. Ainsi le langage articulé qui n'existait pas à l'origine, qui manque encore chez la plupart des sauvages, dont l'organe vocal est moins varié et moins expressif que le chant des oiseaux, dépend d'un perfectionnement du larynx.

Le linguistique prouve que le langage est une acquisition lente et graduelle et qu'en cela, comme en toutes choses, l'homme est un animal parvenu. L'humanité a été muette, comme l'enfance; comme l'enfance, elle a gesticulé et crié avant de parler. Des sons inarticulés, des exclamations de douleur et de joie, des rires et des pleurs, une danse grossière et des chants sans paroles : voilà ce que l'on trouve au début; le reste est un produit de l'éducation séculaire.

Selon que les langues sont plus ou moins perfectionnées, c'est possible d'en conclure la force ou la

faiblesse intellectuelle d'une nation et son degré de civilisation. Elles constituent une des mesures essentielles du progrès. Parmi les trois mille langues que l'on parle encore sur la terre, il en est dont l'origine est inconnue. La parenté entre les langues de l'Inde, de la Perse, des Grecs, des Latins, des Celtes et des Germains, est attestée par leurs communes racines. Toutes les langues modernes viennent se rattacher au persan et au sanscrit. Ces langues elles-mêmes dérivent sans doute de langues plus anciennes, comme le français dérive du latin et du grec, comme l'anglais dérive du français et de l'allemand. C'est ainsi qu'en remontant le cours d'un fleuve, on trouve les affluents qui l'ont grossi et la source qui lui a donné naissance.

Le grand nombre des langues, leur imperfection relative, l'humble début, visible dans les anciens documents, des langues les plus cultivées, les incessantes modifications qu'elles subissent sous l'influence du progrès général, leur passage successif à l'état fossile, témoignent hautement en faveur de la perfectibilité humaine. La loi suit son cours. Déjà l'on a reconnu l'insuffisance des langues actuelles et la nécessité de les remplacer un jour par un instrument unique, pour ne pas sacrifier aux routinières et stériles études des grammaires et des syntaxes un temps que la pénétration de la nature réclame en entier.

L'étude des races humaines fournit un argument

de plus à la perfectibilité. On l'a dit en un chapitre spécial, l'état contemporain montre un ordre, une gradation entre les races ; les unes sont plus ou moins élevées dans la civilisation, tandis que les autres restent voisines de l'animalité. Un constant parallélisme se remarque entre la beauté physique et l'intelligence des races. A première vue, personne n'a l'idée d'établir une parenté entre le Nègre australien et l'Anglo-Saxon. La différence qui les sépare dans leur structure, la forme de leur crâne, la couleur de leur peau, les manifestations de leur intelligence, est tellement grande que, sans les races intermédiaires qui jalonnent l'évolution, on croirait à deux espèces distinctes.

La plupart des Nègres sont incapables de se représenter quelque chose d'invisible dans le visible, une force au centre d'une action. Pour les élever à la hauteur de l'abstraction, il faut une éducation poursuivie à travers plusieurs générations. Tandis que, livrés à eux-mêmes, ils ne parviennent pas à compter au delà de dix, les Brahmanes de l'Inde arrivent, par la seule force de leur intelligence, à résoudre mentalement, avec des procédés en retard sur nos méthodes de calcul, les problèmes les plus compliqués.

La même différence se retrouve à plus forte raison, quand on compare l'humanité actuelle à l'humanité d'autrefois. A mesure que l'on remonte le cours des âges, le type humain se dégrade : ce ne

sont plus des hommes que l'on rencontre au début, mais des animaux à face humaine. Il y a une hiérarchie entre les races. Les races supérieures sont aux races inférieures ce que l'homme actuel est à l'homme préhistorique. L'énorme différence que l'on observe entre les diverses races d'hommes qui peuplent le globe, peut s'expliquer par la survivance accidentelle de quelques spécimens qui ne correspondent plus à un milieu nouveau. Mais il ne faut pas conclure de l'apparente immobilité de certaines races à l'absence de vertu progressive. Tout est relatif : tel progrès insignifiant pour nous a une immense valeur, si l'on tient compte des faibles ressources qui l'ont produit.

L'humanité, a dit Pascal, se comporte comme un être qui, vivant toujours, apprend sans cesse. L'expérience enseigna à l'homme les rapports nécessaires entre certaines causes et certains effets. L'expérience condensée et transmise devint science. Le premier conseil d'un père à son fils la fonda. Les sciences ne se sont pas développées parallèlement, mais successivement ; il y a, entre elles, précédence logique et forcée, des rapports de clef à serrure, selon l'heureuse expression de M. Littré. La science théorique est venue après l'art. Dans le domaine de l'art, l'homme arriva d'abord à la perfection. Une explosion du génie individuel suffit pour produire un chef-d'œuvre de l'art, tandis que la science est le résultat du génie collectif. Dans la voie qui mène à

la conquête des forces et des lois de la nature, chaque pas en avant est le prix de longs et multiples efforts, la récompense d'un labeur réparti sur plusieurs générations.

Grâce aux outils et aux instruments, l'homme a singulièrement augmenté sa puissance. La soif de connaître étant inextinguible et les moyens de la satisfaire illimités, il s'est servi de la science pour forger des instruments, et des instruments pour augmenter la science. La science ne diminue pas par l'usage ; au contraire des richesses, elle s'étend et se perfectionne, s'accrédite et se perpétue en se répandant.

La science acquise est indestructible : une nation la perd, une autre la recueille et en fait le point de départ d'un nouveau progrès. L'Egypte s'endort, mais la Grèce s'éveille ; la Grèce s'éteint, Rome s'illumine ; Rome s'effondre pour faire place à la civilisation arabe ; l'Islamisme s'immobilise au moment précis où la réforme protestante devient pour l'Europe le signal d'une renaissance. Ainsi se suivent les jours, ainsi s'enchaînent les civilisations. Tandis que la lumière disparaît et que la nuit arrive pour nous, ailleurs le genre humain se réjouit au lever d'une nouvelle aurore.

Aujourd'hui, dans l'humanité supérieure, chaque cerveau est un laboratoire d'idées. Parfois un cerveau s'ébranle ; les parcelles de vérité qu'il a reçues en héritage, augmentées par l'élaboration person-

nelle et le contact avec le milieu contemporain, prennent corps, se répandent par la parole ou la plume, jusqu'à ce qu'elles rencontrent un terrain propice à une nouvelle fécondation.

Devant le spectacle des misères et des turpitudes humaines, il arrive que le penseur se décourage et se désespère ; mais il a tort. Qu'importe qu'en notre siècle la science soit encore dédaignée, et que la routine gouverne ! Les temps futurs adopteront ce que le présent sacrifie au passé. Telle est la force de la loi naturelle que, depuis l'origine des âges, le bien a toujours prévalu sur le mal. Si l'homme primitif, stupide et ignorant, a subi le bien, en dépit de ses passions et de ses besoins urgents, dont la satisfaction inconsidérée l'entraînait de préférence vers le mal, l'homme contemporain appelle le bien de tous ses vœux. D'ailleurs, qu'est-ce que la tâche actuelle auprès de la tâche des ancêtres ?

Il faut se reporter par l'imagination aux premiers âges pour se rendre compte du progrès accompli. Alors le climat, les besoins, les bêtes féroces, les insectes dévorants, les plantes vénéneuses, les fleuves débordés, les marais pestilentiels, les tremblements de terre et les volcans, mille accidents, mille fatalités s'acharnaient sur l'homme ignorant, et faisaient de ce roi orgueilleux que nous connaissons le plus misérable esclave. A peine fut-t-il capable d'ajouter à ses forces naturelles le concours d'un vil instrument, qu'il se servit de la pierre, de la massue,

de l'arête de poisson aiguisée en flèche pour attaquer son semblable. Alors, la lutte pour l'existence fut une lutte d'homme à homme, de frère à frère, sans autre issue que la victoire ou la mort.

La guerre entre les nations est un legs de ces temps sauvages, qui ne disparaîtra qu'avec des religions et des systèmes philosophiques dont la morale et la justice se réduisent encore à l'admiration du nombre, à la divinisation de la force et du succès.

Avec la science qu'il possède, l'homme peut changer la face du globe et améliorer indéfiniment les conditions matérielles et morales de son existence. Autrefois, toutes les forces de la nature étaient conjurées contre lui ; les forces de la nature sont maintenant soumises à son empire. Il a vaincu tous ses ennemis ; le seul qu'il lui reste à vaincre, c'est lui-même. En vertu de la solidarité universelle, l'homme qui travaille à son propre perfectionnement travaille au perfectionnement de l'univers. Il n'est point de but plus noble, de plus sublime ambition.

On verra, par la suite de ce travail, les avantages qui résultent, pour la politique et la morale positives, des principes de solidarité et de perfectibilité dont l'exagération même ne tend qu'à rapprocher les hommes et à les rendre meilleurs.

QUATRIÈME PARTIE

LA POLITIQUE POSITIVE

Si, passant de la théorie à la pratique, nous soumettons à une vérification terre-à-terre les principes de solidarité et de perfectibilité humaines, la politique offre d'abord un champ d'expériences. Mais, avant d'élucider des questions spéciales, il importe de s'entendre sur ce mot de politique dont la gravité semble généralement méconnue.

La politique, dans sa plus large acception, est la science de l'ordre et du progrès applicable à la société. La conciliation de ces deux termes : ordre et progrès, résume toute la science politique. Autrefois, elle se bornait au gouvernement d'une ville, d'une province ou d'une nation ; elle s'applique mainte-

nant à la direction de l'humanité tout entière dans le sens de ses destinées naturelles.

La politique dont il est ici question n'est point celle que Frédéric II, roi de Prusse, définissait ainsi : « Qui dit politique dit presque coquinerie. » Celle-ci dérive de l'état sauvage, où l'absence de scrupules et la force brutale dominent tout. Le spectacle qu'elle offre n'est pas celui des grands jeux de la fortune, mais celui des tripots où l'on joue avec des dés pipés. Pour la combattre avec succès, il n'y a que la légitime défense, organisée avec toutes les ressources de la science. En l'état actuel des relations internationales, la politique de sentiment est une duperie; à moins de renoncer à la vie, il faut opposer au fer et au feu le feu et le fer. Notons, en passant, qu'une nation telle que l'Angleterre, moralement unie et solidairement constituée, offre une moindre tentation à la politique d'exploitation, de rapine et de conquête, que telle autre où l'anarchie gouvernementale et la discorde civile excluent la discipline militaire, paralysent toutes les forces et condamnent la science même à l'impuissance.

Quant à cette espèce de politique dont l'ignorance et l'insanité s'étalent dans une certaine presse, s'affichent sur les murailles en temps d'élections, vocifèrent dans les réunious publiques, avant d'introduire le chaos au sein des assemblées délibérantes et dans l'exercice du pouvoir révolutionnai-

rement conquis, elle inspire autant de dégoût aux penseurs que d'angoisses aux patriotes.

A travers la confusion des choses et l'abus des mots, dont le champ politique est actuellement encombré, trois systèmes se disputent l'empire. Le premier se préoccupe surtout du maintien de l'ordre, ignorant que les conditions de l'ordre varient sous l'influence d'une loi de progrès. Le second, épris du progrès, dont il reconnaît la nécessité sans en comprendre la marche, poursuit toutes sortes d'intempestives revendications, au risque de compromettre l'ordre ; sous prétexte de hâter l'évolution, il déchaîne la révolution. Le troisième enfin, convaincu, d'après l'expérience historique, que le progrès est inséparable de l'ordre, tend à équilibrer ces deux termes par les moyens les plus opportuns, bornant son ambition à gouverner au jour le jour, sans souci de rattacher sa conduite à des principes absolus.

La politique ainsi pratiquée a le sort d'une horloge entre des mains enfantines. Qu'importe aux enfants le cours naturel du temps ? Tout est pour le mieux quand l'aiguille marque l'heure de la jouissance et du repos. L'un veut qu'elle avance ; l'autre qu'elle retarde ; le troisième prétend substituer au mécanisme intérieur, réglé sur la rotation de la terre et de l'univers, sa mesure à lui. *E pur si muove!* disait Galilée. Il faudra bien, tôt ou tard, remettre l'aiguille à son point.

Qu'elle soit réactionnaire, révolutionnaire ou sim-

plement opportuniste, la politique contemporaine ressemble à la navigation au cabotage qui s'interdit de gagner le large et de perdre de vue les rivages prochains. En dépit des assurances qu'elle prodigue, comme elle n'a ni boussole ni compas, au moindre accident qui l'écarte de la côte, incapable de relever la route parcourue et de s'orienter, elle flotte au hasard, ne sachant sur quel point elle abordera. A défaut d'un pilote, lisez dictateur ou despote, dont le génie remplace la science nautique, il suffit d'un coup de barre de travers pour causer un naufrage. Mais, c'est croire aux miracles que de croire à l'infaillibilité du génie !

La politique n'est pas un art : elle est une science d'observation et d'expérimentation qui a pour théâtre l'histoire. Mais comme il s'agit d'explorer un champ où les mirages abondent, où de l'aveu du prince des historiens, de Tacite, les faits les plus importants demeurent incertains, ce n'est pas trop de toutes les sciences positives pour éclairer le jugement. Les bases et les conditions de la sociologie, d'où relève la politique, se trouvent dans la biologie. Toute ambition sociologique suppose une réelle et profonde connaissance de l'être humain, de ses origines, de ses tendances nécessaires, des conquêtes accessibles à sa nature. Cette connaissance est subordonnée à l'étude des sciences physico-chimiques ; étude impossible sans les moyens d'investigation fournis par l'astronomie et le calcul. Ainsi s'explique la sorte

de terreur qu'inspire la politique aux hommes qui ont assez étudié pour savoir ce qu'ils ignorent. Le défaut de culture et de réflexion, l'inconscience des responsabilités historiques à encourir, permettent seules de s'y lancer à l'aventure. On ne le saurait trop répéter : tandis que les mathématiques reposent directement sur des axiomes faisant, pour ainsi dire, corps avec elles, la politique a, comme l'ensemble de la sociologie, des racines profondes qu'il faut rechercher à travers l'infinie complication de toutes les sciences dont elle est la synthèse et le couronnement. Son premier terme résume tout le savoir humain.

La politique, a dit Rivarol, est comme le Sphinx de la fable : elle dévore tous ceux qui n'expliquent pas ses énigmes. Déjà Socrate avait dit : « La plus grande et la plus dangereuse des impostures, c'est de prétendre au gouvernement des hommes sans en avoir le talent. » Le talent en politique consiste avant tout à faire appel aux vertus du peuple, non à ses faiblesses et à ses vices. Loin de traiter ses soldats en lâches, un véritable général leur fait croire qu'ils sont tous des héros. Les hommes qui veulent gouverner la politique, en comptant sur l'habileté, perdent leur temps. Leur œuvre n'est pas viable, car la vie est partout une résultante des lois naturelles. Ces lois, il faut les connaître pour les appliquer. En politique, comme en toutes choses, il faut un principe, une raison, un plan ; autrement, il n'y a que la

manifestation d'une force aveugle, telle que le flux et le reflux de la mer.

Un plan politique doit être conçu comme le plan d'un édifice. La science de l'architecte doit calculer d'avance la combinaison des matériaux et des forces, leur affectation et leur distribution, en tenant compte de la nature du terrain et de l'ensemble des circonstances, de manière à produire un tout harmonique selon le but proposé. L'absence de plan ne produit qu'une chose incohérente, sans utilité ni agrément : de même un plan défectueux entraîne toutes sortes de déceptions. Seul, un plan bien ordonné permet à des milliers d'ouvriers de travailler sans trouble et sans désordre à l'érection d'un monument dont les plus lointaines générations retirent avantage. Souvent, comme il est arrivé pour des cathédrales, le premier architecte n'a pas le temps d'achever son œuvre; mais, en l'élevant à une certaine hauteur, sa pensée vivante éclate à tous les yeux et s'impose à ses successeurs. Sans doute, il est plus difficile de tracer un plan politique que le plan d'un édifice, parce qu'il faut tenir compte du caractère moral de l'homme autant que de ses attributs physiques; mais la complexité des problèmes sociologiques n'entrave pas le génie d'un Richelieu, d'un Pierre le Grand ou d'un Washington.

A la politique d'expédients, d'où la cécité morale exclut la clairvoyance, il est temps d'opposer celle de la théorie abstraite, si l'on veut mettre un terme

à l'anarchie, et se garantir contre les surprises de l'étranger. Rattachée au principe générateur de toutes les forces et de toutes les lois, gouvernée par les principes de solidarité et de perfectibilité humaines révélés par l'observation de la nature, éclairée par les innombrables rayons de la science positive, appliquant à chaque problème la méthode expérimentale, la politique peut se mouvoir en pleine assurance. Où la science pénètre, les mystères s'évanouissent. La manifestation des causes trahit les effets, et réciproquement. Au diagnostic certain correspond le pronostic certain. Ainsi seulement triomphe la maxime : gouverner, c'est prévoir.

Le jour approche où les constitutions, les institutions et les lois humaines ne pourront plus s'étayer sur des suppositions plus ou moins ingénieuses, des systèmes arbitraires, l'intérêt des partis ou les engouements de la multitude, ni sur les déductions de principes faux; elles devront se soumettre à toutes les vérifications scientifiques, résister à toutes les expériences pratiques, et ne jamais mentir à la prévision. A la condition de subir victorieusement cette triple épreuve, elles pourront s'imposer à l'acceptation des hommes. Mais la science seule a le droit de faire appel à la force. Hors de la science, la force est sans droit; la raison et la justice d'un seul peuvent défier la force de tous.

LA FAMILLE

En vertu des principes métaphysiques, rien n'est plus facile que d'improviser des systèmes de sociologie. Depuis Platon jusqu'aux modernes utopistes, combien de tentatives pour couler l'humanité dans un moule idéal! C'est le privilège de l'imagination de poursuivre en toutes choses l'absolu, quand elle ne rencontre pas dans le savoir positif une frontière et un garde-fou. Dans l'ordre matériel, chaque progrès est le prix d'efforts collectifs, de conquêtes lentes et successives; il en est de même dans l'ordre moral et social. Pour tirer des principes de solidarité et de perfectibilité les bienfaits qui s'y trouvent en germe, la logique ne suffit pas, ni la capacité

individuelle; une pareille tâche exige la collaboration de tous les hommes compétents, de tous les penseurs. On aura fait assez, si l'on parvient à mettre au jour quelques filons d'une mine inépuisable.

Qu'il s'agisse, par exemple, de constituer scientifiquement un grand État, en creusant le problème, on reconnaîtra l'impossibilité de le résoudre sans le décomposer, selon la méthode en usage dans toutes les sciences. La province, le département, le canton, la commune apparaîtront à mesure que l'on démontera les étages de l'édifice. En descendant jusqu'aux fondements, on trouvera la famille, c'est-à-dire un père, une mère et des enfants, plus ou moins unis selon les circonstances plus ou moins favorables qui ont présidé à leur association. Au-dessous, l'homme et la femme, entretenant des relations intermittentes, ou plutôt des hommes et des femmes, attirés les uns vers les autres, au hasard, par des nécessités sexuelles ; telle se montre encore aujourd'hui la horde sauvage.

A l'état sauvage comme à l'état originel, polygamie et polyandrie; quasi-liberté de l'homme et de la femme; l'enfant à la charge exclusive de la mère, qui tient à lui, parce qu'il la soulage de son lait. Comme on le voit, les philosophes de l'école de Rousseau n'ont rien inventé : en supprimant la famille, en préconisant l'accouplement pur et simple et la filiation du côté maternel seulement, ils rétro-

gradent jusqu'à l'état sauvage, où les hommes sont inférieurs à certains animaux vivant en famille. Alors, le socialisme, le collectivisme, le communisme et autres utopies, fondées sur la liberté-principe et la négation du droit de propriété, sont d'ordre logique. Il n'y a pas de propriété personnelle fondée en justice, là où la femme appartient à tout le monde et les enfants à personne. La propriété découle de la solidarité familiale. Certains biens, fruits du travail et de l'économie, sont nécessaires aux parents pour nourrir et élever leurs enfants. Quand la société vit à l'état de troupeau, il est clair que les choses lui appartiennent au même titre que les personnes. Mais nul artifice ne tient contre la nature; aussi, toutes les tentatives pour adapter le communisme à la civilisation ont-elles piteusement échoué, sauf dans les couvents et les casernes, où règne le célibat.

La solidarité seule est impuissante à tirer l'humanité du chaos originel. La perfectibilité est nécessaire pour constituer un ordre fondamental, pour rattacher l'un à l'autre par des liens permanents deux personnes de différent sexe, en ajoutant à l'attrait d'un éphémère plaisir celui d'un bonheur durable, au moyen d'une communauté de sentiments et d'intérêts. Le mariage de deux cœurs, l'amour, est un développement de la solidarité naturelle, où n'entre d'abord que l'instinct génésique.

La famille, cimentée par l'amour, témoigne d'un

nouvel effort de la nature pour fonder l'humanité sur le couple; elle est le produit de deux lois d'ordre universel; si la solidarité lui a donné naissance, la perfectibilité travaille sans cesse à sa forme définitive, d'où dépend l'avenir humain.

La famille est le prototype de toute société, le moule que tout organisme supérieur traverse, avant de se constituer à son tour. Tant vaut la famille, tant vaut la commune, la province et l'État. Un État où la famille est en proie à la dissolution et à la désagrégation, est un édifice sans consistance et sans durée; c'est en vain qu'on lui prodigue les étais et les arcs-boutants; si l'on ne se résout à le reprendre en sous-œuvre, sa ruine n'est qu'une affaire de temps.

Ceux qui disent qu'il n'y a pas de question sociale, mais des questions sociales, ont raison à leur point de vue; il est clair qu'aucun gouvernement ne peut résoudre à la fois tous les problèmes qui hantent les cerveaux de millions d'hommes en souffrance. Mais, pour qui fait de l'ordre la condition du progrès, les questions sociales se réduisent fondamentalement à l'organisation de la famille[1], selon les règles de la plus étroite solidarité. En notre siècle, cette question s'impose d'urgence à l'attention des philosophes et des hommes d'Etat.

1. Notons que la question de la famille a été admirablement résolue par les Chinois. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, ils offrent des modèles à la civilisation occidentale.

Autrefois, l'ordre était maintenu, de la base au sommet de l'édifice social, par les commandements de Dieu et de l'Église; il en est encore de même partout où la religion a conservé son crédit. L'espoir d'une récompense dans une vie future en échange des labeurs et des misères de celle-ci, suffit, non sans renfort d'héroïsme, pour triompher des répulsions de tempéraments et des incompatibilités de caractères, maintenir le lien conjugal, entretenir la fécondité des mariages, et assurer l'avenir des enfants. L'histoire de tous les peuples et de tous les temps prouve que la famille, gouvernée par la foi, procure à l'Etat des garanties relatives de solidité et de durée.

Mais, à mesure que le scepticisme à l'endroit des compensations extra-terrestres envahit les esprits, dans les unions mal assorties, les liens de la famille se relâchent et se corrompent, l'égoïsme prévaut, la vie en commun s'écoule dans la dispute et la stérilité. Alors, chaque jour diminue le nombre de ceux qui encourent les risques du mariage, quand il est si facile d'en avoir les bénéfices sans les charges, quand les lois, les institutions et les mœurs favorisent et protègent la débauche, quand nul frein moral ne retient la fougue des appétits et des passions.

La statistique des mariages et des naissances, des avortements et des infanticides, des séparations de corps et de biens, la proportionnalité entre les

enfants légitimes et illégitimes fournissent la meilleure pierre de touche de la grandeur ou de la décadence d'un Etat et de l'influence de la religion traditionnelle sur un peuple. Aussi longtemps que Rome conserva sa religion, elle conserva la famille, et rien ne put ébranler sa puissance. Le jour où le culte de la famille disparut avec le culte des dieux, elle s'écroula, moins sous le choc des barbares qu'en vertu de sa propre décomposition.

La maladie de l'Etat trahissant la maladie de la famille, c'est à la famille qu'il faut porter remède si l'on veut sauver l'Etat. La question sociale, ainsi posée, ne dépasse point les ressources de la science et de l'expérience. La famille ayant précédé de longtemps les incarnations supérieures de la solidarité humaine, l'histoire fournit à l'enquête des documents aussi concluants que les témoignages contemporains. Rarement il se trouve des hommes capables de traiter les questions d'Etat. Pour régler la question de la famille, le plus modeste législateur est compétent; sa tâche est d'autant plus facile que la nature collabore ouvertement avec lui.

La nature présidant à la formation de la famille, par l'attraction réciproque qu'elle établit entre l'homme et la femme et l'intérêt qu'elle porte à la propagation de l'espèce, le principal souci du législateur sera de s'inspirer de cet exemple. Toute mesure propre à rendre plus étroite la solidarité familiale, à faciliter le mariage, à le cimenter en

lui assurant profit et considération, à le rendre fécond, doit prendre place dans les lois. Jusqu'à présent, les lois ont été faites à l'avantage exclusif de l'homme, aux dépens de la femme et des enfants; la science et la justice exigent tout le contraire. La recherche de la paternité est interdite; elle doit être permise afin que la femme ne supporte pas seule le poids des fautes commises par passion, afin que l'enfant innocent ne paye pas pour ses parents coupables.

Au sein des communautés musulmanes, toute femme qui a conçu des œuvres d'un homme est de droit sa légitime épouse : il n'y a pas d'enfants sans pères connus; on n'y trouve pas cette abominable distinction entre les enfants légitimes et les enfants naturels, source de tant de haines et de révoltes. Aussi, la solidarité familiale s'y maintient-elle mieux que chez les nations chrétiennes, en dépit de la polygamie.

Sans doute la polygamie représente une phase inférieure de l'évolution. Sans doute, la monogamie, telle qu'elle fonctionne accidentellement, s'offre à nous comme un idéal. Mais il importe de distinguer entre la polygamie légale, où il n'y a ni bâtards, ni avortements, ni infanticides, et la polygamie extra-légale qui ravage les pays chrétiens. Dans tous les pays chrétiens, la loi qui régit le mariage est si mal faite qu'elle tend à la généralisation de la polygamie et de la polyandrie. A Paris

seulement, plus de cinq mille femmes, offrant au point de vue anatomique et physiologique l'élite de la population féminine, demandent ouvertement au trottoir leurs moyens d'existence. Si l'on ajoute à ce chiffre celui de la prostitution clandestine et des unions illégales, si l'on compte que dans cette même ville la statistique a relevé, dans une seule année, plusieurs milliers d'infanticides, commis par autant d'assassins, on conclut avec Hamlet « qu'il y a quelque chose de pourri dans Elseneur », et qu'avant de résoudre les questions sociales, il est urgent de résoudre la question sociale.

La constitution de la famille doit précéder toute autre constitution. Comme il a été dit plus haut, il faut que la loi subordonne les intérêts de l'homme aux intérêts de la femme et de l'enfant, qu'elle protège, dans l'âpre lutte pour l'existence, l'innocence et la faiblesse contre la force impitoyable et l'égoïsme criminel. Il faut que le législateur ne perde pas de vue ce fait expérimental : qu'en dehors de la famille il n'y a pour la femme ni moyens d'existence, ni fécondité, ni moralité, et que les rares enfants que le dérèglement produit et laisse vivre deviennent, par la force des choses, des déclassés et des anarchistes.

Le mot de mariage dit assez que les affinités naturelles doivent présider à l'acte qu'il exprime. L'amour est la condition *sine qua non* de la monogamie. La polygamie et la polyandrie, au sein de la

civilisation, trahissent surtout la soif d'amour, car telle est la force de la loi que, même dans l'abjecte débauche, tout homme est à la recherche d'une seule femme, toute femme est à la recherche d'un seul homme ; ce sont deux moitiés d'un organisme qui aspire à se compléter. Faciliter cette rencontre, rendre possible la réalisation de cet idéal, permettre, surtout quand le mariage est stérile, le redressement d'une surprise ou d'une erreur qui rive l'un à l'autre, comme deux galériens à la chaîne, des êtres voués à l'exécration mutuelle, parce que toutes les fibres de leur cœur, toutes les molécules de leur corps se repoussent mutuellement : tel doit être le but d'un code du mariage.

On n'a pas la prétention d'en formuler ici les détails, mais on croit pouvoir dire que, pour être d'accord avec la science positive et l'expérience universelle, il doit nécessairement comprendre :

Une loi permettant la recherche de la paternité ;

Une loi contre la prostitution, le proxénétisme et l'incitation à la débauche, sous quelque forme que ce soit. « Si nous souffrons les mensonges et les fictions poétiques sur les théâtres, disait Solon à Thespis, et que nous approuvions ce beau jeu-là, il passera bientôt dans nos contrats et dans toutes nos affaires » ;

Une loi contre le célibat, véritable lèpre sociale, que la physiologie, l'hygiène et la médecine légale recommandent d'extirper, en lui infligeant, passé

certain âge, à moins de vice constitutionnel, un impôt spécial et la privation de tous les droits civils et politiques. Non seulement le célibataire est un être inutile, mais il devient dangereux, parce qu'il porte fatalement la perturbation et la corruption dans les familles ;

Une loi répartissant les impôts en raison inverse des charges de famille ;

Une loi obligeant l'Etat, les grandes compagnies et toutes les industries qui logent leur personnel, à fournir des habitations suffisamment grandes et aérées, pour des familles de six personnes au moins ;

Une loi interdisant aux hommes les professions essentiellement féminines ;

Une loi accordant à la femme tous les droits civils dont la privation la condamne à l'état de mineure, et le droit de vote lorsque, devenue veuve, elle assume toutes les charges d'un père de famille, dirigeant l'éducation des enfants, administrant un commerce ou une industrie, alimentant le fisc, bien mieux en règle avec le devoir social que le célibataire en possession du droit.

Une loi interdisant le mariage à tout individu atteint de maladie héréditaire, au moyen d'un certificat médical exigé des deux futurs conjoints.

Une loi rendant l'allaitement maternel obligatoire, à moins d'empêchement absolu, dûment justifié. Les médecins sont unanimes à déclarer que l'allai-

tement par un sein étranger est fatal à la mère, fatal à l'enfant. Le tempérament, l'intelligence et le caractère de l'enfant tiennent de la nourrice plus que des parents. On connaît l'adage latin : *Quæ lactat mater magis quam quæ genuit.* La nourrice est la vraie mère : elle communique au moins à l'enfant certaines dispositions physiques, et agit par là sur l'organisation héréditaire comme le croisement le plus interlope. La dégénérescence des familles souveraines et de toutes les aristocraties se dispense, en beaucoup de cas, de toute autre explication. Quant à l'allaitement artificiel, il équivaut, le plus souvent, à un arrêt de mort. La mère qui, le pouvant, ne nourrit point ses enfants, à part le dommage certain qu'elle leur inflige dans le présent et dans l'avenir, s'expose à toutes sortes de maladies et à l'atrophie des organes lactifères, pour elle et sa postérité féminine : tant il est vrai que les lois naturelles portent avec elles leur sanction !

Un ensemble de lois pour favoriser et honorer l'état de mariage.

Le tout, en vue de la multiplication, de la conservation et de l'éducation des enfants, et de la constitution d'une famille solidairement unie conformément aux intentions de la nature, capable de fournir à l'édifice social un inébranlable fondement.

On dira : « Mais, ces prescriptions étant contraires aux mœurs, il faudra les imposer. » Sans nul doute. Même il est désirable que l'on n'attende

pas, pour les imposer, qu'il soit trop tard. C'est à la loi à créer les mœurs, ce n'est pas aux mœurs à créer la loi. Comment élever la température d'un bain si l'on ne ferme pas le robinet d'eau froide en même temps qu'on ouvre celui d'eau chaude ? Comment régénérer un peuple décrépit avec des lois tirées de sa décrépitude ?

En montrant que le problème posé en tête de ce chapitre, insoluble avec la liberté-principe, est facile à résoudre avec les principes de solidarité et de perfectibilité, on se garde bien de prétendre d'un seul coup à la perfection. Les utopistes, les faiseurs de systèmes, qui promettent de réaliser instantanément l'idéal d'une société parfaite, ne comprennent pas qu'à chaque jour suffit sa peine, et que les générations actuelles ne peuvent anticiper sur le progrès futur. Solon était plus sage, répondant à ceux qui lui demandaient si les lois qu'il avait données aux Athéniens étaient les meilleures : « Oui, dit-il, les meilleures qu'ils fussent capables de recevoir. » La perfection est interdite à l'homme, en vertu même de la perfectibilité. Quand l'ordre universel reste en perpétuel devenir, on fait assez pour l'ordre humain, quand on l'élève au niveau du savoir actuel, sans préjudice pour le progrès incessant.

Les découvertes journalières de la science augmenteront encore le bien-être collectif et la civilisation matérielle, mais ces conquêtes demeureront précaires, aussi longtemps qu'un ordre stable fera

défaut à la société. Or, il est impossible de défendre l'État moderne contre l'anarchie qui le mine, à moins de le reprendre en sous-œuvre, en commençant par la famille, conformément aux principes de solidarité et de perfectibilité.

LA COMMUNE, LA PROVINCE ET L'ÉTAT

La famille étant constituée, ce n'est pas encore l'heure de toucher à l'État. Entre l'État, couronnement actuel de l'édifice social, et la famille qui lui sert de fondation, la nature a interposé un premier étage, la commune, et un second représenté, selon les pays, par le canton, la province ou le département.

Le département est une création artificielle, révolutionnaire, presque toujours en contradiction avec les hommes et les choses. Au contraire, la commune, le canton et la province ont des frontières adaptées à la géographie physique, à l'ethnographie, à la linguistique, aux mœurs et aux traditions, ce

sont des groupes solidaires, des familles agrandies par la loi d'évolution, des organes sociaux, établis par la nature, pour remplir des fonctions sociales.

De même que la famille est un tout autonome, indépendant dans son domaine, sans lien direct avec l'État, de même la commune a reçu de la nature les appareils nécessaires à son autonomie. La commune a vécu de sa vie propre, longtemps avant les manifestations d'une solidarité supérieure. Aujourd'hui même, elle est un satellite du canton, comme en Suisse, ou de la province, comme en Belgique, avant de ressentir l'attraction de l'Etat.

La République *une et indivisible*, qui condamne à l'atrophie tous les organes intermédiaires entre l'individu et l'État, a, comme le département, une origine révolutionnaire ; elle a été proclamée en un temps d'excès, où l'on fit arme de tout, pour défendre l'unité nationale contre l'anarchie et la conquête. Mais il importe de remarquer que pour les Conventionnels, qui l'implantèrent dans le sang, elle fut moins un dogme, un principe, qu'un expédient transitoire. Dès lors, on se demande comment, les circonstances ayant changé, la République *une et indivisible*, et la centralisation qui en découle, sont encore en faveur. Proudhon a mis en évidence le caractère métaphysique du système : « Ce sont, dit-il, les préoccupations centralisatrices et unitaires qui, faussant la raison de ses écrivains et de ses orateurs, ont jeté la démocratie française dans une impasse ;

c'est ce qui nous rend aujourd'hui la liberté et le droit inintelligibles, impossibles, de même qu'avant l'hypothèse de Copernic, sous l'influence de la théorie de Ptolémée, le système du monde était inintelligible, impossible. »

Une Constitution qui ne rallie pas tous les honnêtes gens d'une même patrie est une mauvaise Constitution. L'expérience a fait justice de la République *une et indivisible* en démontrant que la centralisation, mélange de despotisme asiatique, de compression romaine et d'exploitation byzantine, est la pire des tyrannies. Quel tyran plus exécrable qu'un État centralisé? Devant tout faire, il ne fait rien, ou bien il fait mal ce qu'il fait. Il est rare de trouver des hommes capables de satisfaire, à la fois, aux plus minces détails de l'existence journalière et à l'orientation des destinées d'un grand peuple? Quand il s'en trouve, le temps leur manque pour agir efficacement. Au milieu des fluctuations parlementaires, un ministre nommé est un ministre révoqué. Tandis qu'il tient tête aux compétitions, aux sollicitations et à l'intrigue, en prodiguant les discours, l'armée, la justice, les affaires étrangères vont à vau-l'eau ; l'administration est livrée à des mains subalternes.

Le vice organique de la centralisation éclate dans le mal qu'elle fait et le bien qu'elle empêche. Tôt ou tard ce régime impuissant, irresponsable, anonyme, s'incarne dans un homme. Le despote n'est

jamais loin, quand le despotisme est possible.

Quand tout un peuple est en l'état d'un cheval sellé et bridé, dans l'attente d'un dompteur, le premier venu l'enfourche à plaisir : on l'a bien vu au 18 Brumaire et au 2 Décembre ; on le reverra, tant que durera la centralisation. Selon la remarque de Montesquieu, il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succède à la République, car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avait pas su se limiter lui-même.

Toute la République est dans la décentralisation, tout le despotisme dans la centralisation. Entre la centralisation et la République, il ne peut y avoir qu'un mariage hybride, condamné à la stérilité, ou à l'enfantement de produits monstrueux. Une monarchie décentralisée, où l'individu ne communique avec l'État que par les organes intermédiaires de la famille, de la commune, du canton et de la province est plus conforme au plan de la nature, plus viable qu'une République centralisée.

Moins accommodante que la liberté-principe, la solidarité ne pactise pas avec la centralisation. Décentralisation, hiérarchie des organes et des fonctions, division du travail, partage des responsabilités : telle est l'ordonnance naturelle, révélée à l'intelligence humaine par la solidarité. Pour organiser la société, il suffit de prendre modèle sur l'organisation du corps humain. Ici le cerveau remplace l'Etat. En apparence, le cerveau centralise tout, gouverne tout ;

mais, en réalité, la machine humaine fonctionne, à l'état normal, comme s'il n'y avait pas de cerveau. L'estomac, le cœur, les poumons, le foie travaillent en pleine indépendance, sans préjudice pour la solidarité qui les lie ; bien plus, chaque cellule rudimentaire a sa vie propre qui ne prend fin qu'après la mort de l'organisme collectif. Dans un corps sain, le cerveau ne s'occupe pas des menus détails de l'existence ; à moins d'un trouble partiel ou général, qui l'oblige à faire acte d'hygiène, il abandonne à chaque organe subalterne l'intégralité de ses fonctions. Ainsi, les forces du cerveau ne s'usent point en vain, et il est toujours prêt à remplir l'office de régulateur suprême que lui assigne la nature.

La décentralisation n'empêche pas l'unité, au contraire. Où trouver une plus magnifique unité que dans le corps humain ? Notons que jamais l'unité française ne fut plus grande qu'au temps où elle s'incarna dans la personne de Jeanne d'Arc, malgré l'excessive décentralisation. Notons encore qu'à cette heure l'unité ne fait point défaut aux pays décentralisés. En Belgique, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, partout où la famille, la commune et la province déchargent la responsabilité de l'Etat, l'unité nationale offre le plus de force et de cohésion, l'autorité s'exerce avec le plus de compétence, d'esprit de suite et de prévoyance. On n'y voit point les hommes d'État affolés, le gouvernement contesté et vilipendé, l'ordre sans cesse compromis, les destinées

de toute une nation à la merci des faubourgs d'une capitale ou d'une minorité démagogique. Une crise, si violente qu'elle soit, n'est qu'une crise locale ; l'influence des tribuns n'est qu'une influence de tribune; et les sauveurs sont inutiles, où le sauvetage n'est pas nécessaire.

La décentralisation est pour un peuple la meilleure garantie contre le despotisme, les révolutions par surprise et sa propre démence. Elle se borne à réclamer, pour la commune, la gestion des affaires communales; pour le département, la gestion des affaires départementales, laissant à l'État le domaine supérieur du gouvernement d'ensemble et de la politique à longue portée.

La seule objection à l'encontre de l'autonomie communale est fournie par les grandes villes, que l'on représente comme de petits États qu'il serait impossible de contenir dans leurs frontières naturelles. Cette objection ne tient pas devant l'analyse des faits. Il suffit de la moindre observation pour reconnaître qu'une grande ville n'a pas été formée d'une seule pièce, qu'elle est, presque toujours, un agrégat d'anciennes paroisses qui avaient leur église, leur école, leur biens, leur police et leur administration, jusqu'au moment où la centralisation confisqua tout. La décentralisation consiste à remettre les choses en l'état naturel, à rétablir les communes, afin de rendre impossible le retour de la Commune anarchique.

En recommandant cette solution, on n'oublie pas que les communes urbaines ont perdu leur autonomie; mais il reste les paroisses et les quartiers, où la primitive solidarité s'est maintenue en dépit des vicissitudes, et où il serait facile de trouver les assises d'une décentralisation. L'arrondissement n'est qu'un artifice inventé pour la commodité de la centralisation; il est trop étendu pour répondre aux besoins élémentaires qu'il devrait servir. Une grande ville, solidairement constituée, doit offrir dans chaque quartier, l'image d'une commune rurale jouissant de sa pleine autonomie, ayant toute l'initiative nécessaire pour encourir la responsabilité de son administration, de son hygiène et de sa police. Chaque quartier possédant un conseil municipal et un maire pour gérer ses intérêts immédiats, rien n'empêche de traiter une grande ville comme une juxtaposition de communes indépendantes les unes des autres, dans les choses ordinaires de la vie. Quant aux relations intercommunales et à l'entretien de la solidarité supérieure, les communes urbaines doivent trouver, comme les communes rurales, dans le conseil général du département leur organe naturel.

Comme on le voit, il suffit de décentraliser les grandes villes pour restituer aux communes et aux départements, en admettant qu'il ne soit pas préférable de rétablir les anciennes provinces, l'autonomie qui leur appartient de droit naturel.

Dans quelle mesure convient-il de décentraliser, pour que chaque étage de l'édifice social reçoive exactement la charge qui lui revient, pour que chaque organe exerce la plénitude de ses fonctions, au plus grand avantage de l'ordre et du progrès? La réponse à cette question devient facile, si l'on s'inspire du principe de solidarité. Sans entrer dans les détails, on peut recommander aux législateurs les points suivants :

Suppression de tout lien direct entre l'individu et l'État;

Décentralisation de tous les ministères à l'exception de celui des Affaires étrangères, le seul qui relève entièrement de la compétence de l'État. Même le ministère de la Guerre doit abandonner à chaque corps d'armée les éléments indispensables à sa vie propre, sous peine de renoncer à la direction générale et de manifester son action par l'impuissance et le désarroi ;

Attribution à chaque autonomie inférieure d'une part d'initiative et de responsabilité correspondante à sa capacité organique et à sa compétence ;

Nomination et entretien des agents strictement communaux par la commune, des agents départementaux par le département;

Affectation du principal des contributions à la commune, et des centimes additionnels aux besoins du département et de l'Etat;

Répartition des contributions indirectes entre

l'État, les départements et les communes, au *prorata* de leurs charges ;

Entretien de l'instruction primaire par la commune, de l'instruction secondaire par le département, de l'instruction supérieure par l'Etat : sans préjudice pour les droits de ce dernier, en ce qui concerne les programmes d'études, les méthodes et la haute surveillance.

Enfin, mise à la charge des communes du budget des cultes, contre une diminution d'impôts équivalente. Les communes seraient libres de ne pas entretenir un culte abandonné ; en revanche, elles auraient droit à l'assistance du département et de l'Etat, dans le cas où l'insuffisance de ressources ne leur permettrait pas de satisfaire leurs besoins religieux. La décentralisation du budget des cultes est plus conforme à la justice, au besoin des consciences et à la sagesse politique, que la suppression de ce budget par mesure révolutionnaire. Il n'est point de meilleur moyen de séparer l'Église de l'État.

Les questions soulevées plus haut permettent d'éprouver la vertu des principes de solidarité et de perfectibilité. L'un et l'autre sont en jeu. L'un et l'autre, étant les interprètes de la nature, imposent à la logique humaine des conséquences inéluctables. S'il est vrai que la solidarité se manifeste pour ainsi dire seule, quand elle constitue le couple par l'instinct génésique, la perfectibilité, l'évolution entre en scène dès la formation de la famille, et c'est elle qui tire

successivement, de cette véritable matrice sociale, la commune, la province et l'État, se réservant d'élever l'État lui-même, par des développements progressifs, à la puissance finale de l'humanité. Toute solution entraînant la ruine de l'État au profit d'une autonomie inférieure, et *vice versâ*, est contraire aux principes naturels, funeste à la société.

Trouver les points mathématiques où les diverses autonomies se rencontrent en un juste équilibre pour travailler solidairement, dans l'intérêt de leur conservation et de leur avenir : voilà l'idéal ; l'intelligence et l'expérience collectives ont plein pouvoir de le réaliser.

LES FORMES DE GOUVERNEMENT

Plusieurs s'étonneront que, parmi tant de sujets et d'aperçus, empruntés à toutes les sciences, pour rattacher la politique et l'organisation sociale à la solidarité et à la perfectibilité, il n'ait point été question du peuple souverain. En effet, on n'a point parlé de cette chose, par la raison qu'à l'état naturel on ne l'a nulle part rencontrée. Ni en astronomie, ni en physique, ni en chimie, ni en biologie, ni en sociologie, rien de semblable à la souveraineté de la force aveugle et du nombre inconscient ne s'offre à l'observation. Ce ne sont pas les atomes ni même les corps célestes qui gouvernent l'univers, ce ne sont pas les cellules qui gouvernent le corps

humain, ce n'est pas la populace qui gouverne l'humanité. Partout l'intelligence agite la matière : *mens agitat molem.*

On sait bien qu'il y a des pays où le peuple se croit souverain, en vertu d'une fiction constitutionnelle, qui prend corps juste le temps de déposer un vote dans une urne, après quoi, son rôle, comme celui des chœurs antiques, est de rentrer dans l'ombre, pour que la scène reste aux véritables acteurs. La souveraineté dure une minute, l'abdication dure plusieurs années. Cela s'appelle le gouvernement de tous par tous et pour tous.

Sans être contempteur du peuple, en ayant pour lui toute l'indulgence que réclame l'ignorance, on peut se moquer de ses prétentions à la souveraineté, et de sa candeur qui lui fait prendre au sérieux la plus extravagante mystification.

Comment l'individu serait-il quelque chose dans un État centralisé, où la commune et le département ne sont rien ?

Ce n'est point à dire que la souveraineté du peuple soit une conception purement subjective. Certes, le peuple souverain a marqué sa trace dans l'histoire : mais ce n'est pas sous la forme organique et dirigeante qui caractérise la souveraineté de l'esprit : c'est plutôt à l'instar des inondations, des ouragans et des tremblements de terre qui ne laissent derrière eux que des ruines.

Ce que l'on appelle démocratie, c'est-à-dire le gou-

vernement du peuple par lui-même, est un non-sens. Démocratie est un mot qu'il faut rayer du dictionnaire, où ce qu'il exprime est mieux rendu par le mot démagogie. Toutes les formes de gouvernement ont pris corps dans l'histoire : la théocratie, l'autocratie, l'aristocratie, l'oligarchie ont régné et règnent encore, avec plus ou moins de succès ; une seule chose ne s'est jamais vue à l'état normal, régulier, permanent : c'est une pure démocratie. Même dans les sociétés antiques, où l'État ne dépassait point la frontière d'une cité, où la cité comprenait plus d'esclaves que de citoyens, la démocratie ne servit qu'à déguiser un gouvernement oligarchique ou la démagogie.

Pour trouver un régime correspondant au mot démocratie, il faut remonter jusqu'à l'origine de l'humanité ; de même qu'il faut remonter à l'origine de l'univers pour imaginer le chaos. Le chaos se dissipe partout, sous l'influence des lois de solidarité et de perfectibilité. Avec le temps, une direction de plus en plus intelligente s'empare des hommes et des choses ; le désordre dans les choses, l'anarchie parmi les hommes, ne sont plus que des faits accidentels. Loin de tendre vers des simplifications ou vers une élimination du gouvernement, l'évolution l'affermit et le complique, en y ajoutant sans cesse des organes nouveaux. N'en déplaise à la démocratie, à l'âge actuel de la civilisation, le raffinement et la délicatesse de ces organes en inter-

disent l'usage à l'ignorance et à la brutalité.

Pour apprécier la valeur relative des diverses formes de gouvernement, il faut se reporter au temps où la famille constituait le premier rudiment de la solidarité humaine, et reconnaître, s'il y a lieu, les modifications qu'elle a subies sous l'influence de la loi de perfectibilité. Or, malgré la longueur des temps écoulés, la famille est restée, quant au gouvernement, conforme à son origine. Toujours et partout, la famille est gouvernée de même, dans les mêmes circonstances. Non seulement les relations primordiales entre le père, la mère et les enfants, n'ont subi aucune révolution semblable à celles que l'histoire relève dans la sphère des associations supérieures, mais on n'y remarque aucun changement appréciable.

Lorsque les enfants sont pleinement ignorants, dépourvus de raison, incapables de vivre par eux-mêmes et de se conduire, le gouvernement paternel est absolument despotique. Ni la liberté individuelle, ni la conscience morale, ni la responsabilité personnelle, ni aucun de ces attributs que la théologie et la métaphysique considèrent comme inhérents à la nature humaine, ne viennent plaider en faveur des enfants contre l'autorité dictatoriale du père. Ce n'est que dans le cas où cette autorité verse dans la démence, le vice scandaleux ou le crime, que les législations des peuples civilisés interviennent, non pour affranchir les enfants, mais pour remet-

tre en d'autres mains l'arbitrage de leur sort.

Plus tard, lorsque les années et l'éducation ont affermi l'intelligence des enfants, l'autorité despotique du père se relâche insensiblement. Au *sic volo, sic jubeo*, au commandement arbitraire succède un état qui n'est pas celui de la liberté, mais où le raisonnement, la discussion et la persuasion transforment l'obéissance passive en obéissance volontaire. Il s'agit d'une sorte de régime constitutionnel, succédant au régime despotique. Bien qu'elle ne soit point arrachée par la force, transcrite sur des parchemins, solennellement paraphée et jurée, à l'instar des constitutions d'Etats, cette charte naturelle arrive toujours à son heure et n'est jamais sujette à réaction ; au contraire, elle devient de plus en plus élastique et progressive, à mesure que les enfants s'en montrent plus dignes.

Plus tard encore, quand les enfants atteignent l'âge viril, quand les cellules qui composent l'agrégat familial sont mûres pour la séparation, aptes à la procréation de nouvelles familles, l'autorité paternelle abdique sans que, dans les conditions normales, les liens de la solidarité se relâchent ; chaque membre trouvant intérêt à confier le patrimoine commun de fortune et d'honneur à l'administration la plus intelligente et la plus féconde.

Ainsi, le gouvernement de la famille passe successivement, sous la main de la nature, de la monarchie à la république, en traversant une étape

intermédiaire, correspondante au régime constitutionnel.

Si cette observation est juste, il en résulte que parmi les trois systèmes de gouvernement enseignés par la nature, aucun n'est absolument bon, aucun n'est absolument mauvais, chacun étant tour à tour le meilleur et le seul applicable, selon le degré de la croissance sociale. Les nations sont soumises à la loi qui gouverne les individus. Comme les individus, les nations ont une enfance, une adolescence et un âge mûr. Durant la première phase de leur existence, elles sont aussi incapables de se conduire que les enfants. Appliquer à une nation dans l'enfance le tempérament républicain est contraire à la loi d'évolution. Une pareille tentative aboutit fatalement à l'anarchie. La même anarchie s'attache au régime despotique, imposé à une nation devenue virile ; la preuve en est dans les révolutions et les réactions qui remplissent l'histoire.

L'observation de la loi naturelle, au sein de la famille, montre, en outre, que tel régime politique, prématurément appliqué, peut amener des catastrophes, sans qu'il soit permis d'en tirer des conclusions défavorables à sa valeur intrinsèque. Ainsi, l'argument qui condamne la république, parce que cette forme de gouvernement a piteusement échoué, en France, en 1792 et en 1848, ne porte pas. De ce que la France n'était pas mûre pour la république à une certaine époque, il ne s'ensuit pas que de

cruelles vicissitudes historiques et une expérieuce chèrement achetée n'aient point hâté sa croissance et justifié son émancipation[1].

On a raison de redouter certains gouvernements ; mais il faudrait redouter davantage les circonstances qui rendent certains gouvernements nécessaires. Selon la remarque de Montesquieu, trop souvent la tyrannie et la dictature rencontrent le prétexte de sauver l'ordre et les lois, et de noyer la société sur la planche de salut où elle a mis sa fortune et son existence.

Chez les nations civilisées, le gouvernement, quel qu'il soit, n'est pas seul responsable du bien et du mal.

Même le despotisme ne peut pas tout ; par conséquent, il ne peut répondre de tout.

« C'est une erreur de croire, a dit encore Montesquieu, qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards despotique ; il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais ; le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque côté. » L'histoire enseigne que le plus détestable gouvernement ne parvient pas à retenir un peuple lancé dans la voie du progrès ; de même le meilleur gouverne ment n'a aucune prise sur un peuple condamné par la corruption des mœurs publiques et le relâche-

1. Ce jugement, émis dans la première édition, a été démenti par les faits. Les faits ont prouvé que la France n'était pas mûre pour la république.

ment des liens sociaux à la décadence et à la mort.

La fin de toute société étant dans le bien-être et le bonheur de ses membres, le meilleur gouvernement est celui où, toutes choses égales, le peuple gagne en nombre, en richesse et en moralité. Établir, à ce point de vue, la valeur comparative des diverses formes de gouvernement, est affaire de statistique. Or, la statistique corrobore toutes les prévisions établies sur les principes de solidarité et de perfectibilité, en proclamant, à l'aide des chiffres et des faits, qu'il en est des gouvernements comme des religions, qui, toutes, ont eu leur raison d'être en leur temps, et qui, toutes, ont encore leur raison d'être en certains milieux.

LE SUFFRAGE UNIVERSEL

La souveraineté du peuple, érigée en principe, a donné naissance au suffrage universel. L'un est la conséquence de l'autre. Après avoir imaginé l'organe, il fallait bien imaginer la fonction correspondante. Mais, comme on l'a déjà remarqué, les principes métaphysiques se distinguent des principes positifs, en ce qu'ils ne comportent point une application étendue, sans se résoudre dans l'absurde. Étant admis que le peuple est souverain, la logique exige que l'élection de ses mandataires se fasse au scrutin de liste pour tout l'État. Chaque électeur doit choisir, parmi des millions de concitoyens répandus sur un immense territoire, quatre ou cinq cents dé-

putés. Mais l'impraticabilité du système étant manifeste, à part quelques logiciens en démence, tout le monde recule devant un pareil casse-cou. Même le scrutin de liste par département, qui a produit l'insurrection de juin 1848 et la Commune de 1871, après avoir joui d'un regain de faveur, semble définitivement abandonné.

En France, les électeurs ne nomment qu'un député par circonscription. Bien que ce régime soit plus inoffensif que le scrutin de liste, il n'en est pas moins incompatible avec l'ordre stable et les conditions normales du progrès. Son principal défaut est de reposer sur deux artifices : le suffrage universel et l'arrondissement. La nature répudiant ces choses, les condamne à des résultats de plus en plus négatifs, de plus en plus révolutionnaires.

La justice de tous les pays civilisés a pour axiome fondamental la compétence des juges ; à des juges incompétents, si intègres qu'ils soient, correspond toujours une justice entachée d'arbitraire et d'iniquité. Or, le suffrage universel, juge souverain entre les juges, manque de la compétence nécessaire pour choisir, parmi des candidats inconnus ou peu connus, les hommes les plus capables et les plus dignes de faire office de législateurs et de pourvoir au gouvernement d'un grand État. On sait comment ont lieu les élections ; on sait également que, sauf de rares exceptions, elles tournent au profit du charlatanisme, de l'intrigue et de la médiocrité. Les

hommes de réelle valeur sont trop honnêtes pour halluciner l'imagination du peuple par d'irréalisables promesses, trop fiers et trop modestes pour monter sur les tréteaux et faire la parade devant le suffrage universel ; comme Gallion au milieu de la bataille, ils se tiennent en repos, disant que ce n'est point leur affaire. Dans une lutte à coups de poumon, souvent à coups de bras, la victoire est aux athlètes et aux énergumènes plutôt qu'aux hommes d'intelligence et de savoir.

Dans l'armée, nul ne peut devenir caporal avant d'avoir été soldat. Dans les carrières civiles, des examens sévères défendent les moindres places. De longs et honorables services sont indispensables pour arriver au sommet de la hiérarchie militaire, administrative et judiciaire. Avec le suffrage universel centralisé, un premier venu passe sans transition au rôle de législateur et de gouvernant !

Que peut devenir une République en ces conditions ? Ce que devient une ruche d'abeilles en proie à des essaims de mouches qui souillent et déshonorent ce qui survit à leur voracité.

Vainement on s'imagine que la diffusion de l'instruction augmente chaque jour la compétence du suffrage universel, et que le temps travaille à l'éclairer. Avec le scrutin par arrondissement, un maître d'école, un savant même est aussi embarrassé que le dernier des électeurs. Nulle science ne permet

de distinguer parmi des hommes échappant à toute investigation directe et sérieuse.

Vainement on prétend qu'à défaut de la capacité, le scrutin par arrondissement favorise la modération et la sagesse. Cela se peut, en temps normal ; encore, faut-il ne point tenir compte d'une disposition des foules ignorantes aux changements sans motifs, ni d'une sorte de besoin dramatique qui les porte vers les extrêmes. Mais, survienne une crise économique ou militaire, une de ces causes qui passionnent et aveuglent, et le scrutin d'arrondissement n'offre pas plus de garanties que le scrutin de liste contre la révolution ou la réaction.

La question du meilleur mode électoral à introduire dans un grand État permet de soumettre à une épreuve comparative la liberté-principe et la solidarité. Supposons qu'un pays autocratique veuille adopter le régime représentatif. En s'inspirant de la liberté-principe, et en imitant les applications que ce principe a reçues au cours de l'histoire, il aboutira logiquement à la substitution de la souveraineté populaire à l'autocratie ; en fait à une révolution. Comme les avantages d'une révolution, même à l'unique point de vue de l'intérêt général, sont au moins douteux, il attendra qu'il y soit contraint, avant de risquer ce véritable saut dans les ténèbres.

Avec le principe de solidarité, les risques sont nuls et les avantages certains. Ici, l'évolution enlève tout prétexte à la révolution. Comme on l'a vu pré-

cédemment, la solidarité décompose le problème, avant d'en entreprendre la solution; elle s'interdit de toucher à l'État, avant d'avoir constitué la famille, la commune, le canton et la province, ses supports naturels. A ses yeux, l'individu n'apparaît jamais; toujours il est membre d'une famille, à moins qu'il n'en soit le chef. A titre de chef, il concentre dans ses mains tous les droits de la famille; à titre de membre, il délègue son droit. C'est au père de famille, ou à la mère, qui le remplace en cas de mort, que la solidarité reconnaît un droit électoral, en proportion avec le nombre des membres. Autant d'enfants, autant de suffrages à la disposition du père ou de la mère.

La famille n'ayant aucun lien direct avec l'État, ni même avec la province, les suffrages ne sont applicables qu'aux élections communales. Aux conseils communaux appartient, en vertu de la solidarité-principe, le droit d'élire des délégués aux conseils provinciaux. Enfin, l'Assemblée nationale se compose des délégués des conseils généraux.

Que l'on veuille bien remarquer qu'il ne s'agit point ici d'un système purement rationnel, mais d'une conception d'ordre calquée sur l'ordre même de la nature, tel qu'il est enseigné par la science et l'histoire. Cette conception est en parfait accord avec le principe de justice invoqué plus haut; à tous les degrés de la hiérarchie électorale, le droit s'exerce en pleine compétence. Dans une commune, tout le

monde se connaît; la capacité, l'honorabilité, la situation de chacun s'étalent au grand jour; les sources d'informations sont sous la main; le plus ignorant électeur est aussi compétent que le plus éclairé. De même, les conseils municipaux et les conseils généraux élisent leurs délégués respectifs, en connaissance de cause, parmi des hommes dont les facultés d'intelligence et de travail ont été éprouvées sous leurs yeux.

Comme les conséquences des votes rejaillissent directement sur ceux qui les ont émis, selon que les affaires municipales sont bien ou mal administrées, chaque chef de famille en ressent aussitôt le profit ou le dommage, et ne songe plus à demander compte à l'État d'un sort dont la responsabilité lui incombe en partie.

Cette observation s'applique à la commune. Si les affaires intercommunales sont mal gérées par les conseils provinciaux, c'est parce que les communes ont mal choisi leurs délégués.

De même, si le Parlement ne contient pas l'élite de la nation, la faute n'en est pas au système électoral, qui dispose tout dans ce but. Mais, comment supposer que tous les électeurs, à tous les degrés, ne choisissent pas pour délégués les hommes les plus capables et les plus dignes de défendre leurs intérêts ? On peut admettre quelques tâtonnements au début, sans que l'économie de la conception générale en soit troublée, sans prévoir un cas où l'ordre

et le progrès puissent souffrir de son application.

En décentralisant le suffrage universel, en contenant sa fonction dans les limites de sa capacité organique, la politique d'État, où s'agitent les intérêts et les destinées des nations, échappe à l'immixtion directe de la multitude ignorante et regagne son éminence et sa dignité. Nul ne passe sans transition au pouvoir législatif, et ne met la main sur les rouages de l'État, avant d'avoir fait ses preuves dans les assemblées municipales et provinciales. Après avoir conquis un siège au conseil municipal, l'aspirant à la députation doit obtenir de la confiance de ses collègues l'honneur de siéger au Conseil général, où l'attend une dernière épreuve. Ainsi, les élections correspondent à une sélection.

L'Assemblée nationale, se composant des délégués des conseils généraux, rattachés aux électeurs primaires par l'organe des conseils municipaux, un contrôle hiérarchiquement organisé remplace l'agitation révolutionnaire. Au progrès par saccades, suivi de reculs, à l'action intempérante provoquant la réaction succède une marche en avant, solide et continue, sur un terrain d'avance exploré. Le mandataire étant toujours révocable par le mandant, le mandat porte le caractère impératif, sans que l'harmonie cesse de régner entre les pouvoirs publics. Toutes les autorités, ayant une origine respectable, obtiennent facilement le respect, et la discipline nationale, au lieu de reposer sur des conventions ou

la contrainte, s'exerce en vertu du libre consentement de tous. Quand l'élite du pays, avant de convoiter la députation, est obligée de rivaliser de dévouement à la chose publique, au sein des conseils municipaux et provinciaux, les intérêts directs du peuple trouvent immédiatement et sur place la plus complète satisfaction. Ce stage forcé est d'un inestimable prix pour la mise en rapport de toutes les ressources locales, pour le développement de la mentalité et de la moralité publiques.

Ainsi, s'affirme, encore une fois, la vertu de la solidarité-principe par son impuissance pour le mal, par sa toute-puissance pour le bien.

CINQUIÈME PARTIE

L'INSTRUCTION SELON L'ÉVOLUTION

I

Dans les limites du savoir positif, l'univers n'offre ni commencement ni fin, ni perfection ni chaos ; mais on constate, dans tous les ordres de phénomènes, des décompositions et des recompositions successives, permettant d'assigner à chaque phénomène particulier une origine chaotique ou, si l'on aime mieux, absolument rudimentaire. De même, on observe, au terme de toutes les évolutions partielles, un état de perfection relative, où chaque phénomène dégage son *maximum* de puissance, en attendant qu'il restitue au laboratoire de la nature ses éléments épuisés.

On peut contester la perfectibilité universelle, bien

qu'il suffise, pour l'établir, de faire l'addition de toutes les évolutions partielles ; mais il est impossible de refuser, à chaque phénomène détaché de l'ensemble, un point de départ relativement chaotique, d'où il gravite vers un point d'arrivée relativement parfait.

La loi qui se sert, comme d'un champ d'expériences, de l'intervalle entre ce point de départ et ce point d'arrivée, qui transforme, sous nos yeux, la matière élémentaire en organismes de plus en plus complexes, justifie amplement le sens et la portée que l'on attribue, en ce travail, au mot de perfectibilité.

La perfectibilité n'est pas moins féconde que la solidarité. Quel que soit le problème sociologique à résoudre, il se compose nécessairement de trois termes : le présent, le passé et l'avenir. Des deux premiers termes étant reconnus, il est facile d'en dégager le troisième. Mais, pour arriver à l'entière connaissance du présent, l'étude attentive et profonde du passé s'impose d'abord. Ce n'est qu'en remontant à la source des choses, en les saisissant au point d'origine, en suivant pas à pas leur marche, le long des siècles, qu'on arrive à dégager le fortuit et le contingent du principal et du nécessaire. En voyant les inutiles détours que l'évolution humaine a parcourus, pour gagner le terme actuel, on arrive bien vite à les remplacer par une ligne droite et à convenir que, n'étaient les obstacles mis en travers

de la loi naturelle par des institutions à contre-sens, l'ordre moral et social serait partout en exacte correspondance avec la civilisation matérielle.

Cette simple reconnaissance suggère aux législateurs et aux politiques une méthode d'une souveraine efficacité. Au lieu de parler et d'agir à l'aventure ou de s'en rapporter à des consultations anciennes sans valeur aujourd'hui, de quelque autorité qu'elles soient revêtues, ils trouvent avantage à demander directement à la nature la règle de leur conduite. En vertu de cette méthode, toute question scientifiquement posée peut être scientifiquement, sinon définitivement résolue ; il suffit de relever, dans les limites de l'expérience, les étapes de son développement, depuis l'origine jusqu'à son stade contemporain, de la dégager, s'il y a lieu, de l'ornière théologique ou métaphysique et de la rattacher aux lois naturelles avant de l'étreindre avec toutes les ressources du savoir positif.

On connaît toujours, plus ou moins, l'état d'une question chez tous les peuples civilisés. Selon la routine dominante, c'est beaucoup de prendre résolument à chacun ce qu'il a de mieux, sauf à recourir à de nouveaux emprunts, au fur et à mesure des nouveaux développements. Mais, comme, nulle part, jusqu'à ce jour, l'évolution sociologique ne se rattache à des principes fondés en nature, comme elle est partout gouvernée arbitrairement, il se trouve que telle cause, salutaire en tel pays, en-

gendre ailleurs des effets désastreux. C'est ainsi que le régime parlementaire, le libre-échange et toutes les sortes de liberté produisent, selon les circonstances, des résultats satisfaisants ou les plus poignantes déconvenues.

De pareilles contradictions ne sauraient se produire avec la solidarité et la perfectibilité. Si, par exemple, on applique ce dernier principe à la découverte de la meilleure méthode d'instruction, applicable en tous pays, on remonte aussitôt à l'origine de l'évolution pour déterminer, à partir de ce point, les étapes nécessaires du progrès. L'observation profonde attache l'évolution humaine à celle des animaux. L'animalité est la clé de l'humanité. Impossible de connaître l'homme sans l'étude préalable des animaux. Chez les animaux les phénomènes les plus obscurs de la psychologie humaine se manifestent en plein jour; l'influence prépondérante de l'atavisme sur la constitution intellectuelle et morale, aussi bien que sur l'organisme physique, saute aux yeux. Après avoir reconnu l'extrême difficulté qu'offre le dressage d'un cheval sauvage, l'extrême docilité d'un énorme chameau à s'agenouiller à la voix d'un petit enfant, comment ne pas voir dans l'atavisme le principal facteur de l'éducation animale? De même, lorsqu'on rencontre, dans une classe, des enfants qui comprennent tout à la moindre explication, tandis que d'autres ne comprennent rien malgré le travail le plus acharné,

force est de convenir que l'enfant d'une race inculte est obligé de tout apprendre, quand celui d'une race cultivée ne fait que se souvenir. Ces observations condamnent les systèmes d'instruction fondés sur la supposition que toutes les intelligences sont également en état d'en profiter. Sous peine de multiplier les fruits secs et les déclassés, la plus rigoureuse sélection doit présider à l'accès des écoles supérieures. Soumettre au tourment de la pensée des sujets incapables de penser est aussi absurde et bien plus dangereux que d'entraîner aux courses d'hippodromes des chevaux naturellement voués au labour. Comme on ne rencontre, nulle part, les premiers hommes épelant et lisant une écriture qui n'existe pas, on en conclut que l'écriture a précédé la lecture. Mais l'écriture même ne marque pas un commencement. L'âge de pierre n'a laissé trace d'aucune écriture ; en revanche, on possède des manches en corne de renne, incrustés de dessins, retraçant des épisodes de chasse au mammouth ou à l'aurochs ; d'où l'on conclut que le dessin a servi d'introduction à l'écriture.

Toutefois, avant de dessiner, d'écrire et de lire, l'homme avait domestiqué quelques animaux. Le besoin de les compter s'imposa d'abord. Aujourd'hui même, il ne manque pas de bergers ignorant la lecture, mais sachant dénombrer leurs troupeaux ; quelques-uns poussent fort loin le calcul,

sans jamais l'avoir appris. Le calcul est donc naturellement la première acquisition scientifique de l'humanité.

Ce n'est point à dire que, jusque-là les hommes soient restés vierges de savoir. Il est, au contraire. certain qu'une foule de notions concrètes prirent, dès l'origine, possession de leur cerveau, soit qu'elles fussent le résultat de l'expérience personnelle, soit qu'elles vinssent, par voie d'hérédité et de tradition orale, des ancêtres. Mais la tradition orale suppose déjà le langage, qui suppose, à son tour, un certain ajustement du mécanisme vocal. Remarquons encore que, plus les hommes se rapprochent de l'état primitif ou sauvage, plus leurs sens sont aiguisés[1], plus se sont développées leur rusticité, leur agilité et leur force corporelle.

Il y a dans l'ensemble de ces observations tous les éléments d'une méthode d'instruction conforme à l'évolution naturelle, où chaque chose se trouve véritablement à sa place, en parfaite concordance avec l'instinct et les besoins de l'enfant. L'enfant passe les premiers temps de sa vie à croître, à se développer, à exercer ses organes. En même temps

1. Les Indiens d'Amérique s'orientent dans les forêts vierges sur des indices imperceptibles à nos yeux. Les Touaregs sentent la fumée du tabac à plusieurs kilomètres de distance. Les sens étant par rapport au cerveau ce que les éclaireurs sont à une armée, toute erreur des sens est aux dépens du jugement. On ne saurait trop recommander aux éducateurs de l'enfance la résurrection des sens atrophiés par la civilisation. L'expérience démontre qu'il n'est rien de plus facile, les enfants trouvant dans cet exercice un amusement.

ses sens se développent : par la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le tact, il acquiert une connaissance relative des objets. Un peu plus tard, il apprend à parler. Dès ce moment, il se livre à la numération, voir même à l'addition et à la soustraction. Il connaît le nombre des personnes de son entourage, des animaux familiers, en retranche les absents et y ajoute les intrus. Qu'il trouve, sous la main, du charbon ou de la craie, il couvre de figures les parquets et les murailles sans qu'on l'y incite, souvent malgré la défense.

Qu'il soit seul ou en compagnie, il s'agite et crie sans cesse. Naturellement ses cris se transforment en sons rythmés, et ses mouvements se font en cadence. Sa curiosité est sans bornes; il voudrait tout savoir à la fois. C'est surtout à partir de ce moment que la question de méthode acquiert une capitale importance.

On ne craint pas de soutenir, après expérience, qu'un système d'instruction primaire, rigoureusement conforme à la progression établie plus haut, produirait des résultats bien supérieurs aux meilleures méthodes actuelles qui, toutes, commencent par la lecture, et intervertissent plus ou moins l'ordre révélé par la nature. L'ordre naturel s'applique à tous les enfants, également sains et doués, avec un égal succès.

II

Les parents et les instituteurs se plaignent souvent de la paresse et du mauvais vouloir des enfants. La faute en est entièrement à eux, ou plutôt à leurs méthodes. Il y a des éducateurs qui trouvent le moyen de rebuter les meilleurs élèves, comme il y a des cavaliers qui rendent rétifs tous les chevaux. Des légendes religieuses ou mythiques, des entités métaphysiques, la grammaire et la syntaxe, enveloppées d'une phraséologie pédantesque, ne conviennent pas à l'enfance affamée de savoir positif. Toutes ces choses, qui ne correspondent à aucun besoin immédiat, sont la mort de l'intelligence, sans compter qu'en ouvrant un livre de science, il semble qu'on entre dans une pharmacie où des ingrédients vulgaires deviennent méconnaissables, sous les étiquettes baroques dont ils sont affublés. L'enfance serait reconnaissante à qui lui mâcherait la besogne de s'instruire. La vérité est simple ; rien n'empêche de l'exprimer simplement et de la mettre à la portée de toutes les intelligences.

Il n'y a pas d'enfants paresseux. L'apathie est

à peu près synonyme de maladie. L'enfant bien portant épuise toute son activité ; s'il ne la consacre pas à l'étude, il la gaspille en des choses qui l'attirent davantage; et ces choses sont toujours conformes à l'évolution naturelle. En réglant ses exigences sur l'évolution, on ne rencontre point d'enfants paresseux. La méthode déduite du principe de perfectibilité est un véritable passe-partout qui facilite l'accès de toutes les intelligences.

Développement corporel, conjointement avec le développement de l'appareil vocal, danse, chant et musique, éducation des sens, calcul, dessin, écriture, et lecture, telle est la progression enseignée par la nature, la seule applicable à tous les enfants, en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance, avec un infaillible succès.

Il ne s'agit encore que de l'instruction élémentaire; mais, en prolongeant la méthode naturelle, on trouve qu'elle étend son efficacité jusqu'aux sommets culminants de la science. La hiérarchie scientifique, établie par Auguste Comte, est absolument conforme à l'évolution historique; elle en marque les principales étapes, et permet de remplacer par une voie rectiligne les méandres et les sinuosités où s'attarde l'enseignement.

Cette considération se recommande à la sollicitude des philantropes qui réclament la journée de huit heures pour les ouvriers manuels dans un pays ou l'école condamne les enfants à des travaux

nocturnes, où les candidats aux écoles supérieures dorment à peine quelques heures pour satisfaire à des programmes indigestes sans dépasser les limites d'âge.

La méthode naturelle a l'avantage de répondre immédiatement aux nécessités pratiques. A tous les degrés de l'enseignement, elle ajoute aux moyens naturels dont dispose l'élève les instruments scientifiques les plus propres à lui assurer la victoire dans la lutte pour la vie. L'ouvrier, le paysan, le simple manouvrier sortiront de l'école plus aptes à gagner leur pain que les illettrés ; si les études sont bien graduées, conformément à l'évolution naturelle, la moindre négligence d'un cours les laissera inférieurs à leurs concurrents. Même dans les cours les plus élevés, le luxe doit être sacrifié au nécessaire. C'est le cas de rappeler une inscription au bas d'un portrait d'empereur dans le *Rœmer* Frankfort : *Hujus modi comparandæ opes quæ simul cum naufrago enatant.* A quoi servent à ce point de vue l'orthographe raffinée et les exercices de style exigés dans les écoles primaires ?

Raccourcir est plus difficile que d'amplifier. Les amplifications oratoires et les dissertations philosophiques préparent des sophistes et des rhéteurs, capables de pasticher les maîtres aux dépens de l'originalité, de la concision et de la clarté. On n'enrichit pas l'idée en inventant des mots. Ceux qui pratiquent cet exercice, loin d'être des procréateurs, ne

sont que des eunuques amoureux. Dans un système d'instruction bien conçu, le cours de philosophie pourrait se réduire à la chronologie de l'évolution philosophique et celui de rhétorique aux préceptes d'Horace, au discours sur le style de Buffon, et à cette boutade de Voltaire : « Le substantif et l'adjectif s'accordent en genre et en nombre, ce qui ne les empêche pas d'être des ennemis mortels ». Ainsi, la longueur d'un écrit, d'un plaidoyer ou d'un discours parlementaire ne serait plus son principal mérite et dans les pays latins surtout, où la forme étouffe le fond, les intérêts vitaux profiteraient de tout le temps gaspillé pour la phraséologie.

L'histoire est à refaire en son entier. L'histoire refaite sera l'histoire du progrès humain. Au lieu de s'attarder au récit des compétitions et des batailles stériles, elle établira la généalogie des œuvres fécondes; elle oubliera les ravageurs de la terre et les contempteurs du progrès pour se montrer reconnaissante envers les penseurs, les savants, les inventeurs, les philanthropes, les modestes bienfaiteurs de l'humanité. L'histoire s'appellera la justice, justice pour les hommes, justice pour les institutions. Elle enseignera à la jeunesse que mieux vaut laisser un nom sans tache qu'un grand nom et que sur cette terre même les capitulations de conscience trouvent leur châtiment. Aussi longtemps que l'histoire sera la glorification des conquérants et des scélérats, mieux vaudrait ne pas l'enseigner, car elle

est la plus terrible des armes aux mains de la critique dissolvante, de la guerre et de l'anarchie. Ainsi s'explique que des hommes très instruits, que des peuples dotés du plus large enseignement vivent sans frein ni boussole, incapables de faire œuvre organique, n'ayant même plus pour se conduire le bon sens des simples, plus dangereux aux autres et à eux-mêmes que des sauvages en possession d'engins perfectionnés.

Bref, l'instruction n'est qu'un moyen dont l'éducation est le but. L'éducation seule permet d'élever l'animal humain à la dignité d'homme, en lui enseignant la propreté corporelle, l'hygiène, la politesse, les devoirs moraux et sociaux indispensables aux pères de famille, aux citoyens et, aussi longtemps que la guerre prévaudra dans les relations internationales, aux soldats pour défendre la patrie.

Dans les pays protestants, l'instruction est dirigée vers ce but. Les Anglo-Saxons surtout tendent à faire de chaque homme un *gentleman* dans le sens du vieux mot français gentilhomme où la particule et les titres ne signifient rien, lorsqu'ils ne s'attachent pas à un homme bien élevé, d'un caractère et d'une moralité supérieurs. Ailleurs l'instruction à tous les degrés se borne à fabriquer des pédants et des cuistres rompus aux imparfaits du subjonctif, mais ignorant les plus simples notions de la civilité puérile et honnête. Cette insouciance de l'éducation dans les écoles laïques, qui éclate dans les manifes-

tations anarchiques des étudiants, fait le succès des établissements cléricaux. Chaque jour augmente le nombre des libres-penseurs qui préfèrent pour leurs enfants l'éducation religieuse au défaut d'éducation.

Les peuples qui tiennent aujourd'hui la tête de la civilisation ont tous commencé par vivre de la chasse et de la pêche avant d'arriver graduellement à l'état pastoral, agricole et industriel. Cette remarque interdit d'élever sans transition un sauvage à la hauteur d'un homme civilisé. Il faut de toute nécessité qu'il gravisse l'un après l'autre les échelons naturels du progrès. L'ascension s'effectue plus ou moins vite selon que l'homme appartient à une race plus ou moins intelligente. Une bonne méthode la facilite; une mauvaise méthode la contrecarre.

Ayant méconnu cette loi, les Américains ont commis deux erreurs à l'égard des aborigènes : la première, quand ils ont voulu les civiliser d'un seul coup; la seconde, quand ils ont conclu de leurs tentatives infructueuses à l'incompatibilité des Peaux-Rouges avec la civilisation. Or, les Peaux-Rouges, ayant franchi l'étape qui sépare l'état sauvage de chasse et de pêche de l'état pastoral, n'avaient qu'un pas à faire pour devenir des agriculteurs. Leur aplanir ce pas dispensait de les exterminer.

Cette leçon n'est pas seulement à l'adresse des peuples colonisateurs; elle s'applique à tous les systèmes d'instruction dont les plus perfectionnés évo-

luent encore à contre-sens du progrès. Aucun ne tient compte de la différence d'aptitudes entre les enfants.

Aucun ne fait obstacle aux ambitions démesurées des parents.

Qu'un charbonnier, après avoir marié ses économies avec celles d'une servante, réalise une petite fortune, aussitôt il rêve pour son fils d'une carrière libérale. Le droit, la médecine, l'école polytechnique ne sont pas au-dessus de ses convoitises. En vain le bon sens lui conseille de borner l'instruction de ce fils au développement de son petit commerce, sous peine de faire un déclassé et, qui pis est, un ingrat qui rougira de le rencontrer dans la rue, il court au-devant de son malheur.

La perturbation de la famille et de l'ordre social découle d'un système d'instruction qui n'interdit pas au rebut de la jeunesse l'accès des écoles supérieures.

La première explication d'un peuple se trouvant dans sa race, celle d'un homme dans sa famille, il devrait y avoir à l'entrée des écoles un registre où seraient inscrites toutes les particularités concernant chaque enfant, notamment le degré de culture et de moralité qu'il tient de ses ancêtres. Un pareil registre épargnerait bien des mécomptes, en permettant de proportionner les études de chaque enfant à ses dispositions naturelles.

Notons, en sens inverse de ce qui précède, com-

bien il est absurde de restituer à l'agriculture les enfants moralement abandonnés des grandes villes. Ces enfants proviennent généralement de parents déshabitués du travail de la terre ou d'un mélange de sang entre maîtres et domestiques, ouvrières et patrons. Une simple inspection de leurs mains suffirait pour les soustraire au travail grossier. Les Anglais ont trouvé le meilleur moyen de tirer parti de cette classe d'enfants, en les enrôlant dans la marine ou dans les musiques de régiment.

En toutes choses, éviter le mal est la moitié du bien. L'instruction publique peut limiter les frontières du mal en se conformant aux leçons de l'expérience. Tel enfant n'est propre qu'au calcul élémentaire, au dessin et à l'écriture. Tel autre se sert de ces instruments pour apprendre la géographie et les sciences naturelles, incruster dans sa mémoire des nomenclatures et des dates, acquérir sans fatigue certaines connaissances d'ordre pratique. Un troisième, mieux doué, cultive tout le champ des études supérieures sans récolter d'autres fruits que ceux qui peuvent l'enrichir personnellement, l'envergure de son esprit ne lui permettant pas de planer au-dessus de l'horizon étroit où se complait l'égoïsme.

Beaucoup de savants sont incapables de faire la synthèse de leur savoir. Leur cerveau est comparable à un atlas de géographie dont chaque feuille contient la description d'une contrée; mais, selon la

remarque de Macaulay dans son étude sur François Bacon, un atlas ne vaut pas un globe terrestre pour comprendre l'importance relative de chaque contrée. « Il y a — dit-il textuellement — des milliers de mathématiciens, d'astronomes, de physiciens, de chimistes, etc., meilleurs que Bacon. Personne n'aura recours à Bacon pour apprendre quelque science ou quelque art particuliers, pas plus qu'il ne demandera à un globe de douze pouces de déterminer le chemin de Kensington à Clapham Common. L'art de Bacon fut d'enseigner à inventer des arts. La connaissance, où il excellait, fut la connaissance des relations mutuelles entre les départements de la science. » Cette connaissance, dont se passent les savants, est indispensable aux philosophes, aux moralistes et aux hommes d'État.

A la notion de l'interdépendance scientifique, il convient d'ajouter celle de la hiérarchie scientifique pour constituer un système d'instruction où toutes les facultés trouvent leur emploi naturel, comme dans un monument en parfait équilibre depuis la base jusqu'au sommet.

III

Le moyen de former des hommes supérieurs n'est pas de sacrifier le jugement à l'imagination et à la mémoire verbale. La mémoire des temps, des lieux et des faits, des choses concrètes, doit précéder celle des abstractions, si l'on veut préserver l'intelligence des enfants contre les chimères et les lieux communs. Quant à l'imagination, cette folle du logis, plus elle est surexcitée, plus elle ressemble à un cheval fougueux qui réclame un frein pour ne pas verser dans les précipices ou se casser la tête contre les murailles. Le jugement est le frein de l'imagination. Lorsque l'imagination s'emporte dans la région des songes, le jugement lui crie que l'homme ne vit pas d'ambroisie divine, mais du fruit des arbres qu'il a plantés.

C'est encore le jugement qui tient en garde contre les utopies. L'instruction a pour premier effet d'ouvrir les yeux des enfants pauvres sur les défauts des hommes, des choses et des institutions, de les aigrir au spectacle des iniquités sociales et de les livrer aux séductions des théories subversives. Dans les pays protestants où la Bible constitue la base de

l'édifice scolaire, l'ordre se concilie encore avec le progrès; mais, partout où le scepticisme et le matérialisme se substituent à l'ancienne foi religieuse, l'instruction accélère la décomposition sociale.

Concevoir une méthode et déterminer un programme d'instruction publique n'est pas affaire d'hommes spéciaux. Les hommes spéciaux tendent naturellement à faire prévaloir leur spécialité. Or, il s'agit d'une œuvre d'architecture sociale qui exige un plan d'ensemble élaboré par des philosophes et des hommes d'État. Un tel plan, subordonnant l'accessoire au principal, ajoutant à tous les progrès réalisés ailleurs les économies de temps et de forces que procure l'observation des lois naturelles, offrirait d'immenses avantages, surtout aux pays centralisés où la moindre oscillation de gouvernail s'étend à tout le territoire en bien comme en mal.

Le problème à résoudre peut être ainsi formulé : Étant donné un peuple de telle race, de telle origine, occupant telle situation dans le monde, en vertu de sa géographie et de son histoire, l'élever au rang qu'il doit occuper dans la concurrence internationale ou l'y rétablir s'il l'a perdu. Le meilleur plan sera donc celui qui résoudra ce problème le plus rapidement et le plus sûrement.

Ici se pose cette question : En quoi consiste l'instruction? La réponse se trouve dans une récapitulation brève et hâtive de l'évolution humaine depuis l'origine jusqu'à nos jours, en remplaçant par une

ligne droite les lignes courbes et brisées qu'elle a suivies pour atteindre le degré actuel de civilisation.

La considération du principe de perfectibilité ramène nécessairement la pensée vers la femme. Plus on approfondit, à ce point de vue, les questions sociologiques, plus on se persuade que la femme est la pierre angulaire de l'ordre et du progrès. En regard de l'homme, elle représente, dans la famille, l'élément conservateur; en regard de l'enfant, elle est l'indispensable facteur de sa constitution physique, mentale et morale, le souverain arbitre de son avenir. L'allaitement ne dure que quelques mois ; mais le rôle de nourrice de l'esprit et du cœur de l'enfant s'impose à la mère pendant plusieurs années. L'instruction de l'homme ne profite directement qu'à lui-même; celle de la femme s'étend sur toute sa postérité. C'est donc à l'instruction de la femme que le législateur prévoyant doit appliquer sa sollicitude; il faut que cette instruction soit sobrement et judicieusement encyclopédique, même à l'état élémentaire, afin qu'elle puisse répondre sans pédantisme à l'insatiable curiosité de l'enfant, et cultiver fructueusement sa mémoire avant son admission aux écoles.

Le concours de la femme est indispensable pour que l'instruction publique devienne une récapitulation de l'évolution humaine, depuis l'origine jusqu'à nos jours, conformément à l'ordonnance logique du principe de perfectibilité.

LA MORALE ET LA RELIGION NATURELLE

On croit avoir suffisamment démontré, au cours des précédents chapitres, la valeur organique des principes de solidarité et de perfectibilité. En outre, la véritable histoire, celle qui montre les lois naturelles, présidant à la formation et au développement des sociétés humaines n'est au fond, que leur histoire. Ainsi, le passé et le présent, répondent de leur avenir.

L'expérience enseigne que les nouvelles conceptions ne s'imposent jamais sur la foi de considérations purement théoriques. Même après avoir victorieusement traversé les épreuves de la méthode expérimentale, elles ne prennent rang parmi

Selon la conception qui domine ce travail, le mal, c'est tout ce qui tend à diviser les hommes et à les maintenir voisins de la sauvagerie; tout ce qui favorise l'harmonie et la paix, le développement du bien-être, de la moralité et du bonheur, parmi les hommes, constitue le bien. Quel meilleur criterium pour la morale positive que la solidarité et la perfectibilité? Sur cette base, les esprits de bonne foi peuvent facilement s'entendre, quelles que soient leurs divergences originelles. La solidarité et la perfectibilité comprennent non seulement les commandements du Décalogue et les préceptes moraux, universellement admis, le sentiment de l'honneur, l'attachement à la patrie, le dévouement aux nobles causes, l'indulgence pour les fautes d'autrui, la tolérance en matière d'opinion, l'amour du beau, du vrai et du juste; mais, en tant que principes naturels, elles détiennent en puissance toute l'évolution future de la morale jusqu'à la perfection.

Quant à la sanction de la morale, elle est aux mains de la nature. Selon d'antiques paroles, la nature attache par des nœuds d'airain et de diamant la peine à ce qui est mal, la récompense à ce qui est bien. C'est ainsi que les œuvres de science et de justice étendent leurs bienfaits sur les plus lointaines générations; c'est ainsi que les enfants expient les fautes des pères, les peuples l'aveuglement de leurs guides, la postérité la mauvaise gestion des ancêtres. Enchaînement des causes et des effets, sanction des

causes par les effets, en bien et en mal : telle est la loi de la nature. Le fatalisme et le talion des anciens rendent hommage à cette loi. Les anciens, vivant plus près des spectacles et des phénomènes de la nature que les modernes, avaient moins de peine à reconnaître sa juridiction.

Si la solidarité et la perfectibilité humaines entrent positivement dans les intentions et les fins de la nature, le plus sage est de s'y soumettre et d'en faire les régulateurs de la conduite publique et privée. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre social, elles assurent à chaque génération une somme de bien-être et de bonheur, en rapport mathématique avec le terme actuel de l'évolution. L'histoire des individus et des nations disent assez qu'on ne les viole pas impunément, et que rien n'est moins une fiction que la Némésis vengeresse.

La morale dominante, telle qu'elle résulte de l'enseignement religieux et métaphysique, est essentiellement arbitraire. Plusieurs de ses prescriptions sont en révolte contre les lois naturelles, à ce point qu'il faut une grâce particulière pour s'y conformer. Le moindre accident suffit pour mettre le feu à tous les principes de la morale révélée. Il n'en est pas de même de la morale positive, commandée par la solidarité et la perfectibilité. Celle-ci porte avec elle sa sanction. Elle ne dit pas : Faites ceci, ne faites pas cela, parce que l'enfer vous attend, à moins que, faisant pénitence, vous n'obteniez la rémission de

vos fautes et l'accès du paradis. Elle dit : il n'y a repentir ni pénitence qui tienne : toute cause en mouvement est une force indestructible qui produit des effets inévitables ; c'est une lettre de change en circulation dont vous ou vos descendants recevrez ou acquitterez le montant, selon qu'elle sera à votre bénéfice ou à votre charge, non dans une vie problématique, succédant à la vie réelle, mais ici-bas.

Si l'histoire était éclairée à la lumière de ces deux flambeaux : la solidarité et la perfectibilité ; si toutes les causes étaient soigneusement relevées et rattachées à leurs effets, la morale deviendrait une science de faits, au lieu d'être une science de dogmes ; l'action humaine serait contrôlée dans la pensée humaine ; un infaillible critérium planerait sur les intelligences et les consciences.

On ne songe pas à nier le caractère fataliste de cette conception. La science est absolument fataliste dans ses théories et dans ses applications. Tous les hommes sont fatalistes dans la vie pratique. Le Christ est fataliste disant : « Il faut que je meure pour que les prophéties s'accomplissent. » L'idée d'un péché originel, d'une tare incréée, qui rend l'humanité responsable de la faute de ses premiers parents, est une idée fataliste. Quand Fénelon écrit dans une de ses lettres : « Il n'y a de joie qu'à vouloir les choses tristes que Dieu nous envoie », il est fataliste. Quand Châteaubriand dit à Wellington : « Vous n'avez point vaincu Napoléon ; vous n'avez

fait que briser le dernier anneau d'une chaîne forgée par le destin », il est fataliste. Fatalistes les méthaphysiciens qui substituent des principes arbitraires aux principes naturels, pour en déduire des systèmes moraux ou sociaux. Les proverbes, qui sont la sagesse des nations, rendent hommage au fatalisme. L'ingénieur, l'astronome, le médecin, l'homme d'État, le philosophe, sont des fatalistes. Fataliste, quiconque se mêle de raisonner et de prévoir.

L'indigence de la langue oblige à se servir du terme de fatalisme pour exprimer la sujétion de l'humanité à des lois inéluctables; mais il ne faut pas confondre le fatalisme dont il est ici question, qui se borne à circonscrire l'intelligence et l'activité humaines dans la sphère de la solidarité et de la perfectibilité, avec cette espèce de fatalisme qui dispense d'agir et de penser.

Loin d'être une cause de prostration et de désespoir, le fatalisme scientifique est, pour l'homme éclairé, le plus énergique des stimulants. L'immutabilité des lois naturelles lui garantissant la possibilité de prévoir, il étudie ces lois pour les appliquer à la prévision. A mesure qu'il apprend à rattacher les effets aux causes, il cherche à se rendre maître des causes pour gouverner les effets. C'est ainsi qu'il arrive à soumettre à son empire les forces et les lois dont il était d'abord l'esclave, à naviguer à travers les écueils de la vie, en se servant des vents et des courants qui le menaçaient de perdition.

Remarquons que la médecine tend de plus en plus à la prophylaxie, à la substitution des moyens préventifs aux moyens curatifs. Or, il y a une hygiène sociale et morale comme il y a une hygiène du corps humain. Le temps approche où le législateur, fatigué de réprimer et de punir, mettra sa sagesse à prévenir le mal. En étouffant le germe, on supprime tout ce qui en découle. Faire le bien n'est pas toujours possible; mais quand la cause d'un mal est reconnue, il n'est jamais impossible d'enrayer la contagion.

La nature, législatrice souveraine, primordiale, a droit à l'obéissance. Jusqu'ici, l'évolution humaine s'est accomplie indépendamment de l'évolution naturelle; de là des lenteurs et des retards qui disparaîtront, le jour où elle s'avancera par la voie la plus directe vers ses inévitables destinées. Mais, c'est en vain que l'on tenterait de soumettre les hommes à la juridiction de lois physiques déterminées, au nom du salut public et de la raison d'État. L'histoire montre que, jusqu'à présent, c'est toujours par une réforme religieuse ou une nouvelle religion qu'ont eu lieu les recompositions sociales, après les profondes dissolutions. Rien ne prouve qu'il n'en soit pas ainsi dans l'avenir.

Quand on considère les différences anatomiques et physiologiques, qui séparent les hommes, les obstacles que les milieux, les climats et les mœurs élèvent entre eux, on ne voit pas comment les élar-

gissements progressifs de l'État moderne parviendront finalement à les réunir en une seule famille. La conquête et les annexions violentes peuvent comprimer les antipathies naturelles et courber des peuples hostiles sous le même joug; mais une domination n'est point une association. Faute d'un ciment moral, capable de réunir les éléments les plus disparates en un tout solidaire, la moindre cause fortuite produit l'écroulement des plus ingénieuses constructions sociales.

Les religions seules maintiennent la solidarité humaine, à travers le temps et l'espace, en dépit des vicissitudes, parce qu'elles reposent sur le consentement général, et plongent leurs racines dans les consciences. « L'idée universelle de la religion, a dit Bossuet, a suffi pour établir une constitution stable d'État et de gouvernement, même hors la vraie religion. » L'histoire prouve invinciblement que la forme religieuse est la meilleure garantie sociale. On a beaucoup discuté sur les causes de la décadence romaine. Le jour où les augures ne purent plus se regarder sans rire, la fortune de Rome fut à la merci d'un accident. Le même sort nous menace. Pour conjurer l'orgie dans les faits, il la faut conjurer dans les idées. Cette observation n'a point échappé à Auguste Comte. Tout en constatant dans son système religieux de pénibles défaillances on doit rendre hommage à la conception géniale qui l'a inspiré. Aux yeux des mineurs de la pensée,

la question religieuse est la plus importante de toutes, ou plutôt, elle est l'unique question.

En allant au fond des choses, on trouve que notre siècle est en mal d'enfant d'une nouvelle religion. Que sera cette religion? Évidemment elle n'aura rien de commun avec les anciennes révélations. L'ère des thaumaturges, des prophètes et des Messies est à jamais fermée. Quel que soit le *credo* de l'avenir, il s'inspirera des sciences d'observation et d'expérimentation, et sera conforme aux intentions et aux fins de la nature. « La nature seule est sincère, a dit Schiller; elle seule repose sur une ancre éternelle, quand tout le reste vacille sur les vagues orageuses de la vie. »

LA SANCTION DE LA MORALE [1]

I

M. Littré a traité avec sa haute compétence, peu de temps avant sa mort, sous ce titre « *Origine et sanction de la morale* » un sujet d'un intérêt capital pour l'avenir de la société laïque.

On ne détruit que ce que l'on remplace : la théologie et la métaphysique ne seront définitivement évincées qu'à l'heure où la philosophie positive sera capable de substituer à la morale transcendante, extrinsèque à la nature humaine, une morale profondément ancrée au sein des phénomènes et des

1. Les deux chapitres qui suivent ont paru, comme ce qui précède, dans la Revue de la *Philosophie positive ;* ils complètent la pensée de l'auteur touchant la morale naturelle.

lois de la nature, vérifiable par le calcul, l'observation et l'expérimentation.

M. Littré ayant soutenu qu'il y a des actions morales absolument désintéressées, a été contredit sur ce point; à tort, selon nous. Si l'homme agissait toujours dans un but intéressé, il serait inférieur aux animaux dont plusieurs pratiquent l'altruisme en plein désintéressement.

Tout le monde connaît l'histoire du lion d'Androclès, du chien de Montargis, du chien du Saint-Bernard, qui se trouve au musée de Berne, et de cet autre chien qui a sa statue à Edimbourg. On voit, dans les chroniques du Moyen Age et dans les récits arabes plusieurs exemples de chevaux qui ont rapporté entre les dents leur cavalier mort ou blessé sur le champ de bataille. Le fait d'un cheval, utilisé dans une gare de chemin de fer, qui a rejeté hors de la voie son conducteur ivre, tombé sous les roues d'un wagon, est consigné dans les Annales de la Société protectrice des animaux. La poule qui défend ses poussins contre l'épervier, le singe qui tente de délivrer son petit des mains de l'homme sans souci des coups de feu, l'oiseau qui vient alimenter ses oisillons à travers les barreaux d'une cage, trouvent peut-être une satisfaction sentimentale dans l'exercice de l'héroïsme et de la vertu. Mais que penser du trait suivant ?

Dans les Balkans, près d'Andrinople, en 1854, des militaires français tuèrent à bout portant un

sanglier suivi d'un second, beaucoup plus fort, qui avait l'air d'emboîter son pas. Celui-ci s'arrêta court et ne fit aucun mouvement jusqu'à ce qu'il tombât mort sous les balles; alors on découvrit qu'il tenait dans sa bouche la queue du premier et qu'il était aveugle. Telle fut l'impression de ce spectacle sur les assistants que personne n'eut envie de rire de la remarque d'un plaisant qu'on venait de tuer Œdipe et Antigone.

En rapprochant ce fait d'un autre absolument semblable, rapporté dans un ouvrage cynégétique allemand, en constatant chez les animaux une morale dont il est impossible de suspecter le désintéressement, on ne s'étonnera plus de rencontrer l'héroïsme et la plus haute vertu chez des hommes dépourvus de toute culture, de tout raisonnement et de toute conscience. Il est vrai que les mêmes hommes apportent une égale spontanéité dans le crime et la lâcheté. Tel est capable d'une folle bravoure, sans motif d'intérêt, d'ambition ou de gloire, de livrer à des blessés condamnés à mourir, le reste d'eau contenu dans son bidon, au risque de mourir lui-même de soif en pays désert, de donner à la dérobée son unique pièce de monnaie pour secourir un malheureux inconnu, qui, le lendemain, fera preuve du plus monstrueux égoïsme, jusqu'à refuser assistance à son père en détresse, jusqu'à devenir un artisan de déroutes, après avoir été un artisan de victoires, et à tuer quiconque fait obstacle à sa fuite.

Cette observation montre que l'altruisme ne cesse d'être un accident qu'à la condition d'avoir été implanté dans le caractère d'un homme ou d'une race d'hommes par l'éducation et la transmission héréditaire.

Après avoir incidemment soumis aux réflexions du lecteur les arguments suggérés par l'observation en faveur d'une morale désintéressée, reconnue par M. Littré, niée par son contradicteur, il est temps d'en venir à la sanction de la morale, sujet de ce travail. Aussi bien la question d'origine de la morale est d'importance secondaire.

Après avoir constaté l'altruisme dans l'animalité, on pourrait trouver la source de son évolution dans les phénomènes physico-chimiques et même dans les phénomènes astronomiques. Or, comme tous ces phénomènes sont régis par des lois, comme les lois mineures sont soumises à des lois majeures, celles-ci à la gravitation, cause première, irréductible jusqu'à ce jour, de l'ordre et du progrès universels, l'origine de la morale doit nécessairement se rattacher à l'origine naturelle de toutes choses. Mais, en admettant que l'origine de la morale fasse partie des causes finales, que le *pourquoi* de la morale échappe à nos recherches, il suffit de voir dans l'histoire et notre propre expérience *comment* elle se manifeste pour tirer de cette étude un profit immédiat.

Et d'abord il n'y a point d'ordre moral, indé-

pendant de l'ordre matériel. La morale n'est pas une entité théologique, une abstraction métaphysique; elle a, comme la force et l'intelligence, des corrélatifs visibles et observables; elle tombe sous le coup de l'inéluctable loi qui régit les causes et les effets; elle a, par conséquent, une sanction. Cette sanction est évidente pour tout homme dont le jugement n'est pas obscurci par les préjugés. La légende des peines et des récompenses futures, d'un paradis et d'un enfer, a tellement aveuglé l'esprit humain qu'elle lui dérobe le spectacle d'une justice naturelle, punissant ou récompensant, sur cette terre même, tout acte selon qu'il est en accord ou en désaccord avec les lois naturelles. Les anciens Juifs, qui ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, avaient déjà reconnu cette loi. Quand le Dieu de la Bible les menace de la famine, de la gale, de la peste, en punition de leur inconduite, quand Moïse dit que les fautes des pères retombent sur les enfants jusqu'à la quatrième génération, ils proclament la sanction des causes par les effets. Quand le législateur musulman réclame œil pour œil, dent pour dent, il n'invente pas, il réédite simplement la loi de Moïse et d'Aaron, application outrée de la loi naturelle.

Le talion, unique source de la justice chez les peuples primitifs, se retrouve plus ou moins dans les codes civilisés. L'échafaud a ses racines dans le talion. Tout châtiment dérive du talion. Le talion

mal observé inspire toute justice répressive. La justice deviendra, comme la médecine, essentiellement préventive, le jour où la science poursuivra partout dans la suppression des causes malfaisantes la suppression des effets malfaisants.

Si, dans l'ordre moral, il n'y avait pas un équilibre final entre les causes et les effets, il faudrait reconnaître une solution de continuité entre ces deux termes ou bien une puissance arbitraire, capable d'arrêter ou de détourner le cours des lois naturelles, au risque de casser le grand ressort de la machine universelle. Mais la nature ne connaît ni grâce efficace ni grâce suffisante; sa justice est aveugle dans sa marche, inexorable dans ses arrêts: *Fiat ne justitia ruat cœlum.*

Les causes semblables aboutissent tôt ou tard à des effets semblables. Toujours le fruit est en rapport avec le germe, la récolte avec les semailles.

Parmi les causes en mouvement, il en est qui sont préexistantes et supérieures à l'homme, indépendantes de sa volonté, restrictives de sa liberté; il en est qui découlent de son initiative et dont il est directement responsable. Dans le premier cas, il est victime d'un sort malheureux; dans le second, il est l'artisan de sa propre destinée.

La sanction des causes par les effets ne se vérifie pas toujours immédiatement; quelquefois elle passe par-dessus la tête du coupable et s'abat sur des innocents; tel est le cas dans les maladies héréditaires.

Souvent, l'effet d'une cause reconnue se fait attendre ; il arrive *pede claudo*, mais, tôt ou tard, il fait irruption. L'histoire est avant tout l'histoire du talion. Il y a près de trente ans que l'auteur de ce travail a tracé, au sortir d'une étude historique, les lignes suivantes : « La chute des empires, la décadence et la ruine des peuples, les révolutions, les guerres, l'assassinat, l'esclavage et la misère, tous les cataclysmes répétés qui font de l'histoire un long tissu d'horreurs : qu'est-ce, sinon le châtiment infligé par la nature aux violateurs de ses lois? »

Il est moins dangereux de défier l'humanité que la nature. Les fautes contre les lois humaines se pardonnent quelquefois ; celles contre la nature s'expient toujours. « S'abstenir de mal faire est une aumône que l'on se fait à soi-même. » Cette maxime arabe a sa source dans l'observation du talion. C'est à la conscience du talion qu'il est permis d'attribuer la remarque de Danton à son entrée dans la Conciergerie : « C'est à pareil jour, s'écria-t-il, que j'ai fait instituer le tribunal révolutionnaire! »

On recommande aux esprits curieux de rencontrer la sanction de la morale dans l'histoire, de concentrer leurs méditations sur la dernière période, celle qui commence à la Révolution française et qui se poursuit dans la politique contemporaine. Il n'est point de drame plus serré, plus logique ; il n'en est point dont les dénouements successifs soient plus faciles à prévoir ; il n'en est point qui démontre

mieux l'impuissance des hommes à contre-carrer les lois de la nature.

Quel triomphe de la morale naturelle dans la fin tragique des principaux acteurs de la Révolution, dans les catastrophes finales de l'Empire, de la Restauration, du régime de Juillet, de la République de 1848, du second Empire et des réactions conjurées sous le nom d'ordre moral! Quel poète a jamais imaginé plus lamentable dénouement que celui de l'aventure mexicaine! Maximilien et Charlotte sont des personnages dignes de Sophocle. Une chute dans la honte et le sang: telle était la fin logique du second Empire. Jusqu'à ce jeune prince que le talion pousse sur la lance d'un Zulou pour faire expier à sa mère sa part de responsabilité dans les désastres de la France!

Toujours l'histoire s'assimile la morale du drame, ou plutôt c'est le drame qui s'assimile la morale de l'histoire.

Mais il est une étude plus émouvante, plus effrayante même que celle de l'histoire: celle que chacun peut faire autour de soi, dans le cercle de sa famille et de ses connaissances intimes, surtout celle que l'homme peut faire sur lui-même. C'est là que la sanction des causes par les effets se manifeste en pleine lumière; c'est là que le spectacle de la morale naturelle se charge de réveiller l'insouciance, de troubler le scepticisme et de déconcerter la foi. Au sortir d'une pareille

enquête, nul homme sincère ne peut s'empêcher de reconnaître que sa situation physique, mentale et morale est une résultante tellement nécessaire, tellement mathématique de l'ensemble des circonstances dépendantes ou indépendantes de son libre arbitre qui ont présidé à sa naissance, à son éducation et à son développement, qu'il serait impossible de la concevoir différente. C'est au point que, des circonstances identiques étant données, personne n'hésiterait à leur assigner, dans l'avenir le plus proche ou le plus lointain, des effets identiques.

Les déviations, qui semblent infirmer la loi, ne font que la confirmer. Toutes les lois de la nature sont sujettes à des écarts apparents. La gravitation s'éloigne sensiblement de l'ordre linéaire. L'ellipse que décrivent les planètes autour du soleil est loin d'être parfaite. Mais cette déviation de la ligne idéale ne détruit pas la valeur de la mécanique céleste; les conditions perturbatrices servent au contraire à la vérifier.

La loi d'évolution semble obéir à une force aveugle plutôt qu'à un plan. L'histoire est pleine d'anomalies, de contradictions, de monstruosités, qui semblent défier la logique et le calcul. Cela prouve simplement que la loi d'évolution suit la ligne droite, quand rien ne fait obstacle à sa marche, tout comme la boussole tend vers le nord absolu, quand nulle influence immédiate ne la détourne de son foyer naturel d'attraction. Peut-être

aussi les exceptions que nous relevons font-elles partie de la règle. Jamais des causes identiques ne produisent des effets contraires.

Les lois de la nature étant généralement ignorées, c'est parce que, dans la plupart des cas, la connaissance que nous en avons n'est que relative, que nous leur attribuons un caractère relatif. L'homme fini ne saurait contrôler l'infini. Ses sens et son intelligence étant bornés, n'embrassent qu'une partie du tout. Jamais sa curiosité ne pénétrera les intentions et les fins de la nature, parce que, chétif et passager acteur dans le drame universel, il n'aura jamais les instruments nécessaires pour mesurer l'espace incommensurable et le temps éternel qui leur servent de cadre. C'est l'impuissance de l'homme à comprendre l'équilibre et la justice de la nature qui a inspiré à Lamartine ce vers profond :

Que Dieu serait cruel s'il n'était pas si grand !

Ils sont bien à plaindre ceux qui, affranchis de toute foi théologique et métaphysique, nient la justice naturelle, au spectacle de la vertu sacrifiée et du vice triomphant. Qu'ils regardent autour d'eux, qu'ils dénombrent les catastrophes publiques et privées, les ruines et les deuils, qu'ils fouillent jusqu'aux entrailles de l'homme heureux, et, si misérable que soit leur sort, peut-être ne l'échangeront-ils pas contre le sien. Car le bonheur n'est pas dans

la possession ou la jouissance de telle ou telle chose déterminée; le bonheur ne gît pas dans l'absolu; le bonheur est relatif. Le plaisir s'émousse comme la peine, et c'est dans ce balancement de deux sensations opposées qu'un équilibre s'établit. L'homme qui jouit trop finit par ne plus jouir. Celui qui ne jouit jamais éprouve dans la moindre satisfaction un bonheur indicible. L'ouvrier qui descend de la barrière en chantant est plus heureux que le sénateur au sortir d'un banquet de roi. Celui qui a concentré son affection sur un vil animal souffre autant de sa perte que s'il pleurait sur un tombeau.

Les scélérats que l'on enterre couverts d'honneurs et de gloire, les conquérants à qui l'histoire tresse des couronnes, les parvenus et les courtisanes dont le luxe, alimenté par la honte et l'infamie, éclabousse le travail honnête et stérile, tout, jusqu'au mouton mangé par l'homme et au brin d'herbe mangé par le mouton, semble une confirmation de l'aveugle hasard, un démenti à la justice; mais ce n'est là qu'une apparence. En réalité, la nature est juste autant que sage. A l'équilibre physique, que constate la science, correspond un équilibre moral, dont le préjugé moderne a perdu la notion, mais dont les premiers âges avaient pleine conscience, comme le prouve la tragédie antique.

Sanction des causes par les effets : telle est la loi de la nature! C'est elle qui punit l'ignorance par le vice, l'oisiveté par la misère, la luxure par l'épuise-

ment, la gourmandise par la goutte, l'intempérance par l'ivresse et la folie, la faiblesse des pères par la révolte des enfants, les miasmes par la peste, la discorde par la guerre, les maris par les amants, les défis à la jeunesse et à la santé par la maladie et par la mort ! C'est elle qui réserve aux pauvres, aux humbles, aux déshérités, d'ineffables récompenses, pourvu qu'ils soient assez justes pour rendre justice à la nature !

Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, rien ne se perd ; tout se retrouve dans le réservoir universel. Il n'est si vaste sphère qui n'ait une infime origine ; il n'est si modeste corpuscule, si misérable atome qui ne soit appelé au plus noble avenir. Comment serait-il permis d'en douter, quand nous voyons des infusoires cimenter la base des continents futurs, une cellule microscopique contenir en puissance toutes les perfections de l'organisme humain !

Que ceux qui seraient tentés de nier un équilibre final entre les causes et les effets, dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, au profit de l'aveugle hasard, expliquent alors la régularité de certains phénomènes relevés par la statistique officielle de tous les pays ! Qu'ils disent pourquoi les naissances et les décès sont toujours en rapport mathématique avec le chiffre de la population ! Qu'ils montrent en vertu de quel concert entre les procréateurs de l'espèce, les deux sexes figurent, toujours

et partout, en nombre à peu près égal dans le total des naissances !

On pourrait multiplier les arguments ; mais à quoi bon ? A ceux qui ont l'habitude de la réflexion, ce qui a été dit suffira pour reconnaître que l'humanité peut s'affranchir des conceptions théologiques et métaphysiques, en rattachant la loi morale aux lois naturelles, et en donnant pour sanction à la morale la sanction des causes par les effets.

II

Le contradicteur de M. Littré ayant consacré à l'origine et à la sanction de la morale un deuxième article, où l'auteur est directement en cause, on lui pardonnera, en faveur de l'extrême importance du sujet, d'y revenir à son tour. Ce n'est pas qu'il éprouve le besoin d'alimenter une controverse, bien qu'il soit tout naturel qu'en une matière où la philosophie positive n'a point dit son dernier mot, des collaborateurs diffèrent d'opinion ; mais il saisit avec empressement l'occasion de préciser et de compléter sa pensée. Aussi bien, la conception morale qu'il expose n'est pas une improvisation ;

elle est une synthèse de beaucoup de choses observées et vécues : à ce titre, elle mérite peut-être un sérieux examen.

Le contradicteur nie la morale désintéressée ; il dit textuellement : « Je prétends que l'homme n'est jamais désintéressé et qu'il ne peut l'être. » Il dit plus loin : « En y réfléchissant, on demeure étonné que des positivistes ne craignent pas d'affirmer que l'homme peut être désintéressé dans l'une de ses actions. » A l'appui de sa thèse, il cite des exemples choisis dans l'humanité supérieure : Cécrops et Décius, Palissy, Galilée, Keppler, etc., etc., avaient un intérêt à se sacrifier à leur œuvre.

A son point de vue restreint, il a raison. En effet l'homme arrivé à un haut degré de civilisation, l'homme qu'on peut qualifier d'artificiel, pour le distinguer de celui qui sort directement des mains de la nature, sait plus ou moins ce qu'il fait, et pourquoi il le fait ; un certain calcul préside à ses actions ; son langage même est mesuré à son intelligence et à sa conscience ; la foi religieuse d'abord, plus tard l'honneur, la gloire, le devoir, lui montrent dans la poursuite d'un but idéal des satisfactions réelles ; et quand il arrive à découvrir, dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre matériel, des relations nécessaires entre les actions humaines et leurs conséquences, à ses yeux, l'altruisme n'est que de l'égoïsme bien entendu.

Au sein de la société moderne, où le discrédit de

la théologie et de la métaphysique s'accentue de plus en plus, chaque jour augmente le nombre des hommes qui demandent à la science l'orientation de leur conduite morale. Comme entre la science et la morale il règne un étroit parallélisme, comme il est impossible de s'élever dans la science (les statistiques judiciaires le prouvent) sans s'élever au même niveau dans la morale, comme les savants sont nécessairement vertueux dans la mesure de leur savoir, rien n'empêche de prévoir un temps où, grâce au progrès et à la diffusion des lumières scientifiques, la pratique du bien passera de l'état d'exception à l'état de règle, où des actions qui nous paraissent extraordinaires et sublimes formeront l'ordinaire tissu de la vie sociale.

C'est pour hâter l'avènement de la morale scientifique, plus encore que pour améliorer la situation matérielle du plus grand nombre, que notre époque dispense l'instruction publique avec tant de libéralité. Peuples et gouvernements semblent enfin avoir compris la justesse de cette sentence de Socrate : « Faire le mal, c'est ignorer; faire le bien, c'est connaître. La science est le moyen de la vertu, ou plutôt elle est la vertu même. »

Mais là n'est point la question. Personne ne doute que la morale positive soit en voie d'ascendance, et que des hommes de génie aient rempli à son égard un office semblable à celui que la morale révélée assigne aux précurseurs et aux Messies?

Pourtant comme le débat porte sur l'origine de la morale, ce n'est pas du côté de l'humanité supérieure, qu'il faut diriger l'observation, mais sur l'humanité primitive, sur les hommes de l'âge de pierre, représentés par les sauvages contemporains, voire même sur les animaux. Sans aller si loin, il suffit de lire les annales des prix Monthyon pour surprendre la morale en plein désintéressement; on y relève par centaines des actes de prodigieuse vertu, éclos dans la lie du peuple, dans les bas-fonds de la société, inexplicables par un intérêt quelconque, matériel ou sentimental, uniquement attribuables à une sorte d'instinct, à une poussée de la nature. On a vu des hommes, des femmes, des enfants même se jeter à l'eau pour sauver leur semblable, oubliant qu'ils ne savaient pas nager : tant il est vrai que nul intérêt, nul sentiment, pas même celui de la conservation personnelle, le plus impérieux de tous, ne prévaut à certains moments contre la spontanéité des actes naturels.

Cette spontanéité qui défie tout contrôle, cette irrésistible impulsion, cette sorte d'instinct, précédant le calcul et la réflexion, que l'observation profonde constate chez l'homme, on les retrouve au plus haut degré chez les animaux. Or, les animaux ont été en toutes choses les premiers instituteurs de l'homme. Il est impossible de connaître l'homme sans l'étude préalable des animaux. L'animalité seule est capable de répondre directement, sans

équivoque, aux questions d'origine de l'homme, qu'il s'agisse de la structure de son corps ou de ses manifestations intellectuelles et morales.

Les animaux pratiquent l'héroïsme et la plus éminente vertu. Les exemples cités ailleurs, l'histoire ancienne et moderne, l'expérience journalière, le démontrent d'une manière irréfragable. Pour que la thèse du contradicteur fût vraie, il faudrait que l'on pût assigner à des actions morales, communes aux hommes et aux animaux, des mobiles contradictoires. Voici un chien à qui son maître a attaché une pierre au cou pour le noyer dans la rivière. Par accident, l'homme tombe à l'eau en même temps qu'il y précipite le chien; ne sachant pas nager, il périrait infailliblement, si la corde qui retient la pierre au cou du chien ne se rompait à temps pour permettre à l'animal de le sauver. Héroïsme, magnanimité, dédain de la rancune et de la vengeance, esprit de pardon allant jusqu'à récompenser le mal par le bien : rien ne manque à ce trait pour qu'on le proclame sublime, venant d'un homme au lieu d'un chien [1]. On s'empresse d'ajouter, très inutilement pour ceux qui ont observé les animaux, qu'il n'a pas été imaginé pour les

1. Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien.

(La Fontaine.)

besoins de la cause avant de demander où est l'intérêt du chien. Et si l'animal est désintéressé, pourquoi l'homme ne le serait-il pas?

« La mère, allègue-t-on, en sacrifiant sa vie pour la conservation du fruit de ses entrailles, accomplit un acte qui la satisfait pleinement et la comble d'une joie sublime et profonde. »

Alors, la poule qui se sacrifie pour sa famille devrait ressentir la même joie! Point du tout; car il se trouve souvent qu'au lieu de poussins, elle a couvé des canetons qui n'ont nul droit à son dévouement, nul pouvoir de l'en récompenser.

On dira : « Mais il n'est pas permis d'appliquer cette comparaison à la mère. » Sans doute, s'il s'agit de la mère, telle que des siècles de civilisation la présentent à nos yeux. Celle-ci trouve une sainte jouissance à se dévouer à ses enfants; encore faut-il compter avec l'atavisme qui produit parfois des mères dénaturées. On le répète : dans une question d'originè, l'argumentation ne saurait porter sur l'élite humaine. Entre l'homme de race supérieure et les sauvages, il y a plus de distance qu'entre les sauvages et certains animaux. Avant d'arriver au bas de l'échelle, on rencontre les Circassiens, qui de tout temps ont vendu leurs enfants aux harems turcs. Quiconque s'est trouvé présent à la répartition d'une cargaison de nègres a pu observer avec quelle insouciance, avec quel empressement, les mères se séparent de leurs en-

fants ; elles ne tiennent réellement qu'aux nouveau-nés, parce qu'ils les soulagent de leur lait. Au dernier degré se trouvent les Fidjiens, qui tuent leurs vieilles femmes, de préférence à leurs chiens, pour n'avoir point l'embarras de les nourrir. Dans cette humanité élémentaire, les raisons sentimentales étant inconnues, l'acte de la mère qui se sacrifie à sa progéniture est, comme celui de la poule cité plus haut, un acte inconscient qui se produit à la suite d'impressions, mais sans que ces impressions aient été ni ressenties ni perçues. Cet acte se confond avec l'ensemble des phénomènes sympathiques que la physiologie appelle réflexes, en leur assignant pour origine les cellules multipolaires de la substance grise.

III

Quoi qu'il en soit, ainsi qu'il a été dit plus haut, peu importe qu'à l'origine la morale humaine soit une nécessité de la nature humaine, ou qu'on lui trouve une autre explication. Ce point est secondaire. La sanction positive de la morale a une bien autre portée. A la sanction extra-terrestre de

la théologie, et aux divers systèmes que la métaphysique offre en vain de mettre à sa place, on propose de substituer la sanction naturelle des causes par les effets.

Pour entrer sans préambule au vif du débat, faisant directement appel à la bonne foi du lecteur, on se permet de lui demander s'il ne lui arrive jamais de dire, en parlant d'un homme : « Cet homme finira mal ! » de dire, en parlant d'un autre : « Celui-là fera son chemin ! » Si la réponse à cette simple question est affirmative, elle entraîne la reconnaissance d'un équilibre final entre les causes et les effets, de la sanction des causes par les effets dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, avec toutes ses conséquences. Sur quoi base-t-il son pronostic dans les deux cas ? Sur des observations séculaires qui se vérifient chaque jour. Chaque jour nous constatons ce que l'humanité a reconnu dès l'origine, savoir que le travail soutenu, la conduite régulière, l'hygiène, l'ordre, l'économie, fécondés par l'intelligence, produisent d'excellents fruits, et que la misère, la ruine et la honte sont l'inéluctable châtiment de la paresse, du désordre et de l'inconduite.

Sans doute, la règle n'est pas sans exceptions : il y a dans l'ordre moral, comme dans l'ordre biologique, des anomalies, des monstruosités ; mais cette tératologie spéciale a, comme l'autre, des causes accidentelles qu'il n'est pas impossible de

déterminer et de combattre ; en aucun cas, elle ne saurait infirmer la loi. Si la loi n'existait pas, si nul trait d'union ne rattachait des effets déterminés à des causes déterminées ; si la sanction des causes par les effets n'avait pas lieu, ou si elle se produisait au mépris de toute logique, contrairement aux idées de sagesse et de justice qui gouvernent notre entendement, il n'y aurait plus ni science ni vertu ; le chaos social serait une fidèle image du chaos universel ; les hommes affolés s'agiteraient stérilement au milieu des éléments affolés. A quoi servirait de réfléchir? A quoi servirait de se mouvoir? A quoi servirait de vivre? Le néant serait préférable à l'existence.

Heureusement que la science exclut le hasard du gouvernement de l'univers. Aussi loin que porte le champ du télescope et du microscope, tout est réglé dans l'univers avec nombre, poids et mesure. La preuve en est qu'il suffit, dans une analyse quelconque, de connaître la valeur d'une partie de ces termes pour en déduire mathématiquement la valeur des autres. On peut comparer l'univers à une horloge dont le mouvement est réglé pour un temps indéfini. Les plus petits rouages comme les plus grands obéissent à des lois immuables. Rien n'échappe à l'enchaînement des causes et des effets. Connexité générale, rapports constants entre les phénomènes les plus divers et les plus éloignés. Chaque phénomène est un fruit et un germe ; il plonge

par ses extrémités dans l'espace et dans le temps ; il est une partie nécessaire dans l'ordre et la succession des choses ; si sa place était vide ou autrement occupée, l'univers serait pour l'homme une énigme indéchiffrable.

Cet équilibre, cette harmonie, cette justice que la science constate dans l'économie universelle, faut-il renoncer à les saisir en dedans de l'humanité?

La contemplation profonde de l'histoire montre que l'humanité ne se meut point à l'aventure, qu'elle obéit à une impulsion et à une direction primordiales qui triomphent finalement de tous les obstacles. Dans le tumulte des existences, le choc des nations, les misères, les souffrances et les aspirations de l'humanité, le penseur découvre le travail des forces élémentaires de la nature. La nécessité, qui gouverne l'univers, gouverne aussi l'humanité.

Les faits historiques sont des faits naturels, soumis aux lois naturelles; ils s'enchaînent comme les vérités mathématiques. Les lois historiques ont, comme les lois physiques, leur point de départ dans la gravitation, et agissent solidairement dans le sens d'une perfection idéale. Elles se manifestent dans les rapports du précédent avec le conséquent. Chaque fait engendre de nouveaux faits. Chaque âge engendre un nouvel âge. Chaque civilisation engendre une nouvelle civilisation. L'histoire, vue dans son ensemble et de haut, ressemble à une science constituée, où chaque proposition occupe

un rang conforme à la plus rigoureuse logique.

L'humanité, comme la planète qui lui sert d'habitacle, comme le système solaire dont elle subit les influences, comme l'univers observé, a passé par un commencement et un progrès, et ce progrès lui-même est assujetti à un certain ordre allant du simple au composé, de ce qui est immédiatement inférieur à ce qui est immédiatement supérieur. Comme il a été dit dans le chapitre précédent, l'histoire obéit à l'ordonnance du drame, ou plutôt c'est le drame qui s'assimile l'ordonnance de l'histoire.

En dehors de cette conception, l'histoire est un dédale de faits où il est impossible de se reconnaître, dont il est inutile de se souvenir. La sanction des causes par les effets est une boussole qui permet de s'orienter au milieu de la complication des événements, un fil conducteur qui sert à rattacher le plus petit phénomène, le moindre accident à l'ordonnance générale. Ainsi considéré, le récit des turpitudes et des folies humaines est moins écœurant ; on se console de tant d'horreurs, en songeant qu'elles forment le tissu du progrès.

La question n'est pas de savoir si la conception morale qui tend à remplacer les sanctions en faveur parmi les théologiens et les métaphysiciens, au moyen de la sanction des causes par les effets, est capable de supprimer le mal ; mais de reconnaître si sa puissance virtuelle est plus grande pour l'élimination progressive du mal et la confirmation de

l'espèce humaine dans les voies de la perfectibilité.

Sur ce point, le doute n'est pas possible. Il n'est pas possible que la sanction des causes par les effets, qui est la souveraine régulatrice de la science, n'ait pas la même vertu dans la morale.

Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, l'humanité relève de la juridiction de la nature. La nature est l'arbitre des destinées de tous et de chacun. Sans doute, nous ne connaissons ni les intentions ni les fins de la nature, mais nous savons que quiconque méconnaît ses lois s'expose à ses arrêts ; plus les fautes sont grandes et accumulées, plus téméraire est la provocation, plus imminente la répression.

S'il y a des lois naturelles auxquelles nous ne pouvons nous soustraire, si tout ce qui est conforme à ces lois tourne à bien, si tout ce qui est contraire tourne à mal; le plus sage est de s'y soumettre et d'en faire la règle de la conduite publique et privée. On ne dira plus à l'enfant : « Faites ceci, ne faites pas cela, en vue d'un châtiment ou d'une récompense problématique dans une autre vie, pour la jouissance ou la privation de je ne sais quelles satisfactions platoniques. » On dira : « Tel acte, telle parole, telle pensée même entraîne fatalement telles conséquences, en bien ou en mal. Voilà les tristes fruits des restrictions mentales, du dol et de la fraude, des œuvres de violence et de

sang. Voilà les avantages positifs qui découlent de la pratique du bien. »

Au lieu de lui supposer une conscience innée, on s'efforcera de lui faire une conscience. Au lieu de lui prêcher une morale entachée de casuistique et de sophistique, on lui montrera à rechercher dans le bonheur d'autrui la garantie de son propre bonheur. Au lieu de lui présenter la morale sous forme de commandements arbitraires, on l'habituera à vérifier la relation de cause à effet, l'équilibre des causes et des effets, la sanction des causes par les effets, au moyen de l'observation, de l'expérimentation et du calcul, Le mot de Fontenelle, en parlant d'un scélérat : « Cet homme a mal calculé », reviendra souvent dans les cours de morale; de même que l'aphorisme de Bentham : « Quand le résultat d'une action est bien calculé, il y a moralité; il y a immoralité quand le calcul est faux. »

Un système d'éducation traitant la morale comme un corollaire de la science, déduisant de chaque proposition scientifique les applications morales qu'elle comporte, ne tarderait pas à porter le coup de grâce à la théologie et à la métaphysique, en substituant au scepticisme de l'une et aux absurdes croyances de l'autre une foi positive, capable d'élever rapidement le niveau moral de l'humanité à la hauteur du savoir contemporain et de conquérir à la pratique du bien la généralité des hommes, sauf à livrer les exceptions à la juridiction de la pathologie,

comme tous les suicides. Déjà, selon la juste remarque de M. Littré, la morale laïque a dépassé la morale religieuse en proclamant la tolérance, sûre qu'elle est d'arriver à l'universelle hégémonie par la seule force de la vérité, sans renfort de proscription.

Mais le progrès moral ne prendra tout son essor que le jour où la philosophie de l'histoire deviendra, concurremment avec la philosophie des sciences, le grand facteur de la conscience humaine. En thèse générale, l'histoire n'est encore qu'une indigeste compilation de faits que chaque écrivain interprète à son point de vue particulier. A vrai dire il n'y a pas d'histoire, aucun historien n'ayant appliqué à la codification de l'expérience humaine cet absolu désintéressement de toute foi religieuse ou politique, qui caractérise la méthode scientifique, et tenu suffisamment compte de la loi d'évolution ; c'est tout au plus si nous possédons les matériaux pour construire la charpente de l'histoire.

La véritable histoire offrira le spectacle de la morale en action ; nulle œuvre ne sera plus vivante, plus dramatique. En racontant les prémisses d'une époque ou d'un règne, en montrant en quoi ils s'accordent avec les lois de solidarité et de perfectibilité universelles, en quoi ils s'en séparent, elle fera éclater en pleine évidence la sanction des causes par les effets.

L'immutabilité des lois naturelles garantissant la

possibilité de prévoir, on étudiera ces lois pour les appliquer à la prévision. A mesure qu'on apprendra à rattacher les effets aux causes, on cherchera à se rendre maître des causes pour gouverner les effets.

La sanction des causes par les effets permet non seulement de reconnaître la direction générale imprimée à l'espèce humaine, mais de décrire son mouvement, de calculer son orbite, de mesurer la distance du point de départ au point d'arrivée, d'éviter tout ce qui contrarie le progrès et de rechercher ce qui le favorise, de jalonner la route de l'avenir en jalonnant la route du passé, d'intéresser l'humanité à son destin naturel, en lui montrant que les principes des lois humaines ne sont pas ailleurs que dans les lois élémentaires qui animent les rouages du monde.

Quand la méthode scientifique gouvernera l'histoire, il se trouvera des hommes qui feront pour elle ce que Cuvier a fait pour la paléontologie, qui combleront les lacunes et reconstitueront théoriquement, à la lumière de la loi d'évolution, les documents disparus ; de même, il s'en trouvera qui appliqueront à la prévision de certains phénomènes sociologiques, en faisant la part de la mobilité humaine, toutes les certitudes contenues dans les sciences positives.

C'est ainsi que la politique, histoire d'aujourd'hui faisant suite à celle d'hier et servant d'introduction à celle de demain, qu'elle s'occupe du développe-

ment matériel ou de la conduite morale des nations, finira par reconnaître que le comble de l'habileté se trouve dans le comble de la droiture, et qu'en dépit des apparences, la force brutale et l'iniquité n'ont qu'un succès éphémère, tandis que les œuvres de la science et de la justice sont impérissables.

On croit avoir démontré, par des faits et des arguments dont la vérification est à la portée de tout le monde, que l'enchaînement des causes et des effets, l'équilibre final entre les causes et les effets, la sanction des causes par les effets, qui forment la clef de voûte de l'édifice scientifique, peuvent rendre le même service à la morale. Des observations et des expériences, portant sur un grand nombre d'individus, de familles, voire même sur des situations politiques clairement déterminées, témoignent unanimement en faveur de cette conception.

RÉSUMÉ

Le moment est venu de résumer ce travail. On sait à quel besoin il correspond. La théocratie a fait son temps. La métaphysique est aux abois. Le septicisme et la négation débordent de toutes parts. La science seule, en rétablissant l'harmonie dans les intelligences et les consciences, peut garantir la paix sociale et conjurer les périls qui menacent la civilisation.

A cette heure, tout homme ayant une idée organique la doit produire dans l'intérêt commun. Mais, avant de proposer de nouveaux principes, il fallait démontrer la stérilité des principes en faveur. Plusieurs chapitres sont consacrés à ces préliminaires.

La conception qui domine l'ensemble du travail a son point de départ dans la gravitation, unique cause première, principe générateur de toutes les forces et de toutes les lois. En admettant que la gravitation n'explique ni la lumière, ni la chaleur, ni l'électricité, encore moins l'affinité chimique ou les manifestations de la vie, elle explique assez qu'aucun de ces phénomènes ne serait possible indépendamment d'elle ; et cela suffit.

Le mouvement général qui entraîne l'univers, soumet tous les éléments dont il se compose, depuis les sphères célestes jusqu'aux plus humbles particules de matière, à une loi de solidarité et à une loi de perfectibilité. Sous l'influence de la gravitation, l'univers se meut ; il se meut avec ordre et progrès : ce sont là des vérités positives parce qu'elles relèvent de la plus simple observation.

A moins de faire de l'homme un être en dehors de la nature, la solidarité et la perfectibilité universelles entraînent nécessairement la solidarité et la perfectibilité humaines.

La solidarité et la perfectibilité, étant d'ordre naturel, sont applicables à l'ordre social.

Au contraire des principes de liberté et d'égalité, elles n'admettent ni réserves ni exceptions ; elles défient toutes les épreuves, soit positives soit négatives, et ne mentent jamais à la prévision.

Mais il n'y a point deux vérités : ce qui convient à l'ordre social convient également à l'ordre moral.

La solidarité et la perfectibilité offrent le meilleur critérium de la morale, et rencontrent leur sanction dans la sanction fatale des causes par les effets.

S'il est vrai, comme il semble résulter de l'expérience historique, que la forme religieuse (*religare*, relier) soit indispensable pour constituer l'unité de l'espèce humaine, la solidarité et la perfectibilité dicteront le *Credo* de la religion future.

Tels sont les principaux traits de cette conception longuement vécue et méditée.

Mais, loin de prétendre à l'érection d'une doctrine infaillible, d'un monument définitif, laissant aux poètes le privilège de revendiquer pour leurs œuvres « une pérennité supérieure à celle de l'airain », on se borne à signaler aux pionniers de l'avenir un champ inexploré, les laissant libres de le cultiver, s'ils y trouvent avantage, ou de l'abandonner, s'ils découvrent mieux.

Penser, faire penser, fournir des aliments et des excitations au cerveau contemporain : tel est le véritable but de ces *novissima verba*. Si, parmi les idées qui s'y trouvent exprimées, il en est de fécondes, elles porteront leurs fruits ; dans le cas contraire, personne ne refusera de leur concéder, à défaut de la science, le bons sens, à défaut du bon sens, la bonne foi.

A qui taxerait de téméraire une simple tentative pour rattacher les lois humaines aux lois cosmiques, on répondrait qu'en l'état présent la sociologie res-

semble encore à une forêt vierge, où chacun a le droit de se frayer un passage, à ses risques et périls, une hache et une boussole à la main.

Piétiner sur place, tourner dans un cercle sans issue, est impossible, quand on a devant soi la terre promise de la science, et qu'on est poussé par des multitudes se ruant périodiquement, sans frein ni règle à travers le sang et les ruines, à l'assaut d'une destinée meilleure.

Il faut marcher, sous peine d'être écrasé !

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS VII
AVANT-PROPOS (2e édition) IX

PREMIÈRE PARTIE

Anarchie mentale et morale 3
La théologie 9
La métaphysique 21
La philosophie positive 27

DEUXIÈME PARTIE

L'homme 37
Inégalités humaines 53
Hiérarchie naturelle. — Hiérarchie sociale 63
Cause de décadence 69
L'histoire de France 75
La conscience humaine 85
Liberté, Égalité, Fraternité 99

TROISIÈME PARTIE

Importance de principes 125
Solidarité universelle. 135
Solidarité humaine. 143
Perfectibilité universelle 151
Perfectibilité humaine 163

QUATRIÈME PARTIE

La politique positive. 173
La famille. 181
La commune, la province et l'État. 195
Les formes de gouvernement 205

CINQUIÈME PARTIE

Le suffrage universel. 213
L'instruction selon l'évolution. 223
Morale et religion naturelles 243
La sanction de la morale. 253
Résumé 281

Paris. — Imprimerie PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 604.10.97.

SCIENCE SOCIALE

BERTAULD. — **L'ordre social et l'ordre moral.** 1 vol. in-18.	2 fr.	50
— **De la philosophie sociale.** 1 vol. in-18.	2	50
BOUGLÉ. — **Les Sciences sociales en Allemagne,** *Les Méthodes actuelles.* 1 vol. in-18.	2	50
COSTE (Adolphe). — **Les conditions sociales du bonheur et de la force.** 3e édit., 1 vol. in-12.	2	50
DURKHEIM. — **De la division du travail social.** 1 vol. in-8.	7	50
— **Les règles de la méthode sociologique.** 1 vol. in-18	2	50
— **Le suicide,** étude sociologique, 1 vol. in-8°.	7	50
FRANCK (Ad.), de l'Institut. — **Des rapports de la religion et de l'État.** 2e édit., 1 vol. in-18	2	50
— **Philosophie du droit civil.** 1 vol. in-8	5	»
— **Philosophie du droit pénal.** 4e édit., 1 vol. in-18.	2	50
GAROFALO. — **La Superstition socialiste,** 1 vol. in-8.	5	»
GREEF (de). — **Les lois sociologiques.** 2e édit., 1 vol. in-18.	2	50
— **Le transformisme social,** *Essai sur le progrès et le regrès des sociétés.* 1 vol. in-8	7	50
GUYAU (M.). — **L'art au point de vue sociologique.** 2e édit., 1 vol. in-8.	7	50
IZOULET (Jean). — **La cité moderne,** *Métaphysique de la sociologie.* 3e édit., 1 vol. in-8.	10	»
JANET (P.), de l'Institut. — **Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale.** 3e édit., 2 vol. in-8.	20	»
— **Les origines du socialisme contemporain.** 3e édit., 1 vol. in-18.	2	50
— **Philosophie de la Révolution française.** 4e édit., 1 vol. in-18.	2	50
LAVELEYE (E. de), correspondant de l'Institut. — **La propriété et ses formes primitives.** 4e édit. 1 vol. in-8	10	»
— **Le gouvernement dans la démocratie.** 3e édit., 2 vol. in-8.	15	»
MARION. — **De la solidarité morale.** 4e édit., 1 volume in-8.	5	»
NORDAU (Max). — **Paradoxes sociologiques,** 1 vol. in-18.	2	50
— **Les mensonges conventionnels de notre cilivisation,** 1 vol. in-8	5	»
RICHARD. — **Le socialisme et la science sociale.** 1 vol. in-18.	2	50
SPENCER (Herbert). — **Principes de sociologie,** traduits par MM. Cazelles et Gerschell. 4 vol. in-8	36	25
On vend séparément :		
Tome I. 6e édit., 1 vol. in-8.	10	»
Tome II. 4e édit., 1 vol. in-8.	7	50
Tome III. 3e édit., 1 vol. in-8	15	»
Tome IV. 1 vol. in-8	3	75
— **Essais politiques,** 3e édit., 1 vol. in-8.	7	50
— **Essais sur le progrès,** 5e édit., 1 vol. in-8.	7	50
— **L'individu contre l'État,** 4e édit., 1 vol. in-18	2	50
STUART MILL. — **L'utilitarisme,** 2e édit., 1 vol. in-18.	2	50
TARDE (G.). — **Les transformations du droit.** 2e édit., 1 vol. in-18	2	50
— **Les lois de l'imitation,** étude sociologique, 2e édit., 1 vol. in-8	7	50
— **La logique sociale.** 1 vol. in-8.	7	50
ZIEGLER. — **La question sociale est une question morale,** 2e édit., 1 vol. in-18.	2	50

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

JUN 19 1930

JUN 3 1977

REC'D AH/C DEC 2 8 1976

50m-7,'29

YC 06872

673377

HM 55
M5

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY